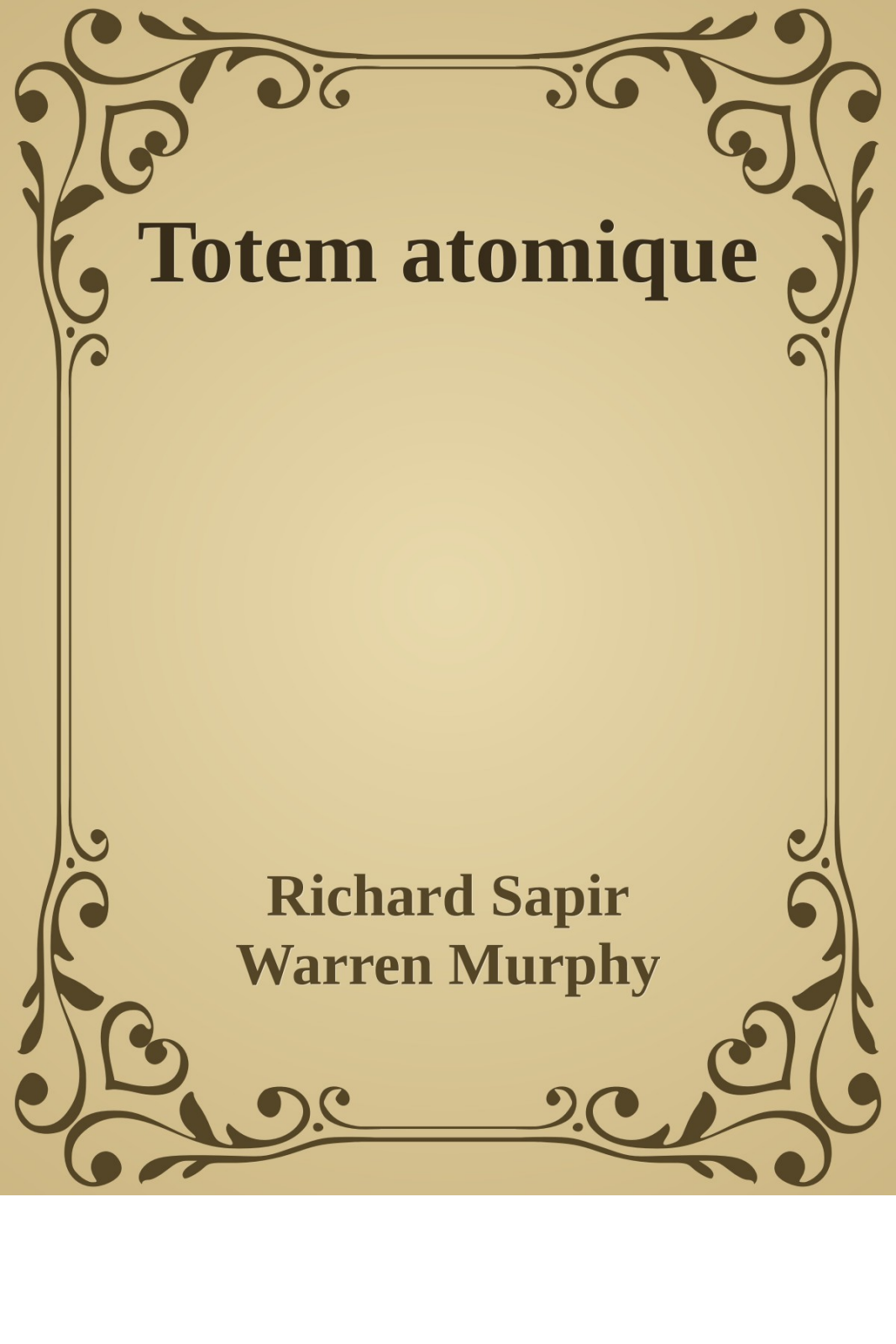




Totem atomique

**Richard Sapir
Warren Murphy**

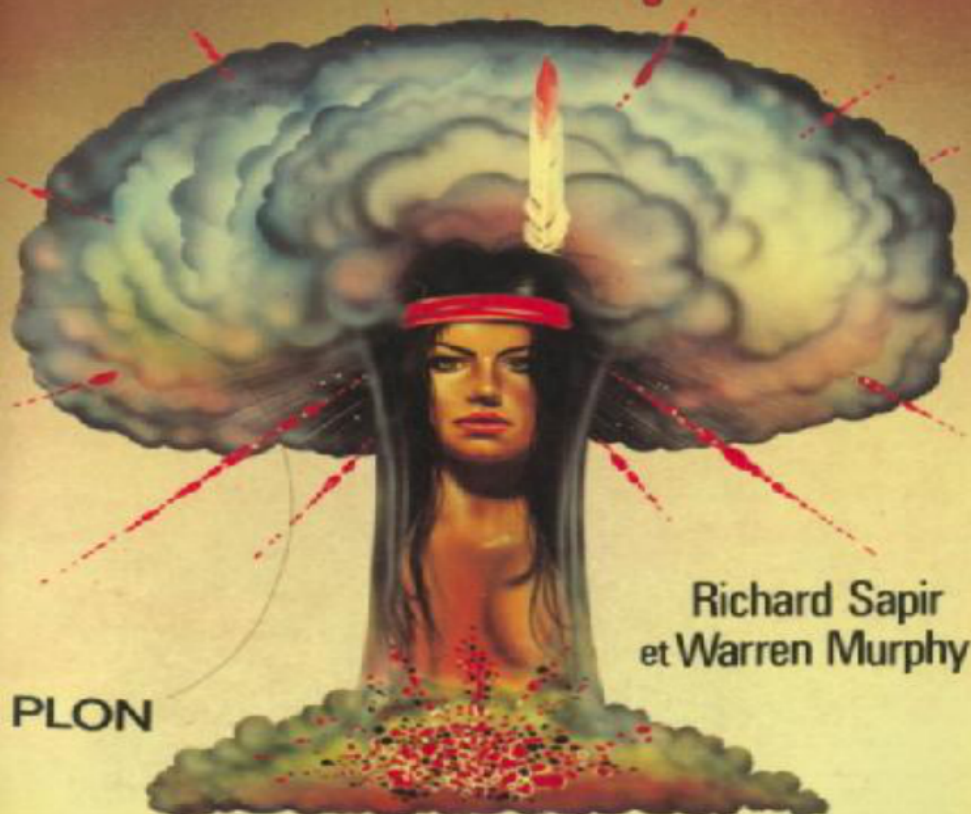
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Totem atomique



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VOTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE
11. MARCHE OU CRÈVE
12. SAFARI HUMAIN
13. ROCK' N DROGUE
14. JEUNE CADRE DYNAMITE
15. CRIMES CLINIQUES
16. POUR QUELQUES BARILS DE PLUS

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

TOTEM ATOMIQUE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT

PLON

Titre original :
LAST WAR DANCE

Maquette de couverture : Loris

©1974, by Richard Sapir and Warren Murphy

© LIBRAIRIE PLON / GECEP 1980
pour la traduction française

ISBN : 2-259-00591-8

Édition originale :

ISBN : 0-523-00435-4
PINNACLE BOOKS, INC. NEW YORK
New York. N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

C'est à soixante-quinze mètres de profondeur qu'ils butèrent sur les corps. L'énorme pelleteuse relayait le travail des dynamiteurs dans un trou imposant en plein milieu de la prairie du Montana. Ses mâchoires d'acier recrachèrent des ossements mêlés de terre.

Il y avait toutes sortes de crânes, grands et petits – quelques-uns si petits qu'on aurait dit des crânes de singes –, la plupart fendus. La machine ramena également d'autres restes de squelettes humains ; des tibias, des fragments de bassin, des bouts d'humérus. Sous le soleil torride d'un après-midi d'été de 1961, ces débris blanchâtres et pointus couvraient le sol près de l'excavation. Quand on marchait dessus, ça craquait.

Les ouvriers voulaient savoir s'il ne valait pas mieux s'arrêter.

— Non, répondit l'homme dépêché par le gouvernement pour superviser les travaux. Je ne pense pas. Je vais quand même me renseigner. Plutôt impressionnant, hein, tout ça d'un coup ?...

— Ce n'est peut-être pas tout. Il s'agit que d'une seule pelletée, précisa le contremaître.

— Mince alors, murmura le délégué gouvernemental en s'engouffrant dans sa caravane grise.

Tout le monde savait qu'il disposait d'un téléphone sans cadran, même s'il n'en parlait jamais, d'un coffre-fort caché sous son lit, dont il ne parlait pas plus et, finalement, d'un assistant, qui, lui, ne parlait pas du tout, mais qui, en revanche, trimbalait toujours un 45 automatique.

Le contremaître se tourna vers les ouvriers qui s'étaient dispersés en attendant la décision.

— Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? hurla-t-il avec un accent qui trahissait qu'il n'était pas de la région. Vous connaissez le contrat ! Creuser des trous de trois cents mètres au milieu de la prairie. Pas la peine d'attendre qu'il revienne, le délégué. Il vous dira de reprendre le boulot. Sûr. Quand il reviendra, il vous dira de creuser les deux cent vingt-cinq mètres qui manquent.

Un grutier descendit de sa cabine et ramassa ce qui ressemblait à une coupe brisée de couleur blanchâtre.

— Qui a bien pu faire ça ? Qui a fait cette chose ignoble ?

s'indigna-t-il en contemplant la petite tête percée d'un trou qu'il tenait au creux de sa main.

Des larmes coulèrent de ses yeux. Il déposa tendrement le crâne sur un monticule et refusa de reprendre le travail.

— Faut y aller, insista le contremaître. Le contrat c'est le contrat. T'as pas de choix. Le syndicat va te reprendre ta carte.

— Ton contrat, tu peux te le mettre où je pense ! Elle n'ira pas plus loin, ma grue, pleurnicha l'ouvrier d'une voix fortement teintée de l'accent de Brooklyn.

Graduellement, les autres machines s'arrêtèrent. La prairie retrouva soudain son silence originel.

Le délégué de Washington surgit de sa caravane et courut vers eux.

— Ça va ! C'est OK. Pas de problème ! hurla-t-il. Continuez. Ne faites pas attention aux ossements, ils ont plusieurs centaines d'années.

— Vous avez entendu ? cria le contremaître en se penchant au-dessus du trou. Il dit que les os ont des centaines et des centaines d'années.

— Comment ça se fait alors qu'y a un morceau de plomb dans le crâne ? renvoya à tue-tête un des ouvriers. J'ai même trouvé un collier de perles de bonne femme. Et la balle, elle est venue comment ?

— Ta bonne femme est peut-être tombée sur un morceau de plomb. J'sais pas moi !

— Ouais. Mais il ne faut pas me parler de centaines d'années.

— Et alors, même si c'était hier, qu'est-ce que ça peut te faire ? brailla le contremaître exaspéré.

— Ça me fait, se contenta de répondre l'ouvrier.

— Vous ne travaillerez plus jamais sur un de mes chantiers, menaça l'émissaire de Washington. Mais puisqu'il faut tout vous expliquer on vous trouvera un expert qui vous prouvera qu'il ne s'agit pas d'escamoter un génocide.

Plus tard dans l'après-midi, un hélicoptère de l'Armée de l'Air se posa près du site. Un homme aux cheveux blancs, au teint hâlé en descendit. Il s'exprima sur le ton calme et paisible de l'autorité vraie quand elle possède en même temps un savoir incontestable.

— Deux génocides se sont produits à cet endroit, dit-il, à des milliers d'années d'intervalle. Le plus récent eut lieu en 1873, au cours d'une des dernières batailles livrées contre les Indiens. Si l'on peut appeler cela une bataille... Un détachement de cavalerie à la poursuite

d'un commando sioux tomba sur Wounded Elk, un paisible village indien, et massacra tout le monde. Hommes, femmes et enfants. D'où les balles dans certains crânes.

« Cet incident eut lieu à l'époque où le problème indien commençait à sérieusement embarrasser le gouvernement. La boucherie fut, bien sûr, étouffée. Comme punition, les soldats durent creuser une fosse commune de cent cinquante mètres afin de faire disparaître toute trace du carnage. Parvenus à soixante-quinze mètres, les hommes découvrirent d'autres ossements. Le capitaine leur ordonna d'arrêter là et de jeter leurs propres victimes dans le trou.

— D'où viennent les ossements plus anciens ? demanda le grutier.

— Vous voyez ce crâne d'enfant, là, sur le monticule ? Il s'agit d'un gosse qui a été tué à la manière indienne. On prenait l'enfant par les pieds et on lui fracassait la tête contre un rocher, répondit l'homme aux cheveux blancs.

— Horrible ! fit le grutier écoeuré. Ça remonte à quand ?

— D'après les recherches les plus récentes, entre dix et quinze mille ans. Ici, dans la prairie, soixante-quinze mètres de profondeur correspondent environ à quinze mille ans. Car, vous savez que les Indiens n'enterraient pas leurs morts, mais les laissaient reposer sur le sol.

Le ton de l'expert avait quelque chose de guilleret. C'était bien la seule chose gaie près de cet énorme trou.

Les ouvriers fronçaient les sourcils, leur regard exprimait une pitié immense. Quinze mille, cent mille ans, qu'est-ce que c'est quand on voit l'image d'un bébé qui se balance, suspendu par les pieds et qui finit la tête fracassée contre le rocher ?

— En ce qui concerne le deuxième massacre, commença un ouvrier s'appuyant lourdement sur sa pioche, celui avec la cavalerie... comment ça se fait que vous soyez au courant, vous autres, puisque le gouvernement a voulu, comment dire, tuer l'affaire dans l'œuf ? Faut nous expliquer ça !

— Ouais, comment ça se fait ? répéta le grutier.

L'homme aux cheveux blancs sourit comme si un fait concret était toujours un plaisir, même dans le cas du meurtre d'un enfant.

— Le rapport se trouve dans les archives de l'ancien Ministère des Armées, devenu aujourd'hui Ministère de la Défense. Nous savions où se trouvait le site, mais nous ne pensions pas que vous tomberiez dessus. Il y avait une chance sur un million pour que cela se produise. N'oubliez pas que l'endroit était localisé grâce à la position des

étoiles et de très anciens repères indiens. Regardez vous-mêmes l'immensité de cette prairie.

— Pour être grand c'est grand. Je ne suis même pas sûr de savoir où je me trouve en ce moment, constata le grutier.

— Ce n'est pas vos oignons de savoir où vous êtes, répondit le contremaître. Pourquoi pensez-vous qu'ils nous ont embauchés, nous autres gens de la ville ? Tu crois peut-être qu'ils pensent que les gars de Brooklyn sont les meilleurs ? Un mec du coin, lui, saurait exactement où il se trouve. Allons-y. Vous avez eu votre réponse, maintenant au boulot.

Le grutier retourna à sa cabine. Les autres machines se remirent en marche. L'hélicoptère quitta le site et de nouveau le bruit de la civilisation domina la prairie.

Les ouvriers reprirent leurs excavations selon des indications très précises. Cela dura deux semaines. Le trou fini, ils partirent et recommencèrent le même travail à des centaines de kilomètres plus loin. Ce manège n'avait qu'un but : les embrouiller afin de les rendre incapables de localiser le premier trou.

L'envoyé officiel et son assistant impassible restèrent sur les lieux. Après le départ des terrassiers vint une équipe de maçons qui mit en place un coffrage métallique dans lequel elle coula le béton. Ils repartirent, laissant un trou parfaitement rond de trois cent trente mètres de profondeur en plein milieu de la prairie du Montana.

Le délégué et l'homme à l'automatique restèrent toujours sur place. Les maçons furent relayés par des câbleurs hautement spécialisés qui montèrent le réseau électronique du silo géant. Dès qu'ils eurent quitté les lieux, des camions bâchés de l'Armée de l'Air amenèrent, en trois étapes, un missile. Sa mise en place faisait penser à la construction d'un immeuble de onze étages à l'aide d'une loupe. Cette tâche fut également achevée. L'envoyé gouvernemental et son compagnon muet assistèrent au départ des techniciens.

C'était déjà l'hiver quand arriva une énorme caisse transportée sur un camion remorque. Le conducteur n'était autre que l'homme aux cheveux blancs qui avait répondu aux questions des ouvriers. Son bronzage était toujours aussi impeccable.

Lorsqu'il pénétra dans la caravane grise, le délégué du gouvernement se mit au garde-à-vous.

— Général Van Riker, mon Général.

L'homme aux cheveux blancs souffla sur ses doigts engourdis par le froid intense qui régnait dehors, puis fit un signe de tête vers le coffre-fort qui dépassait légèrement de sous le lit.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? demanda-t-il.

— J'ai eu le temps de me pencher dessus, mon Général.

Van Riker regarda l'homme tranquille au 45 automatique. Ce dernier hocha la tête.

— Bon, fit Van Riker, se laissant choir sur une chaise de camping. Nous avons failli tout annuler au moment de l'incident du charnier. Vous auriez dû trouver une solution et ne pas me faire venir ici avant le moment prévu.

Le délégué leva les mains en un geste d'impuissance.

— Pour les ouvriers il s'agit d'un missile tout à fait ordinaire, doté d'une tête à explosifs classique. Ce sont les ossements qui les ont ébranlés. Le lendemain de votre visite, le grutier a même organisé des funérailles en l'honneur du petit crâne qu'il avait découvert.

— Je sais qu'ils pensent qu'il s'agit d'un I.C.B.M. (1) courant. Là, n'est pas la question. Il ne faut pas qu'ils se souviennent de ce trou en particulier. C'est pourquoi je les ai envoyés en creuser d'autres un peu partout dans la prairie. Rien que pour les embrouiller. D'ailleurs cela ne vous concerne pas.

Le général Van Riker fit de nouveau un signe de tête vers le coffre-fort et ajouta :

— Allez. Nous aurons besoin de ça.

L'envoyé officiel retira du coffre deux planches portant des notes et des graphiques. Le général les reconnut immédiatement. Il en était l'auteur. Bien qu'il n'ait jamais commandé la moindre section d'infanterie, ni même piloté un avion, il avait été capable de concevoir ces plans. Le jour où il avait mis au point une installation souterraine qui réalisait un important gain de temps tout en réduisant le nombre des opérateurs à deux hommes, il s'était vu passer du statut de laborantin obscur à la Commission de l'Énergie Atomique au grade de général de division de l'Armée de l'Air des États-Unis. Mais Van Riker n'en resta pas là.

Avant d'abandonner sa condition de civil à la CEA, il eut un autre succès. Un de ses collègues, penseur d'élite, appela la nouvelle invention « le missile nucléaire à tête d'attaque perdue », parce qu'on l'utilisait, au choix, soit quand on perdait une guerre, soit lorsqu'on perdait la boule.

Van Riker avait choisi le Montana pour mettre en pratique ses deux théories.

Le délégué officiel enfila sa combinaison matelassée, coinça les documents sous le bras et rejoignit le général dehors où il faisait nuit

noire et où la température frôlait – 20° C.

L'assistant muet regarda les deux hommes avancer vers le camion et le faire reculer vers le silo recouvert d'une bâche. Il éteignit la lumière dans la petite caravane pour que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Mais tout ce qu'il réussit à voir fut un long bras de métal qui sortait à l'arrière du camion. Un dais foncé, imposant, se déroula lentement le long de ce qui lui parut être un système de poulie fixé sur le bras métallique et s'immobilisa finalement au-dessus de la bâche du silo.

Le lendemain matin, le muet constata que ce qui semblait dans l'obscurité un endroit bien fermé n'était qu'un abri sommaire, exposé aux courants d'air.

Van Riker et l'homme de Washington n'en émergèrent que pour prendre quelques heures de sommeil à la tombée de la nuit, avant de retourner dans leur atelier de fortune.

La nuit du second jour, le général Van Riker revint à la caravane et s'adressa à l'homme tranquille :

— À vous de jouer. Un verre avant ?

— Pas pendant le travail, répondit l'homme.

— Et après ?

— Du bourbon. Un double.

L'homme silencieux dégaina son automatique 45, vérifia le chargeur, tira une fois à blanc, puis le glissa dans l'étui sans remettre le cran de sécurité.

— Je sais que vous êtes amateur de bourbon, observa Van Riker. Vous êtes même très porté dessus.

— Pas quand je travaille.

— Je sais ça aussi. Vous avez de longues périodes d'abstinence. Vous en êtes parfaitement capable.

— Merci, répondit l'homme taciturne.

Van Riker parlait avec ce ton guilleret qui lui venait de la joie de connaître *les faits*. Il avait eu le même ton le jour où il expliquait aux ouvriers que les ossements du charnier dans la prairie provenaient de deux massacres différents et que les plus anciens avaient au moins quinze mille ans.

Dehors, l'homme silencieux ressentit la morsure de la nuit d'hiver sur ses joues. Au-dessus de lui, la voûte céleste, constellée de milliards d'étoiles, semblait craquer comme la glace. Sous la lune, dont l'éclat était presque insupportable, il pouvait voir comme en plein jour.

Il eut juste un oh ! d'exclamation en découvrant le site.

Là où, avant, se trouvait la bâche et l'atelier, il vit un énorme bloc de marbre noir d'un mètre cinquante de haut et qui s'étendait sur pratiquement cent cinquante mètres. Un gigantesque monument au milieu de la prairie ! Une forme sombre le dépassait d'environ quarante-cinq centimètres. Il s'avança vers la pierre noire qui lui arrivait à la poitrine et constata que la silhouette sombre était un cylindre plat.

— Ici ! appela le délégué. Je suis là-haut. Le général m'a dit que vous me donneriez un coup de main.

Lorsque l'homme silencieux se fut hissé sur le socle de marbre, il découvrit une épaisse plaque circulaire de bronze. Elle portait des lettres en relief aux bords coupants. C'était en fait une plaque de commémoration. Il se sentit tout bizarre en avançant dessus. Jamais, il n'avait eu l'occasion de marcher sur une commémoration. Il se demanda distraitemment s'il n'allait pas se tordre les chevilles.

Il fit signe à l'homme de Washington de lui donner les plans. Celui-ci les lui tendit en disant :

— Van Riker m'a promis que lorsque je vous aurais remis les documents vous m'expliqueriez la raison de ces deux trous-là.

Le délégué désigna du doigt l'autre côté de la plate-forme qui comportait deux puits de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre. Ils ressemblaient à des petits silos.

— Ces deux trous ne figurent pas sur les plans. Mais le général affirme qu'ils sont indispensables et que vous pouvez tout m'expliquer.

L'homme silencieux acquiesça d'un signe de tête et lui demanda de l'accompagner jusqu'aux deux puits.

— Parlez donc, à la fin ! s'énerva l'envoyé du gouvernement. Van Riker m'a assuré que vous me fourniriez l'explication. Je lui ai dit que ce serait bien la première fois que j'entendrais le son de votre voix. Allez-y maintenant !

L'homme silencieux observa les deux trous puis reporta son attention sur le délégué avec qui il avait cohabité si longtemps, faisant un grand effort pour ne pas l'entendre, sauf quand il lui demandait de passer le sel. Il avait même volé la photo de famille qui trônait sur le bureau pour ne pas voir les trois garçons et leur mère souriante. Il l'avait jetée, cadre et tout, dans un grand sac poubelle qui avait été incinéré le jour même sur le site.

— Je vais vous dire pourquoi je ne vous ai jamais adressé la parole pendant notre cohabitation, répondit l'homme qui ne parlait jamais.

Je ne voulais pas vous connaître.

Il dégaina son automatique 45 et plaça sa première balle entre les deux yeux de l'envoyé de Washington. Atteint à bout portant, sa tête fut propulsée en arrière. L'homme s'écroula sur la plaque, eut quelques spasmes violents puis s'immobilisa. Le tueur taciturne rengaina son pistolet sans remettre le cran de sécurité.

Il traîna le cadavre par les pieds vers l'un des deux trous noirs, plaça les jambes de sa victime sur le rebord de façon à ce qu'elles se balancent dans le vide, saisit les épaules, poussa doucement le corps, la tête dépassant de quelques centimètres de la plaque de bronze.

Ensuite, l'homme silencieux reprit son arme. La crosse était poisseuse. Il s'agenouilla sur le bord de la plaque et se pencha au-dessus du silo. Posément, à bout portant, il tira trois fois dans la tête. Des éclats d'os, des jets de cervelle et de sang aspergèrent son visage.

— Merde, fit-il en remettant l'arme qui lui collait aux doigts dans son étui.

*

**

— A-t-il résisté ? demanda le général Van Riker lorsqu'il vit le visage et le bras droit ensanglantés de l'homme silencieux.

— Non, il m'a simplement explosé dans la figure lorsque j'ai tiré les trois coups de sécurité réglementaires. Un gâchis.

— Voilà votre verre. Sans glace car j'ai pensé que vous aviez eu assez froid dehors. Les plans s'il vous plaît ?

L'homme silencieux prit son verre, le regarda mais ne but pas.

— Comment se fait-il qu'il y ait deux trous, Général ? demanda-t-il.

— Le second est une sorte de chambre filtrante pour la première. Les corps ont tendance à se décomposer et à empestier.

— Je pensais que... étant donné que vous êtes de toute évidence celui qui a conçu cette tête de missile... ce que je veux dire c'est que... je suis pas un expert en missile, mais je sais que deux hommes, en deux jours, ne pourraient pas installer une tête de missile ordinaire. Ce que je veux dire, c'est qu'il doit s'agir là d'ogives spéciales. J'ai beau pas savoir grand-chose, je sais qu'on arme pas un missile aussi facilement qu'on engage une balle dans la chambre d'un revolver.

Van Riker l'interrompt :

— Ce que vous essayez de me dire, c'est que, d'après vous, quiconque peut concevoir ce genre d'installation pourrait également concevoir une tombe cylindrique unique et que par conséquent vous

soupçonnez que la seconde est pour vous. Je me trompe ?

— Non, c'est ça.

— Et vous croyez que nous avons tué le délégué comme les Pharaons supprimaient les ouvriers qui construisaient leurs pyramides ?

— En quelque sorte.

— Savez-vous de quel genre d'ogive il s'agit ?

— Non.

— Savez-vous même s'il s'agit d'une tête nucléaire ?

— Non.

— Alors, vous n'en savez pas assez pour mourir ! Tout ce que vous soupçonnez c'est qu'il s'agit de quelque chose de très particulier et vous connaissez l'endroit. Même les Pharaons ne perdaient pas leur temps à tuer tous les gens qui connaissaient la localisation de leurs pyramides. Franchement, si j'étais un assassin, ne pensez-vous pas que je me serais chargé personnellement du délégué ? Pourquoi engager quelqu'un de votre agence ?

— C'est que... fit l'homme silencieux qui n'avait toujours pas porté le verre à ses lèvres.

— Je vois, dit Van Riker. Votre entraînement vous a appris à être méticuleux, extrêmement méticuleux. On vous a enseigné la méfiance, ce qui explique pourquoi vous avez tiré quatre balles au lieu d'une. J'ai tout entendu.

Van Riker hocha pensivement la tête, prit lentement le verre de bourbon. Il en avala la moitié.

— Ça va comme ça ? demanda-t-il rendant le verre à l'homme silencieux. Il n'est pas empoisonné.

— C'est bon, fit l'autre, mais lorsque son verre fut de nouveau rempli, il n'en but toujours pas avant que le général n'en ait bu la moitié.

— Toute cette histoire, dit-il en guise d'explication, me donne la chair de poule. Surtout à partir de la découverte des ossements. C'était déjà pas facile de vivre aussi longtemps avec l'homme que je devais tuer, mais je n'arrive pas à exprimer l'effet que ces vieux os ont eu sur nous. De petits enfants. Ces Indiens, mon Général, étaient sûrement étonnants.

Il but goulûment et se radoucît. Il n'avait parlé à personne depuis des mois. Le général Van Riker l'écouta, opina de la tête et admit qu'en effet les Indiens, c'était quelque chose ! Puis soudain il claqua

des doigts.

— Sacré nom ! Nous avons oublié le sceau. Il faut le sceller immédiatement. J'étais tellement préoccupé par vous – le sang et tout – que j'en ai oublié le sceau. Il faut qu'on aille le poser immédiatement.

L'homme silencieux prit appui contre une petite table, oscilla légèrement et essaya d'éclaircir ses idées. Ça faisait si longtemps qu'il ne s'était pas laissé aller.

— Vous savez, Général Van Riker, vous êtes un militaire bidon, mais je vous aime bien, mon vieux, dit-il en se remplissant un autre verre de bourbon qu'il but en une seule et longue rasade. À la santé de la prairie ; hop là !

Van Riker eut un sourire tolérant et aida l'homme à sortir de la caravane.

— Encore un à la santé des gonzesses, un autre pour la prairie, chantonna l'homme qui s'était tu depuis si longtemps. Un deuxième pour les gonzesses, pour la route ou le missile. Un dernier pour les pyramides. Van Riker, franchement, mon vieux, je vous adore. Rien de louche, vous savez, mais vous êtes le type le plus sensas que j'ai rencontré sur cette putain de terre !

Van Riker l'aida à se hisser sur l'énorme socle.

— Je ferai descendre le couvercle du camion, fit-il.

— Vous avez vachement raison. Bonne idée. Faut le faire.

Et l'homme qui s'était tu depuis si longtemps se mit à massacrer la vieille mélodie d'*Old Man River* (2) en pastichant les paroles :

Tout le long du jour ; desc-endre le couv-erclé, mais le vieux bonhomme missile, lui ne fait rien, ne fait qu'attendre, tout le long du jour, ne fait qu'atte-ndre, tout le long du jou-our...

Général de mes fesses, je suis un véritable compositeur ! Et je vais remettre ça.

Mais il ne se souvenait plus des paroles, d'ailleurs le bras métallique de l'élévateur sur le camion poussait quelque chose en sa direction au-dessus de sa tête. Vu du dessous, cela avait l'air d'une gigantesque paire de bécicles, mais quand elle se trouva juste au-dessus des trous, il vit que les deux capsules formaient des couvercles parfaits. Un long fil de laiton se déroula lentement d'une des capsules.

— Attachez le filin au fond d'un des cylindres ! hurla Van Riker.

— L'un des deux est déjà rempli.

— Prenez l'autre !

— D'accord, mon vieux.

Et dans son euphorie l'homme saisit le filin des deux mains et sauta dans le cylindre vide. Le fil se déroulait d'une bobine qu'il ne voyait pas.

— Il y a un crochet à vos pieds ! cria Van Riker. Il faut y attacher le filin.

— *J'en va chercher l'hameçon, bonnes gens, j'en va chercher l'hameçon*, chantonna sur un air de folklore celui qui avait été muet si longtemps.

Comme il n'avait pas assez de place pour se pencher, il dut s'accroupir et tâtonna à la recherche du crochet. Le cylindre était glacial et il n'y voyait rien. Lorsque finalement, il réussit à attacher le filin sur le crochet, il entendit un bruit au-dessus de sa tête. Le filin se rembobinait. Il se tendit au maximum, coinçant l'homme contre la paroi glaciale. La capsule s'abaissa sur la tête du malheureux qui avait lui-même déclenché le mécanisme de fermeture. Il dessoûla sur-le-champ.

Paniqué, l'homme dégaina son 45 automatique pour le coincer entre le couvercle et le bord du cylindre mais ce fut trop tard. Le couvercle était déjà hermétiquement fermé. Il n'y avait plus d'étoiles. Il n'y avait que du noir.

Au-dessus de lui, où s'étendait la vaste prairie du Montana qui cachait les restes des Indiens apowas, victimes de la cavalerie américaine, le général Van Riker sauta du camion sur le socle noir.

Ce dernier comportait maintenant deux plaques funéraires scellant à jamais, espérait le général, les tombes. Sur la première on pouvait lire : *Wounded Elk Massacre*, sur la seconde : *August 17, 1873*.

L'énorme disque central portait un autre texte : « C'est ici, le 17 août 1873, qu'un détachement de la Cavalerie des États-Unis massacra cinquante-cinq membres de la tribu indienne des apowas. Le Bureau des Affaires indiennes et la Nation regrettent profondément ce crime et s'engagent à ne jamais laisser cette tragédie retomber dans l'oubli. Le 26 février 1961

Van Riker lut les inscriptions. Une dizaine d'années plus tard, il serait horrifié par le choix de son camouflage. Mais à ce moment-là, il en était tellement satisfait qu'il estimait que le prix qu'avaient payé les emmurés était bien peu de chose.

Sous ses pieds, Van Riker entendit le sifflement assourdi d'une balle. L'homme autrefois silencieux attaquait le couvercle de son tombeau au pistolet. La balle allait probablement ricocher contre la paroi lisse et venir se loger quelque part dans son corps. Il en mourrait

tout de suite ou, au pire, un petit peu plus tard, d'asphyxie.

Toute mort est regrettable, songea le général. Mais il ne s'agissait pas d'un missile ordinaire. Deux cadavres aujourd'hui pouvaient épargner des millions de vies dans l'avenir. Car, à l'ère nucléaire, la vie sur toute la planète pourrait dépendre des mesures de sauvegarde mises en place par ceux qui étaient responsables des armes atomiques, quelle que soit la nation à laquelle ils appartenaient. Il n'est plus question de posséder la meilleure arme, mais bien de protéger l'existence même de la vie sur terre.

Van Riker n'avait pas travaillé si dur à la conception de cette installation pour un missile ordinaire. Non, il s'agissait là de Cassandre et, puisque c'était Cassandre, un seul homme au monde devait en connaître l'emplacement et le fonctionnement. Le contrôleur l'avait bien pressenti dès qu'il avait commencé à réaliser combien ce missile différait des autres. C'est pourquoi on avait envoyé auprès de lui l'homme taciturne, chômeur de longue date à cause d'un alcoolisme invétéré. Ce dernier détail même faisait évidemment partie du plan de Van Riker.

— Je suis désolé, messieurs, lança-t-il à la cantonade sachant que seule la prairie du Montana pouvait l'entendre. Mais grâce à ces incidents des millions de vies seront sauvées. Peut-être même des milliards parce que, messieurs, cet engin a pour but d'éviter une guerre nucléaire.

Il songea alors aux couches de corps stratifiés qui se trouvaient dans le sol sous lui – ceux qui étaient morts ici plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ, puis ceux victimes de la cavalerie des États-Unis en 1873, et maintenant les deux corps de 1961.

Si son projet réussissait il n'y aurait peut-être plus jamais d'autres guerres.

Il conduisit le camion sur une route non goudronnée pendant une centaine de kilomètres avant de voir âme qui vive. Il passa devant la petite réserve indienne apowa, et abandonna son véhicule dans un parking militaire, soixante kilomètres plus loin vers l'est. Puis, sans même vérifier s'il avait enlevé les clés de contact de la voiture, il attrapa le premier vol en partance pour les Bahamas où il possédait une propriété reliée par ligne téléphonique directe au Pentagone.

*

* *

À peu près au moment où Van Riker ressentait la chaleur des rayons du soleil des Bahamas, un attaché de l'Air arrivait à l'ambassade américaine à Moscou. Il avait organisé une réunion au

Kremlin et avait désigné les hommes qu'il souhaitait y rencontrer. En plus des savants, des militaires et des membres du N.K.V.D., il avait également convié, à la surprise des Soviétiques, un homme que personne ne devait connaître et dont même les agents importants du N.K.V.D. à l'étranger ignoraient l'existence. Il s'agissait de Valashnikov.

Valashnikov avait vingt-huit ans – une bonne vingtaine d'années de moins que les autres militaires russes présents. Il était même si jeune qu'en d'autres temps les officiers en auraient déduit qu'il était de la famille du Tsar. Mais ce visage poupin, lisse, aux yeux noirs et perçants révélait un homme d'avenir. Un génie. Voilà quelqu'un qui, parvenu à leur âge, serait à la tête des armées, si ce n'était de la nation.

Ils furent donc très polis avec Valashnikov malgré son jeune âge et son rang de colonel du N.K.V.D., alors que chacun d'entre eux était au moins général.

— Messieurs, commença l'attaché de l'Air américain, mon gouvernement m'a demandé de vous réunir afin de vous exposer un nouveau programme en matière de missiles, il s'agit d'une ogive nucléaire.

Tous les Soviétiques acquiescèrent mollement de la tête, sauf le jeune homme. Il paraissait plus intéressé à se curer les ongles.

— Il est essentiel pour l'efficacité de l'arme en question que vous en connaissiez l'existence, poursuivit l'attaché de l'Air.

— Dans ce cas, nous partons tous ! répliqua le colonel Valashnikov.

Ses compatriotes plus âgés le dévisagèrent avec surprise. Mais lorsqu'ils le virent se diriger vers la porte, eux aussi se levèrent. Personne ne désirait être celui qui resterait dans la pièce.

Valashnikov s'arrêta à la porte, ses joues roses épanouies par la joie de la victoire. Puis s'adressant de nouveau à l'attaché de l'Air, il lui dit :

— Votre arme ne vaut en effet pas grand-chose si nous refusons de vous écouter et de vous croire.

Les hommes regardèrent l'Américain sourire faiblement.

— Mais nous sommes des hommes raisonnables, reprit Valashnikov. Si les capitalistes choisissent de dilapider le salaire de leurs ouvriers de cette façon, nous saurons nous montrer compréhensifs.

Valashnikov retourna s'asseoir, imité aussitôt par les autres qui réalisèrent que le petit colonel venait de marquer un point important.

Les Américains seraient maintenant contraints de leur en dire plus qu'ils n'en avaient l'intention, s'ils souhaitaient que les Russes les prennent au sérieux. Le petit colonel était un génie. Un génie !

Pendant l'échange qui suivit entre lui et l'attaché de l'Air américain, les officiers soviétiques ne manquèrent pas de lui adresser de chaleureux sourires.

— Je suis venu vous parler du missile Cassandre, commença l'Américain.

Et il leur décrivit une ogive nucléaire à têtes multiples dont certaines possédaient leur propre système de déclenchement. Il parlait de parapluie nucléaire et de stratégies tous azimuts. Certains Soviétiques prirent des notes. D'autres, ceux qui avaient connu les grandes batailles de chars contre les nazis et étaient complètement ignares en matière de fusées ou de guerre atomique, écoutaient sans comprendre un traître mot de ce qui se disait. Ils prenaient néanmoins un air entendu, reconnaissants du fait qu'il existe des hommes comme Valashnikov dont le savoir leur permettait à eux d'ignorer tout de la science et de la politique internationale.

— Ça ne tient pas debout, protesta Valashnikov. Je n'ai jamais entendu parler d'une arme aussi dégueulasse. Fiabilité, zéro ! Quant à faire passer l'Atlantique à ce truc-là, ce serait un miracle. Si du fait de la bêtise humaine, cet engin devait être lancé, personne ne mangera de poisson pendant cinq générations au moins. Et encore faudrait-il qu'il y ait toujours des hommes...

— Merci, fit l'attaché de l'Air américain. Merci d'avoir compris Cassandre. Le programme de lancement est prévu dans le cas où vous passeriez à l'attaque les premiers et que ce soit un succès. En d'autres termes, vous savez maintenant que nous perdrons ensemble la guerre nucléaire.

— Idiot ! hurla Valashnikov. J'ai refusé il y a déjà deux ans le même type de projet au stade de sa conception. Il s'agit d'ogives tout à fait instables. Vous êtes fou ! Même enterré, c'est instable.

Mais l'attaché de l'Air américain ne l'écoutait plus. Affichant un sourire inexpressif, il se dirigea vers la porte. C'était son tour d'être distrait. Lorsqu'il eut quitté la pièce, la colère de Valashnikov disparut. Il haussa les épaules. Au chef d'État-major il annonça que la seule façon de traiter Cassandre, c'était de le localiser et de l'ignorer.

— Voyez-vous, expliqua-t-il au maréchal, la faiblesse de Cassandre est en partie psychologique. C'est d'ailleurs ce qui fait aussi sa force. Vous allez vite comprendre : c'est lorsque vous êtes persuadé que personne n'osera vous attaquer, que vous commencez à vous relâcher.

De même, c'est lorsque vous pensez avoir une défense au point, que vous dilapidez votre argent à des vécilles du genre amélioration sociale ou projets similaires. Quant à nous, si nous découvrons où ils cachent le missile et que nous fassions le mort, nous leur laissons leur illusion de sécurité, jusqu'à ce que nous décidions d'attaquer. Bien évidemment, notre premier coup sera alors dirigé droit sur Cassandre.

— Et s'il existait deux Cassandre ? Ou même trois ? demanda le maréchal qui avait commencé sa carrière militaire sabre au poing.

— C'est un point technique, répondit Valashnikov, et je crois que nos savants seront là-dessus d'accord avec moi. Vous ne pouvez envisager deux ou trois Cassandre, parce que l'explosion de deux ou trois Cassandre aurait le même effet que le bombardement de Dresde à l'échelon planétaire.

— Vous parlez de ce bombardement qui eut lieu au cours de la Seconde Guerre mondiale, quand l'air s'enflamma tellement il était chaud ?

— Exact. À cette différence que, cette fois-ci, l'oxygène de l'air alimenterait un feu nucléaire si brûlant et si dévastateur qu'il dévorerait tout l'oxygène de la planète. Toute la vie ! Non, deux ou trois Cassandre sont littéralement inconcevables pour des esprits scientifiques sains. Or les Américains sont loin d'être insensés.

— N'en soyez pas si sûr, interrompit le conseiller des Affaires internationales. Regardez ce qu'ils viennent de faire à Cuba.

Tout le monde éclata de rire. L'atmosphère se détendit.

Valashnikov expliqua au chef du N.K.V.D. et au chef du Bureau des Affaires étrangères que Cassandre serait très facile à localiser. L'engin devait dépasser du sol d'au moins un mètre cinquante, et probablement être encastré dans du marbre, ou un quelconque matériau rocheux. De plus, Cassandre avait également un autre désavantage qui serait facilement repérable.

— Le bronze, précisa un savant en souriant. Bien sûr, le bronze. Un bouclier de bronze de six mètres de diamètre. Qu'on enlève pour la mise à feu.

Valashnikov approuva de la tête et dit, en imitant l'attaché de l'Air américain :

— Messieurs, nous avons un problème difficile à résoudre. Il y a en Amérique, dans un endroit inhabité, un gigantesque morceau de marbre avec un centre en bronze, un centre absolument circulaire. Voilà ce que nous devons trouver. Un véritable casse-tête russe, messieurs, et qui devrait nous prendre sinon des heures du moins quelques jours de recherche.

Tous rient sauf le maréchal.

Il avait vu tant de choses tourner en désastre à commencer par des charges de cavalerie et les nouveaux chars soviétiques censés inspirer à l'armée nazie une si grande terreur qu'elle n'oserait même pas attaquer. Il portait encore les cicatrices des brûlures dont il fut victime quand il avait réussi, en juin 1941, à s'échapper de la tourelle d'un de ces merveilleux chars que l'ennemi avait incendié.

— Mais, Camarade maréchal, que faites-vous de nos satellites d'observation ? C'est facile de détecter le marbre et le bronze avec un tel matériel.

— Les statues sont faites de marbre et de bronze, répliqua le maréchal, et il y a beaucoup de statues en Amérique !

— En effet, Camarade. Un ancien serviteur du Tsar doit en connaître long sur les œuvres d'art. Tout comme le N.K.V.D., d'ailleurs. C'est pourquoi, je pense qu'un objet en marbre et en bronze situé en plein cœur du désert, ne peut manquer d'être repéré. D'autant plus que sa construction a forcément nécessité de nombreux ouvriers et plusieurs mois de travail.

— Et si ce n'était pas dans un désert, mais dans une ville ?

— Je doute que les Américains cachent quelque chose d'aussi dangereux et incontrôlable que Cassandra dans une ville, Camarade maréchal. De plus, ils ne pourraient garder secret le travail de tant d'ouvriers.

— L'homme qui vous parle a bien connu les Américains, répliqua le maréchal, et toutes ces choses pas possibles qu'ils sont capables de faire. Bien sûr, il est facile de se foutre de leurs têtes à présent, mais je sais, moi, que ces adultes attardés, stupides et trop gâtés, savent se faire durs et rusés quand il le faut... Je connais le fond de votre pensée : vous vous dites, c'est un vieux fou qui a commencé comme sergent dans la cavalerie du Tsar ; il a ensuite servi le chocolat chaud à Staline et a survécu assez pour devenir général. Il a combattu les Allemands avec des chars et fait ami-ami avec Béria et Khrouchtchev, puis il est devenu maréchal. Vous ne pouvez pas comprendre, vous les hommes-ordinateurs. J'ai vu couler tant de fois le sang russe, versé par les Russes, les Allemands, les Chinois, les Américains, les Anglais et les Finlandais...

Des larmes coulaient à présent sur le beau visage viril. Dans l'assemblée, la tension montait à nouveau et certains commençaient à se sentir embarrassés.

— Nous ne gaspillerons plus le sang russe inutilement. Il a assez coulé par le passé. Quant à vous, jeune homme, votre suffisance

prouve combien vous ignorez tout de ce qu'est la guerre. Avez-vous seulement jamais prié ou imploré Dieu ? J'ai vu de mes propres yeux des commissaires politiques s'agenouiller et pleurer au cours des rudes hivers de la dernière guerre mondiale... Vous qui pensez pouvoir tout résoudre dans votre tête et sur le papier, je vous ordonne de trouver Cassandre. Vous n'aurez pas d'autre mission, vous n'obtiendrez aucun avancement jusqu'à ce que vous ayez trouvé cette abomination qui menace notre mère la Russie ! Que Dieu la bénisse ! Messieurs...

Le départ du maréchal fut suivi d'un profond silence. Puis Valashnikov prit la parole :

— Le piège américain a parfaitement fonctionné, ce balourd est tombé en plein dedans ! Dire que c'est avec des loustics pareils que nous avons battu les Allemands ! Il verra bien que ça ne prendra pas plus d'une semaine pour trouver ce missile. Je pense que tout le monde est d'accord ?

Ce jour-là, tout le monde l'était. Mais les semaines passant, puis les mois, certains officiers s'avisèrent qu'ils étaient du même avis que le maréchal et que trouver Cassandre n'était après tout pas si facile.

Valashnikov vit ses camarades de promotion devenir capitaines, puis commandants, puis lieutenants-colonels et colonels, pendant que lui continuait à chercher Cassandre.

Un jour il crut bien l'avoir trouvé, mais ce fut en réalité la plus grosse déception de sa vie. Tout correspondait parfaitement à Cassandre. Mais le monument de marbre et de bronze se révéla n'être qu'une stèle élevée à la mémoire de quelques sauvages... les Tartares des Américains. Ce fut ce jour-là que Valashnikov découvrit les premiers signes d'une calvitie naissante et réalisa qu'il n'était plus un jeune homme et qu'il était toujours colonel...

*

**

En Amérique aussi le temps passa. Ce qui autrefois était considéré comme un noble monument construit par le bureau des Affaires indiennes, était devenu un point de ralliement pour tous ceux qui considéraient que le pays était responsable d'une grave injustice envers les seuls véritables Américains. Surtout après la parution du best-seller de Lynn Cosgrove, *Mon âme s'élève à Wounded Elk*.

— Plutôt mourir que pourrir ! Plutôt mourir que pourrir !

Une quarantaine d'hommes et de femmes, visage couvert de peinture de guerre, plumes fichées dans des coiffures traditionnelles, exécutaient des danses farouches sur et autour du monument de

marbre noir de la prairie du Montana. L'église épiscopale, érigée tout à côté, avait également été investie par les manifestants fermement décidés à éveiller la conscience américaine au crime perpétré depuis si longtemps contre la dignité des Indiens.

Les vrais Indiens apowas qui au cours des dix dernières années avaient quitté leurs réserves et construit la ville de Wounded Elk à sept cents mètres du monument, regardaient ce qui se passait en se grattant le crâne.

La télévision installa ses caméras sur place, pour couvrir l'événement. La police formait un cercle géant et mobile autour de l'église épiscopale et du monument, mais ne fit rien qui puisse gêner les manifestants du Mouvement Révolutionnaire Indien.

Assis devant son écran de télévision aux Bahamas, le général Van Riker suivait l'événement. C'est ainsi qu'il vit une bonne demi-douzaine d'Indiens taper comme des sonneurs sur le bouclier de bronze de Cassandre avec la crosse de leur fusil. Quand un déchaîné s'en prit au monument avec une perceuse, il sauta sur son téléphone et appela le Pentagone. Il désirait joindre le président de l'État-major interarmées.

Un brigadier hautain lui répliqua qu'il n'avait le droit de le déranger qu'en cas d'appel d'urgence puissance 7 ce qui ne pouvait se produire qu'en cas de guerre nucléaire.

— Passez-moi l'amiral, répliqua Van Riker cassant, ou vous finirez votre carrière dans un trou !

— Oui, annonça finalement la voix somnolente de l'amiral. Que voulez-vous, Van Riker ?

— Nous avons un problème.

— Et ça ne peut pas attendre jusqu'à lundi.

— Il risque bien de ne pas y avoir de lundi, rétorqua Van Riker. Du moins pas pour nous.

(1) Intercontinental Ballistic Missile. (Missile balistique intercontinental.)

(2) Chanson très connue extraite de *Showboat*

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il avait un problème. Sans brutalité, il devait enlever un certain Douglas Van Riker, cinquante-six ans, race blanche, cheveux blancs, teint bronzé, œil bleu, grain de beauté sous le bras gauche. Ceci n'était que la première partie de son problème.

— Êtes-vous Douglas Van Riker ? demanda Remo à un gentleman aux yeux bleus et aux cheveux blancs, parfaitement bronzé qui parcourait le magazine *Fortune* à l'aéroport des Bahamas.

L'homme portait un complet de soie très coûteux qui s'harmonisait parfaitement à son sourire. Il avait tout pour figurer lui-même dans la revue qu'il feuilletait.

— Non, désolé. Ce n'est pas moi, répliqua aimablement l'homme.

Remo s'empara de la manche gauche du complet de soie et saisit en même temps à pleines mains la chemise de nylon. Il arracha le tout d'un seul coup, et vérifia l'aisselle : pas de grain de beauté.

— Je suis obligé de reconnaître que vous avez raison, concéda Remo, et je le fais de bonne grâce. Ce que vous dites est vrai, car vous n'avez pas de grain de beauté.

L'homme, estomaqué, cligna des yeux, bouche ouverte, costume arraché, magazine pendant au bout du bras.

— Mais que me voulez-vous ? demanda-t-il hébété.

— George, que fais-tu dans cette tenue ? interrogea une imposante matrone assise à ses côtés.

— Un individu s'est approché pour me demander si j'étais Douglas Van Riker. Puis il a déchiré ma veste. Je n'ai jamais vu des mains se déplacer aussi vite.

— Mais pourquoi voudrait-il déchirer ta veste, mon cher, si tu n'es pas ce Douglas ?

— Et pourquoi le ferait-il même si je l'étais ? Regarde-le. Le voilà qui s'en va, fit-il désignant du doigt un homme d'environ un mètre quatre-vingts, mince, élancé, les pommettes saillantes et les poignets étonnamment larges, vêtu d'un pantalon gris et d'une chemise sport bleue.

— Quelqu'un vous désigne du doigt, monsieur, dit à Remo un homme à la chevelure si blanche qu'elle en paraissait décolorée.

Bizarre, on dirait qu'il est à moitié déshabillé.

— Ne vous préoccupez pas de lui, répliqua Remo. Êtes-vous Douglas Van Riker ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Soyez fair-play. C'est moi qui vous ai posé une question en premier, répliqua Remo.

— Tournez-vous plutôt. L'homme qui vous montrait du doigt vient vers vous avec deux policiers.

— Répondez vite, je n'ai pas de temps à perdre, dit Remo. Êtes-vous Douglas Van Riker ?

— Oui, c'est moi. Et lorsque vous sortirez de prison venez donc me rendre visite.

Remo sentit une main sur son épaule. La saisissant par la paume, il tira brutalement en avant pour voir à qui elle appartenait. Un policier exécuta un superbe vol plané au-dessus de lui et s'encadra dans un guichet de réservations. La seconde main qui se posa sur le bras de Remo appartenait également à un policier. Ce dernier fit un atterrissage impressionnant sur la bande transporteuse de bagages. Il tourna longtemps en compagnie de valises du vol de la Pan Am en provenance d'O'Hare.

— Bon Dieu ! fit Van Riker. Je n'ai jamais vu des mains si rapides. Vous ne vous êtes même pas retourné.

— Ça, ce n'est rien. C'est lorsque vous ne les voyez pas qu'elles agissent vraiment vite, répliqua Remo. Venez, nous avons du travail à faire. Vous êtes Douglas Van Riker ?

— C'est bien moi et j'aimerais assez rester décemment vêtu.

— Avez-vous des bagages ?

— Juste ce sac.

Remo vérifia l'étiquette et lut Van Riker. L'homme aux cheveux blancs lui tendit son portefeuille. Remo y trouva des cartes de crédit, un permis de conduire et un livret militaire. Van Riker avait été général de division dans l'Armée de l'Air des États-Unis. À présent, il était à la retraite.

— Parfait, fit Remo. Venez avec moi. Ce vol part pour Washington. Ça n'est pas votre destination.

— Mais si, c'est justement là que je me rends.

— Mais non, mais non... Votre intention réelle est de venir avec moi. Ne faites pas de scène. Je déteste le scandale.

— Je proteste, répondit Van Riker qui soudain ressentit une épouvantable douleur dans le thorax, à droite, sous les côtes.

— Cette fois c'était rapide, fit Remo. Venez vite. Les gens nous regardent.

Essayant au mieux d'alléger sa jambe droite et respirant un minimum, Van Riker accompagna le jeune homme vers un taxi. Ils foncèrent à un aéroport privé où l'ancien général découvrit qu'un Lear Jet noir, prêt à décoller, les attendait.

— Où allons-nous ? demanda en vain Van Riker, alors qu'on l'aidait à monter dans l'avion.

Après le décollage, Van Riker demanda un calmant, ses côtes le faisaient atrocement souffrir. Mais au lieu d'un comprimé, le jeune homme lui administra une petite tape sur la colonne vertébrale et miraculeusement, Van Riker ne ressentit plus rien.

— Les nerfs, expliqua Remo. Pas de fracture. Les nerfs seulement.

— Merci beaucoup. Donnez-moi des explications. Qui êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous enlevé ?

— Je ne vous ai pas enlevé, rectifia Remo. Je me contente de vous emprunter. Je crois que nous sommes du même bord.

— Je ne suis d'aucun bord, répondit Van Riker. Je suis à la retraite. J'ai été officier dans l'administration de l'aviation des États-Unis. Cela vous intéressait-il de savoir combien nous avions de serviettes à Lacland ?

— J'espère que je n'ai cassé aucun instrument.

— Bien sûr que non, répliqua Van Riker. Je ne porte aucun instrument sur moi. D'ailleurs pourquoi en porterais-je ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne fais qu'exécuter les ordres, répondit Remo. Vous allez parler à quelqu'un qui va vous plaire.

— Je ne crois pouvoir aimer qui que ce soit mêlé à cette prise d'otage. Vous voulez de l'argent ? Je vous en donnerai beaucoup si vous vous montrez coopératif.

— J'en ai suffisamment.

— Je vous en donnerai plus.

— Comment pourriez-vous m'en donner plus que suffisamment ? demanda Remo. Manque de logique. Et ils disent que vous êtes un grand savant ! Que Dieu protège l'Amérique !

— Si vous croyez en l'Amérique, amenez-moi immédiatement à Washington, c'est urgent.

— Vous n'irez pas à Washington. Taisez-vous.

— Que Dieu sauve l'Amérique ! fit Van Riker.

Le silence régna jusqu'à ce que l'avion se pose sur un terrain privé. Remo annonça qu'ils étaient à proximité de Goldsboro, Caroline du Nord, où se trouvait une importante base d'aviation militaire.

Dès que Van Riker eut posé pied à terre talonnant son geôlier, l'avion repartit vers la piste de décollage.

— Où va-t-il ?

— Loin d'ici. Smitty n'aime pas que l'on sache ce qu'il fait. C'est lui que vous allez rencontrer. Un peu bizarre, mais pas mal.

— S'il s'agit d'un autre farfelu, j'espère que Dieu vous viendra en aide.

— Vous êtes plutôt croyant pour quelqu'un qui a inventé un foutu missile, fit Remo.

Cette déclaration eut plus d'effet que la brutale douleur dans les côtes un peu avant. Des années d'entraînement et d'expérience ne l'aidèrent qu'à réprimer un hoquet de surprise.

Il était impossible que ce jeune homme fût au courant de l'existence de l'ogive nucléaire. Impossible. Tout avait été prévu pour que personne d'autre que lui et le chef de l'État-major interarmées ne soit au courant. Et quant à ce dernier, il ne connaissait que l'existence de cette arme ; mais ne savait ni de quel type il s'agissait, ni l'endroit où elle était entreposée. C'était cela la force de Cassandra. Car dans l'éventualité où le missile serait découvert, il serait alors très facile de le faire exploser au sol et de provoquer l'effet de Dresde, à l'échelle mondiale, où l'onde de chaleur s'élèverait au lieu de descendre.

Suivant le jeune homme dans le hangar, Van Riker crut entendre quelque chose. Il était durement ébranlé.

— Êtes-vous en train de siffloter ? demanda-t-il méfiant.

— Ouais.

— En train de siffloter joyusement ?

— Ouais.

— Vous rendez-vous compte qu'à n'importe quel moment vous pouvez être réduit en cendres ?

— Et alors ?

— Alors pourquoi êtes-vous si content de vous-même ?

— J'ai fait mon boulot. Vous êtes ici, et sans casse.

— Ça ne vous fait rien de savoir que vous pourriez brûler tout vif

dans un gigantesque holocauste nucléaire ?

— Mourir de ça ou d'une balle dans la tête... une explosion atomique ne me fait ni chaud ni froid. Je pourrais tout aussi bien me tuer lors d'un de mes exercices, en perdant l'équilibre. Dans ce cas, je mourrais simplement parce que ma technique ne serait pas au point. C'est cela qui est horrible, effrayant. Une technique défectueuse, voilà ce qui me donne des cauchemars.

Au fond du hangar se tenait un homme en complet sombre, cravaté. Assis derrière un petit bureau, il lisait. À sa droite, près de l'entrée, il vit un petit Oriental maigrichon pourvu d'une barbe maigrelette. Il portait un kimono doré et rouge et était installé dans la position du lotus sur une grande malle bateau laquée. Van Riker dénombra treize autres malles semblables autour du petit vieillard.

— Je vous présente Smitty, dit Remo en désignant l'homme, au fond du hangar.

Van Riker s'avança, laissant là son geôlier qui continuait à parler :

— Savez-vous, petit père, que ce type ne comprend rien à la technique ? Il invente une bombe qui peut vous souffler en cinq sec un continent entier, empoisonner le monde, et il n'a aucun sens de la technique !

— Lorsqu'un individu ne parvient pas à faire une chose correctement, il en entreprend une multitude en espérant que dans la confusion, personne ne remarquera son incompetence. Si celui-là avait pu concevoir une bombe destinée à tuer qu'une seule personne, voilà qui aurait été génial. Mais il n'a pas pu. Sa bombe tuera des milliers de gens, maladroitement, sans discernement. Il est une menace pour lui-même et pour ceux qui l'entourent, conclut l'Oriental.

— C'est un général de l'Air, petit père.

— Ah, fit l'Oriental, tout s'explique. C'est l'exemple même de l'échec de la qualité devant la bêtise.

Van Riker entendit la dernière remarque, mais préféra l'ignorer. Le désastre qui avait hanté ses nuits et qui, le jour, n'avait jamais laissé son inconscient au repos était sur le point de s'accomplir. Et lui, seul homme au monde capable d'éviter l'holocauste, était l'otage d'une poignée de fous.

Ce fut avec un certain soulagement qu'il détailla le costume strict et le visage à la peau sèche comme celle d'un vieux citron qui se présenta à lui comme étant le docteur Harold W. Smith.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit Smith. Je sais que vous devez être tourmenté. Nous sommes ici pour vous épauler dans

l'accomplissement de votre devoir. Personne mieux que nous ne pourrait vous y aider. Nous n'avons pas l'habitude d'intervenir dans ce genre d'affaire, mais il se trouve que nous connaissons l'existence de Cassandra. Nous savons aussi que ce missile se trouve à Wounded Elk.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, répliqua Van Riker. Je me rendais à Washington pour y passer quelques jours de vacances. Là-dessus, on me kidnappe pour me parler d'un animal blessé (3), d'un personnage de la littérature grecque et d'un épouvantable missile... J'ai l'impression de rêver.

— Précisément, fit Smith. Précisément. Pourquoi nous croiriez-vous sur parole. Mon but est de gagner votre confiance. Je propose, général Van Riker, inventeur du missile Cassandra, que vous nous laissiez vous aider à faire ce que vous devez faire.

— Mon Dieu, mais je suis en plein cauchemar ! Qui êtes-vous ? Je n'ai jamais rien eu à voir avec des missiles. Je travaillais dans la logistique.

— C'est en effet ce qu'indique votre couverture, répliqua Smith. Ainsi que bon nombre d'autres choses. Je vous propose de m'écouter vous démontrer que nous sommes de votre côté et bien les seuls qui puissions vous aider à faire ce que vous devez faire concernant Cassandra. Premièrement, nous ne sommes pas des étrangers. Si nous l'étions, connaître l'emplacement de Cassandra serait tout ce qui nous intéresserait. Il s'agit d'une arme dangereuse et incontrôlable dont la seule protection est son camouflage. Cassandra peut être mis à feu dans son silo et si une puissance étrangère venait à connaître son existence, elle deviendrait un danger suprême avant tout pour les États-Unis.

Van Riker ne dit pas un mot de protestation. Son visage restait de marbre, il écoutait.

— Deuxièmement, poursuivit Smith, vous pouvez penser que nous sommes une organisation criminelle qui ferait chanter le gouvernement en le menaçant de faire exploser Cassandra ! Chantage efficace soit dit en passant... Pour répondre sur ce point, je vais être contraint de vous dévoiler un secret si essentiel à la sauvegarde de notre pays, que j'ai dû faire supprimer tous ceux qui en avaient eu connaissance. Vous révéler notre identité, c'est vous faire comprendre pourquoi nous connaissons Cassandra et c'est vous donner, de plus, un avantage considérable sur nous.

— Vous n'auriez pas une cigarette ? demanda Van Riker.

Il avait chaud et son corps réclamait quelque chose. De l'air ou de la nicotine, n'importe quoi.

— Désolé, je ne fume pas.

— J'ai également abandonné il y a plusieurs années, reconnut Van Riker. Continuez.

Le docteur Harold Smith marqua une pause avant de reprendre :

— Il y a une dizaine d'années, le Président des États-Unis en exercice comprit que son pays dérivait lentement vers un régime policier. C'était une réaction au chaos qui peu à peu s'installait. Le Milieu commençait à faire sa loi, les syndicats agissaient comme des États dans l'État, les transports étaient virtuellement aux mains des racketteurs. La vie américaine sous tous ses aspects respirait la corruption. Mais le Président tenait trop à ses États-Unis. Il devait bien y avoir une autre solution. Il décida que la Constitution avait juste besoin d'un petit coup de pouce par-ci, par-là, comme de rappeler à l'ordre un juge corrompu, protéger un témoin, ce genre de choses...

— Vous voulez dire, que pour fonctionner, la Constitution doit être violée, interrompit Van Riker. Or, pour y réussir, vous devez tenir votre système parfaitement secret. Celui-ci ne doit en aucun cas être dévoilé.

— Exactement, reconnut Smith. Vous êtes tout à fait brillant. Pour éviter qu'il n'y ait pas de fuites, nous avons besoin d'une unité d'action.

Van Riker sortit un petit calepin de sa poche et se mit à griffonner des chiffres.

— Je dirais dans les huit cents hommes...

— Impossible et vous le savez bien, rétorqua Smith. Vous êtes un expert en matière de sécurité. Vous savez fort bien que cinq personnes ne peuvent garder un secret. C'est pour ça que nous ne sommes que trois à être au courant. Moi-même, Remo, que vous avez rencontré, et le Président en fonction...

— Existe-t-il un contrôle sur le Président ? interrogea Van Riker.

— Bien sûr. Il a un pouvoir de dissolution mais pas de commandement.

— J'imagine que vous avez approfondi la fonction mathématique de la séparation des ensembles ?

— Évidemment. En fait, la loi de la séparation des ensembles peut être dégagée d'un programme d'ordinateurs de la première génération. C'est la seule manière d'employer des individus sans qu'ils connaissent la vraie nature de leur activité. En grand nombre évidemment. De plus...

À l'entrée du hangar, des oreilles ultra-sensibles captèrent les voix

des savants dont l'excitation allait en grandissant.

— Je vous l'avais bien dit, petit père, ces deux cinglés sont faits pour s'entendre, fit Remo. On dirait deux gosses en train de jouer avec une maquette de bateau. Fonction mathématique de la séparation des ensembles ! De quoi diable parlent-ils ?

— C'est une très vieille pensée de la Maison de Sinanju, dit Chiun, le maître de cette illustre lignée. Chez nous les mésalliances n'existent pas, le sang royal ne peut être mêlé qu'au sang royal. Il ne s'agit pas d'une union de puissance, mais d'une union de pensée. Seule la noblesse peut comprendre la noblesse... ou la tolérer du moins.

— Je ne comprends pas, petit père.

Depuis plus de dix ans qu'il travaillait avec Chiun, Remo n'avait que rarement pu comprendre, sans explications laborieuses, la sagesse de la Maison de Sinanju, cette si vieille maison d'assassins coréens dont Chiun était le maître.

— Avec qui as-tu le plus de plaisir à parler ? demanda Chiun.

— Vous, je suppose, répondit Remo, sans doute parce que nous faisons le même travail.

Chiun secoua la tête pensivement.

— Et je suppose que c'est avec moi que vous avez le plus de plaisir à vous entretenir ? ajouta Remo dans un sourire confiant.

Chiun secoua négativement la tête.

— Ce que je préfère avant tout, c'est moi, dit-il fermement. Tu comprends ? Je suis noble... je suis le Maître.

— Bien sûr, je voulais dire *après* vous, répondit Remo donnant un coup de pied rageur dans une latte de bois qui commençait à se détacher du mur, l'expédiant dehors, une vingtaine de mètres plus loin. « Ding-dong-Chinetoque », murmura-t-il.

À l'intérieur du hangar, Van Riker était attentif aux explications de Smith sur une certaine Organisation.

— Le fin mot de l'histoire, c'est que nous pensons que les militaires ne sont pas capables de maîtriser cette situation correctement, d'autant plus que les choses sont bien pires que vous ne pouvez l'imaginer.

— Ça me paraît difficile...

— Lorsque vous avez construit Cassandre, en 1961, nous avions une supériorité nucléaire sur les Soviétiques. Mais ça n'est plus vrai aujourd'hui. À l'époque nous n'avions pas vraiment besoin de Cassandre. Le missile ne représentait qu'une sorte de garantie.

Aujourd'hui, c'est tout à fait différent. Avec son avantage stratégique, l'Union Soviétique attaquerait immédiatement si elle était sûre de pouvoir éliminer Cassandre. Or vous connaissez la discrétion de l'État-major interarmées. Si la décision est prise de protéger Cassandre, le monde entier sera au courant en moins d'une semaine. Cassandre ressemble fort à mon agence CURE. Si on soupçonne notre existence, nous sommes finis.

— Qu'avez-vous à m'offrir ? demanda Van Riker.

— Les meilleurs assassins du monde.

— Combien ?

— Deux, répliqua Smith en désignant de la tête l'entrée du hangar.

— L'Oriental a l'air de ne même pas pouvoir se tenir assis.

— C'est le meilleur.

— Je suppose qu'il s'agit de votre fameuse force d'exécution ? Ce sont vos huit cents hommes en deux ?

— En un seul, rectifia Smith. Remo est l'unité d'attaque, Chiun est son entraîneur et l'accompagne pour protéger le fruit de son travail, semble-t-il. Il est beaucoup plus facile de le laisser faire que de tenter de lui inculquer des concepts occidentaux. Il a des idées tout à fait particulières sur ce qui est important et ce qui est négligeable.

— Un seul bras exécuter, rêva Van Riker. Il a probablement déjà accompli pas mal de missions. Il a des amis et des relations... même peut-être de la famille dans le pays. Des empreintes. Laissez-moi deviner... Vous servez-vous d'un homme mort ?

— Remo Williams était policier à Newark. Il a été exécuté sur la chaise électrique il y a plus de dix ans. Les empreintes de cet orphelin n'existent sur aucun fichier.

— Un homme qui n'existe pas au service d'une organisation qui n'existe pas, fit Van Riker avec une certaine note de respect dans la voix.

Smith sourit :

— Si jamais j'ai un successeur, j'espère qu'il vous ressemblera. Vous avez raison à cent pour cent.

— Et maintenant je suis le quatrième homme à être au courant, reprit Van Riker. Parce que...

— Parce qu'il n'y aura plus de pays à défendre si nous ne protégeons pas le secret de Cassandre, continua Van Riker.

Il se leva et tendit la main. Smith tendit la sienne et ils se les serrèrent longuement.

— Conclu, dirent-ils à l'unisson.

Smith raccompagna Van Riker vers l'entrée du hangar un bras autour des épaules de son hôte.

— Bonne chance, dit Smith. Si vous devez me joindre, appelez le Sanatorium de Folcroft à Rye, État de New York.

— Votre couverture ?

— Je suis directeur du sanatorium. La ligne téléphonique est une ligne ouverte. Les lignes réservées sont codées à partir des multiples de cinq et basées sur les jours de la semaine, d'après l'heure de Greenwich.

— Pratique, reconnut Van Riker.

— Enfantin, dit Remo qui, avec Chiun, s'était approché.

— Vous tolérez qu'il parle comme ça ? demanda Van Riker.

— Pas le choix. Il est le meilleur dans sa partie.

Chiun murmura à Remo :

— Comment le sait-il ?

— Il compte les cadavres, petit père.

— C'est bien là un comportement de Blanc, dit Chiun.

Van Riker avait encore une question. Comment Smith était-il au courant pour Cassandra ?

— Ça, général, vous le trouverez en y réfléchissant, répondit Smith.

Remo crut voir au même moment la première étincelle de joie jamais perçue dans le regard de Smith.

— Bien sûr, fit Van Riker. Je pensais en termes de singulier alors que par votre nature vous êtes multiple.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Remo.

— Cela signifie en gros, répondit Van Riker, que si Cassandra a été conçu pour déjouer les méthodes de détection soviétiques et même nos propres méthodes militaires, il n'a, en aucun cas, été prévu que le missile puisse rester secret pour une organisation qui possède des informateurs dans toutes les agences gouvernementales et qui est capable d'analyser des données à l'aide d'un programme d'ordinateurs de la première génération. Il était donc inévitable que vous soyez au courant grâce à toutes les informations que vous n'obtenez pas en feed-back.

— Une négation positive, résuma Smith.

— Bien sûr, dit Van Riker.

— Bien sûr, renchérit Chiun.

Remo le regarda, étonné.

— Laisse-moi m'occuper de celui-ci, mon fils, il risque de nous créer quelques difficultés, lui dit Chiun en coréen de base.

— Je ne comprends toujours pas, répéta Remo à l'intention de Van Riker.

Un nouveau Jet attendait avec un nouveau pilote. En survolant l'Arkansas, Van Riker expliqua à Remo comment CURE avait découvert Cassandra. Remo en retint que de multiples rapports envoyés par de nombreux individus concernant des événements, des déplacements de personnes, pouvaient être simplifiés par des ordinateurs pour qu'il en ressorte ce qu'ils étaient en train de faire simplement au travers de ce qu'ils prétendaient ne pas faire.

— Je ne comprends toujours pas, dit Remo.

— Ça n'est pas utile, conclut Van Riker.

— Écoute bien ce qu'il dit, recommanda Chiun à Remo. Tu pourrais peut-être apprendre quelque chose.

Et dans le dos de Van Riker, il lui fit un énorme clin d'œil, puis il fit réculer ses yeux pour montrer qu'il considérait que l'homme aux cheveux blancs était cinglé.

Au-dessus de Wounded Elk, l'avion frémit. Le bronzage de Van Riker s'estompa soudain. Quelques instants plus tard il soupira :

— Dieu merci. Ce n'était qu'un trou d'air.

(3) *Wounded Elk* : littéralement élan blessé.

CHAPITRE III

Le plan envisagé par Smith était en théorie très simple. Tout d'abord il fallait protéger la capsule atomique en bronze du monument pour éviter que toutes les régions du centre des États-Unis ne deviennent un désert éternel ; puis s'assurer que le secret de Cassandre soit parfaitement gardé, car sa divulgation créerait les conditions d'un dangereux déséquilibre nucléaire.

Mais il y avait un hic. La prairie du Montana brûlée par un été chaud et sec était totalement « mass médiatisée ». L'ABC, CBS, NBC (4), le *New York Times*, le *New York Globe*, le *Washington Post*, le *San Francisco Chronicle*, le *Chicago Tribune*, le *London Daily Mail*, *Time*, *Newsweek*, *Esquire*, *Paris-Match*, l'*Asahi Shimbun*, UPI, AP, l'Agence Reuter, la *Pravda*, et quelques milliers d'autres représentants de la Presse et de la Télévision étaient tous là, caméras au poing, bloc-notes en mains, traquant le scoop !

À sept cents mètres de là, sur un plateau, s'élevait la ville de Wounded Elk. Les Apowas l'avaient construite dix ans plus tôt lorsqu'ils décidèrent d'abandonner leur réserve pour une nouvelle et meilleure vie. La presse mondiale ne s'intéressait pas du tout au sort de ses deux mille habitants mais s'agglutinait autour du groupuscule d'indiens venus de Chicago, Harlem, Hollywood, et Harvard qui avaient pris d'assaut le monument et l'église.

La police formait un cordon mobile autour des occupants indiens. Elle avait reçu de Washington l'ordre de ne pas les faire évacuer, de peur que l'on crie à la répression. Au début, les policiers avaient bien essayé de séparer la Presse des manifestants, mais bien vite ils furent débordés de travail et maintenant, ils se contentaient de faire semblant.

Remo avait choisi un poste d'observation discret. Il vit un homme, aux cheveux noirs nattés, portant un drapeau bleu, se diriger vers le monument. Les cameramen pointèrent leur matériel en direction de ce nouveau spectacle. L'homme aux nattes lâcha son drapeau, leva une Kalashnikov au-dessus de sa tête, sauta sur le monument en marbre, exécuta une danse guerrière, puis bondit à terre.

— On l'a loupé, on l'a loupé, hurlait un caméraman. Fais-leur signe de recommencer, entendit Remo.

Quelques mains s'agitèrent autour du reporter, puis une voix en

provenance du monument beugla dans un mégaphone.

— Qu'est-ce qui vous arrive, bande de cons ? Vous aviez le drapeau bleu sur celle-là.

— On a pas eu la prise, monsieur, répondit en s'époumonant un journaliste.

L'homme aux cheveux noirs nattés ressauta sur le bloc de marbre, exécuta une seconde danse rituelle, tout en agitant sa mitraillette, puis redescendit et se dirigea vers l'église.

Le caméraman pointa son objectif vers le présentateur qui se mit à entonner quelque chose ressemblant vaguement à la conclusion d'un journal télévisé :

« Les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien, aux prises avec les forces de l'ordre, viennent à l'instant de faire le serment de lutter jusqu'à la mort, pour (je cite) : *la reconnaissance des droits légitimes de leur peuple...*

« En direct du Montana, c'était... »

Il fut interrompu par une jeune fille blonde portant des colliers indiens qui hurlait :

— Le monde entier regarde ! Le monde entier regarde ! Le monde entier regarde !

Remo saisit la jeune fille hystérique par le bras et l'entraîna loin de la foule à l'endroit où les forces de l'ordre avaient aménagé un grand parking pour la Presse. Deux fois la superficie d'un terrain de football, l'endroit était truffé de câbles provenant des cars de transmission, offrant l'aspect d'un plat géant de spaghetti noirs.

— Où m'emmènes-tu, salaud ? criait la fille. Sale phallocrate !

— Je voudrais que vous me rendiez un service.

— Cochon !

— Soyez gentille, ne criez pas. Le monde entier regarde, fit Remo en la conduisant vers une limousine noire.

D'une main, il ouvrit une portière et de l'autre, poussa la blonde hurlante sur la banquette arrière.

— Le monde entier regarde ! Le monde entier regarde ! psalmodiait l'excitée.

Remo la maintint face à Van Riker et lorsque le général d'un signe de tête fit comprendre qu'il en avait assez, Remo envoya la jeune femme valdinguer à plusieurs voitures de distance. Elle s'écrasa contre un pare-chocs et se tut.

— Voilà où le bât blesse, Général, dit Remo. Il est très difficile de passer inaperçu lorsque le monde entier regarde.

— Hummmm, fit Van Riker.

— Pas d'autres idées géniales ?

— À force d'incompétence, on devient presque créatif, dit Chiun, et seul Remo comprit qu'il ne lançait pas un compliment.

— Évidemment que j'ai des idées, répondit Van Riker, mais je ne sais pas comment m'en servir...

— Écoutez, interrompit Remo. Je reste près du monument et j'assure la protection du bouclier. Vous, faites ce que vous voulez, par exemple une partie de code secret avec Smitty. Chiun restera avec vous.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Comment allez-vous vous y prendre ?

— Vous êtes le plus grand désastre individuel qu'ait connu ce pays depuis la guerre civile et vous me demandez mon plan ? Le voici : essayer d'éviter la catastrophe à quelques pas de nous. Qu'en pensez-vous ?

— Je vous interdis de me parler sur ce ton, petit. Je ne vous tolère à mes côtés que parce qu'une division blindée ne passerait pas inaperçue. Cette affaire est délicate et le secret demeure indispensable.

— Nous ne sommes pas ce que l'on appelle une organisation publique, ricana Remo.

— Laissez-moi lui parler, proposa Chiun à Van Riker. Je vais lui apprendre le respect de la hiérarchie.

Chiun descendit de voiture en compagnie de Remo et une fois qu'ils furent hors de portée des oreilles de Van Riker, lui demanda s'il était vrai que l'Amérique risquait de partir en fumée. Remo lui répondit que c'était bien, en effet, ce qu'avait dit Smith et confirmé Van Riker.

— Et est-il vrai que l'Amérique ne sera plus que la trace de ce qu'elle fut ?

— Probablement, petit père.

— Dans ce cas, tout est clair. Nous devons changer d'empereur. La Perse, durant l'été, est un endroit des plus agréables pour un assassin. On y trouve un melon qui mûrit juste avant l'aube...

— Pas question, je n'y vais pas, répliqua Remo fermement, et il se dirigea vers le premier groupe de journalistes venu, pour échapper aux récriminations de Chiun. Ses plaintes, il les connaissait par cœur :

Chiun avait dégotté un pâle morceau d'oreille de cochon à qui il avait transmis l'enseignement de Sinanju. Cet ingrat rejetait à présent le pur savoir qu'il avait reçu et risquait bêtement sa vie au service d'une cause folle. Tout ceci, après que le Maître de Sinanju lui ait sacrifié les meilleures années de sa vie. Remo se rendait-il compte que s'il se faisait tuer, le Maître aurait gaspillé son temps. Et pour quoi ? Pour un pays d'à peine deux cents ans. La Maison de Sinanju était autrement plus ancienne, mais Chiun devait oublier que Remo était Blanc et qu'il ne savait probablement pas très bien compter !...

Chiun revint à la voiture de Van Riker tout en marmonnant. Sur les dix mètres qui l'en séparaient, il reçut plusieurs demandes d'interview, pour la télévision, pour la presse écrite : on voulait savoir s'il était quelqu'un.

— Est-ce que vous êtes pour la libération du Tiers Monde, monsieur ? lui demanda un journaliste à la voix profonde.

Chiun regarda les caméras puis le visage maquillé de son interlocuteur.

— Le Tiers Monde, qu'est-ce que c'est ? s'étonna le Maître de Sinanju.

— Tous les Marrons, Noirs, Jaunes, et Sud-Américains.

— Je suis tout à fait pour la libération du Tiers Monde, sauf quelques petites exceptions : les Marrons, les Noirs, les Latins, les Chinois, les Thaïs, les Japonais, les Philippins, les Birmans et les Vietnamiens.

— Ça n'en laisse pas beaucoup, monsieur.

— Cela ne laisse que ceux dont on a besoin : les Coréens, affirma Chiun élevant une main effilée aux ongles parfaits.

Et pour éviter que le reporter ne manque d'objectivité, il précisa que, même parmi les Coréens, tous n'étaient pas dignes de vivre libres. Les sudistes étaient flemmards et le village Yalu, sordide, quant à Pyong Yang, ce n'était qu'un bordel déguisé. Mais l'ensemble du village de Sinanju, lui, était digne de liberté... excepté bien entendu les quatre maisons en bordure de la baie, l'embarcadère du pêcheur et la baraque du tisserand. Il fallait aussi tenir compte que les fermiers n'appartenaient pas au village étant donné qu'ils étaient incapables de nourrir qui que ce soit.

— Qu'est-ce qui vous plaît donc dans le Tiers monde ?

— Il n'y a pas de Blancs, répondit Chiun.

Voyant un Oriental accorder une interview, un autre reporter de télévision se joignit au groupe et demanda au vieil homme en kimono

ses pronostics sur ce qui allait se passer à Wounded Elk, quel était le but du mouvement indien et comment le gouvernement pouvait-il agir pour amorcer une tentative de conciliation ?

— Puisque tout le monde aime l'argent, déclara Chiun, je suggère que le gouvernement donne plus d'argent aux Indiens. Bien sûr, on pourrait leur donner du poisson séché, mais il se pourrait qu'ils n'aiment pas ça.

Chiun avait, au cours de sa longue et amère expérience de la vie, rencontré bien souvent des gens qui n'aimaient pas le poisson séché. Surtout les Occidentaux. Avec l'argent on était sûr de ne pas se tromper.

Cette déclaration fut immédiatement retransmise sur l'antenne comme la demande irrecevable d'un militant du Tiers Monde.

— Êtes-vous prêt à combattre le monde entier, monsieur ?

— Votre monde, oui. Le mien, non, répliqua Chiun, illustrant ainsi la quintessence de l'enseignement de Sinanju.

Le journaliste était flanqué d'un photographe qui mitrilla Chiun pendant qu'il regagnait sa voiture. Van Riker essaya de camoufler son visage. Maladresse qui déclencha une avalanche de flashes. La limousine démarra brutalement écrasant les câbles. Van Riker marmonna quelques phrases à l'intention de l'Oriental qui demeurerait incroyablement placide.

— Doit-on protéger votre matériel ? demanda Chiun.

— Non, je ne le transporte pas avec moi, répondit Van Riker. Nous allons le chercher.

Van Riker arrêta la voiture devant un motel minable qui bordait l'autoroute. La construction ne payait pas de mine. Le général ne se donna pas la peine de passer par la réception mais se rendit directement dans une chambre qu'il ouvrit à l'aide d'une clé tirée de sa poche. Il vit l'Oriental faire signe à un Indien apowa en bermuda, appuyé contre un arbre. L'Apowa suivit Chiun jusqu'à la voiture et en retira une grosse malle que le petit homme avait apportée avec lui.

Une fois dans la chambre, l'Oriental expliqua à l'Indien que le « jeune homme » s'occuperait du reste. Van Riker lui fila un pourboire et lui fit signe de partir.

Le général sortit d'un placard une salopette de travail douteuse et une espèce de brosse emmanchée qui ressemblait un peu à un balai.

— Voilà qui est parfait, fit Van Riker. Mais je vais avoir besoin d'une pièce pour travailler les graphiques.

Chiun, entendant cette remarque, réfléchit un instant, puis, se

souvenant que les mots d'un homme blanc ne peuvent vouloir dire autre chose que ce qu'ils disent, il s'en désintéressa.

Van Riker était sidéré par la vitesse à laquelle le vieil homme avait investi la pièce. Sur la table où il voulait étaler les cartes, les graphiques de Wounded Elk, et les plans du monument, l'Oriental avait posé un téléviseur relié à un magnétoscope.

Chiun n'avait peur de rien mais ne pouvait supporter l'idée de manquer un épisode d'un de ses feuilletons quotidiens.

— Excusez-moi, fit Van Riker, je ne voudrais pas paraître insolent, mais l'avenir des États-Unis dépend de l'exactitude de mes calculs. Je vous serais par conséquent, très reconnaissant d'enlever votre téléviseur pour que je puisse disposer mes cartes.

— Allez dans la salle de bains, proposa Chiun.

— Je crains que vous ne saisissiez pas toute l'importance de cette affaire.

— C'est la seconde fois que vous interrompez mes beaux drames journaliers. Les autres ne survivent jamais à la première fois. Mais je ne veux pas qu'il soit dit que la Maison de Sinanju ait refusé de se sacrifier pour une cause noble.

— Merci, fit Van Riker.

— Vous vivrez donc, continua Chiun. Allez dans la salle de bains, sauvez votre peau.

Pendant ce temps, Remo approchait du cordon des policiers. À plusieurs reprises on lui fit signe de reculer, mais il avançait. Un policier le mit en joue et fit mine de tirer. Remo, voyant que le cran de sécurité était mis, poursuivit sa route.

— Vous, là, où allez-vous ? demanda un soldat plutôt enrobé au visage huileux barré d'une moustache maigrelette.

— Je suis l'un des vôtres, répondit Remo lui assenant une bonne claque sur l'épaule en signe de camaraderie. C'est Washington qui m'envoie en observateur. Vous faites du bon boulot. Continuez comme ça.

Remo s'éloigna du « collègue » et glissa dans sa poche le badge qu'il venait de lui faucher. Il le montra rapidement à un autre soldat posté un peu plus loin, franchit la ligne des policiers et se dirigea vers l'église et le monument.

Lorsqu'il s'approcha d'une tranchée bordant la route qui passait devant le monument et l'église, une femme vêtue de peau de cerf, au teint étonnamment blanc pour une Indienne, surgit, un pistolet pointé

sur son ventre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— George Armstrong Custer (5), répondit Remo qui remarqua immédiatement que le cran de sécurité était mis.

— Eh bien, monsieur Custer, vous êtes à présent prisonnier du Mouvement Révolutionnaire Indien.

— Allons, allons, j'ai un marché à proposer à votre chef. Je m'appelle Remo.

La jeune femme le conduisit alors de la tranchée jusqu'à l'église. Deux hommes étaient assis sur les marches en train de jouer à la bataille, leurs armes sagement installées près d'eux. Une bouteille de whisky circulait de l'un à l'autre. D'après ce que vit Remo, l'un des deux hommes devait vingt-trois dollars cinquante à son compagnon, et avait bien l'intention de les lui rendre dès qu'ils auraient libéré une autre ville de l'oppression des Blancs.

Ils levèrent les yeux vers Remo et la jeune femme s'avança :

— C'est un journaliste qui s'est faulxé jusqu'ici, sans tenir compte des avertissements, dit-elle.

— OK, laisse-le là, et va-t'en au diable. Ah, au fait, qu'est-ce qu'on graille ce soir ? demanda l'un des combattants soudain intéressé.

— Tu n'as pas le droit de me parler sur ce ton, protesta la jeune femme indignée. Nous appartenons au même mouvement révolutionnaire. Nous partageons le même combat pour la libération de notre peuple.

— Toutes mes excuses, camarade. Qu'y a-t-il pour dîner, *Madame* ?

— Du buffle.

— Du buffle ? Y a pas de buffle ici.

— Nous avons besoin d'un nouveau gibier, répondit la jeune femme, d'un nouveau buffle en quelque sorte.

— Est-ce que tu parles de cette vieille vache qui est derrière l'église ?

— Cette vache-là servira de buffle comme le reste. Tout est buffle ; celui qui fait ses achats dans les grands magasins situés sur notre territoire, celui qui remplit son supermarché de produits arrachés à notre sol, sans oublier le buffle qui se pare de bijoux qu'il nous a volés. Tout est buffle, nous sommes une race de chasseurs.

— Ça y est, ils s'occupent de la vache en ce moment, constata le joueur en abattant une bonne main pour laquelle il s'offrit en récompense une longue rasade de whisky.

— Comme ça, on peut espérer qu'elle sera morte à l'heure du dîner, répondit la fille.

— Après, il faut la dépecer.

— Il ne nous reste donc qu'à libérer la nourriture des magasins, affirma la fille.

— Les seuls magasins dans les environs se trouvent dans le village des Apowas, répondit l'homme en faisant une levée. Ils ne seront peut-être pas contents qu'on libère le buffle.

— *Notre* buffle, *notre* buffle ! hurla la fille d'une voix aiguë. C'est pas à eux, c'est à nous. Nous avons payé cette terre avec notre sang.

— Ouais, ouais, je connais, fit le joueur. Bats les cartes.

— Conduisez-moi à votre chef, intervint Remo. Je veux apporter mon soutien à sa lutte courageuse contre le racisme (oppressif) des Blancs. Je veux être des vôtres. Je suis Indien.

— On ne vous a jamais vu à Chicago, répondit l'homme en levant les yeux vers Remo. Où vivez-vous à Chicago ?

— Depuis quand est-on obligé de vivre à Chicago pour rejoindre le Parti Révolutionnaire Indien ? demanda Remo.

— C'est pas vraiment une obligation. Pas techniquement. C'est seulement plus pratique pour nous. Si tous nos membres sont regroupés à Chicago, on n'a pas à expédier du courrier à travers tout le pays. Ça fait des économies. Je vais te dire ce que tu peux faire, c'est nous donner un appui moral. À combien se monte l'appui moral de tes poches ?

— À peu près deux cents dollars, répondit Remo envoyant quelques billets sur les marches.

— J'accepte ton aide, mon frère. Maintenant tire-toi ! T'aimes les Indiens. Va donc visiter le village apowa.

— Je sais où vous pouvez vous procurer de la bouffe. Des steaks tendres et bien juteux, du poulet rissolé à l'extérieur et moelleux à l'intérieur, dit Remo.

— Ne faiblissez pas, mes frères, nous chasserons le buffle et serons libres, lança la jeune femme.

— ... de la glace à la fraise sur une tarte aux myrtilles, du saucisson chaud et une bonne dinde farcie bien croustillante, continua Remo.

— Il ment ! La vérité n'est pas en lui ! cria la fille.

— La ferme, Cosgrove, répliqua l'homme. Tu veux voir Dennis Petty, c'est ça ?

— Si c'est lui le chef, oui.

— Quand est-ce que la nourriture arrive ?

— Je peux vous la faire parvenir ce soir.

— Je n'ai pas dégusté de bons lasagnes depuis je ne sais plus quand. Pourrais-tu m'avoir des lasagnes ? Pas du genre congelé comme ceux que nous envoient les épiscopaliens, mais des vraies pâtes fraîches ?

— Des lasagnes comme en faisait ta mère ?

— Ma mère, elle faisait pas de lasagnes. Elle était mi-catawba et mi-irlandaise.

— Mais son âme était toute catawba, lança la fille qui s'appelait Cosgrove.

— La ferme, Cosgrove !

— S'agit-il de Lynn Cosgrove qui a écrit *Mon âme s'élève à Wounded Elk* ? demanda Remo.

— Je ne suis pas Lynn Cosgrove. Je m'appelle Étoile-de-Feu.

— Elle est vraiment branchée sur ce truc, expliqua l'homme en posant ses cartes. Je m'appelle Jerry Lupin et voici Bart Thomson.

— Poney-sauvage et Ours-puissant, rectifia Étoile-de-Feu.

— Il me semble que j'ai déjà vu cette fille, dit Remo indiquant la brûlante Indienne au teint clair.

— Ouais, pas moyen d'y échapper. C'était à la remise des Oscars. Elle a gâché tout le spectacle. Debbie Reynolds devait chanter et il a fallu que celle-là se mette à jacter sur le Mouvement Révolutionnaire Indien. C'est des dingues comme elle qui foutent tout en l'air. Viens, je t'emmène voir Petty.

— Impossible, hurla Étoile-de-Feu. Il est en conseil de guerre. C'est sacré le conseil de guerre, insista-t-elle.

— Cosgrove, menaça Lupin de son poing fermé. Ferme ta gueule ou je te rectifie ton sourire.

Remo la vit élever le pistolet d'un bras tremblant. Elle le visait en pleine tête.

— Je serai libre demain ou je noierai cette terre sacrée dans le sang blanc. Le sang des Blancs est le seul qui puisse purifier notre sol, des rivières de sang blanc, des océans de sang blanc, chanta Étoile-de-Feu.

Remo lui arracha son arme. Elle sursauta, surprise, puis se couvrit le visage et fondit en larmes.

— Elle est toujours dans cet état-là après un arrivage de nourriture

des épiscopaliens, expliqua Lupin. Ils livrent la nourriture dans un camion, un ministre du culte accompagne le tout et en prime on a droit à un sermon. C'est le système Armée du Salut, si ce n'est que la bouffe est dégueu. Quant au prêcheur il se croit obligé de nous fourguer un message spécial vu qu'il est indien.

— Et alors ? demanda Remo.

— Rien, répliqua Lupin. C'est un Cherokee. Il a des yeux bizarres et une drôle de tête. On le garde un peu avec nous et on le sort pour les photographes.

Le conseil de guerre avait lieu dans ce qui restait de la jolie petite église blanche. À l'intérieur, des bancs étaient sens dessus dessous, les Bibles complètement écornées et déchirées. Une odeur d'urine flottait dans l'atmosphère.

Çà et là des hommes et des femmes, vautreés sur des prie-Dieu, dormaient. D'autres à moitié abrutis, appuyés contre les vitraux étaient goulûment des bouteilles de whisky vides. Sur un piano égaré dans un coin, on distinguait les restes d'un drapeau américain.

Il y avait également des armes. Des pistolets dans des ceintures, des fusils reposant au creux de bras ou contre un mur et d'autres empilés dans un coin. L'église ressemblait à des latrines jamais nettoyées transformées en arsenal, songea Remo.

Près de la chaire, un homme coiffé à l'indienne et vêtu de peau, désigna Remo :

— Videz-moi ce salaud. Je ne le connais pas.

— Il sait comment nous obtenir de la bouffe, hurla Lupin, et du whisky !

— Fais-le avancer.

— C'est Dennis Petty, murmura Lupin à l'oreille de Remo, pendant qu'ils approchaient.

Petty les regardait du haut de sa chaire, une grimace de mépris sur ses lèvres minces.

— On dirait un journaliste, lança-t-il.

— C'en est un, Petty, dit Lupin.

Petty avait un visage presque diaphane à force de pâleur, parsemé de boutons. On aurait dit un de ces drogués de la tablette de chocolat, des milk-shakes et du beurre de cacahuètes. Une dent en or brillait dans une mâchoire malsaine et les grimaces de mépris semblaient faites pour l'exhiber ou l'aérer.

— Comment tu vas faire pour la bouffe et pourquoi ?

— Je prendrai la tête d'une expédition de chasse, on va faire un raid.

— Nous avons déjà organisé deux expéditions guerrières. Pour tout butin, elles ont ramené deux vaches qui sont actuellement en train de pourrir.

— C'est parce que vous ne savez pas chasser, répliqua Remo.

— Je ne sais pas chasser, moi ? Je ne sais pas chasser ? Je suis le chef suprême des Sioux, des Iroquois, des Mohawk, des Cheyenne et des Dakota. Des Arapaho et Navajo et...

— Hé, Patron, je crois vraiment qu'il peut nous avoir de la bouffe.

— Conneries. Il n'est même pas question qu'il reste en vie, répondit Petty et il claqua des doigts. Il est écrit que le chef suprême ne verra pas couler le sang alors qu'il siège au grand conseil.

Petty tourna le dos à l'intrus qui, de toute évidence, ne lisait, ni le *New York Globe*, ni le *Washington post*. Sinon il aurait immédiatement reconnu Petty.

— J'aurai essayé, fit en s'excusant le compagnon de Remo.

— Ne t'en fais pas, répondit Remo.

Cinq hommes surgirent de la sacristie et marchèrent vers Remo. L'un était emplumé, les autres nattés à l'indienne comme leur chef. Celui qui portait des plumes tira de sa poche un couteau, dont il fit jaillir la lame.

— Il est à moi, lança-t-il.

L'homme bondit, cherchant à liquider au plus vite son adversaire en frappant entre les côtes. Malheureusement il n'est pas évident de tuer rapidement quelqu'un à l'aide d'un couteau qui vous saute des mains sans prévenir, et qu'au même instant l'on sent soudain un pouce vous transpercer la gorge et un index s'enfoncer dans la colonne vertébrale.

Sifflant le vieux cantique *Plus près de Toi, mon Dieu* en l'honneur de ce qui restait de ce lieu de culte réquisitionné pour cause de Révolution, Remo resserra son pouce et son index et envoya le lanceur de couteau valser derrière une rangée de bancs. Il saisit ensuite deux longues nattes qui passaient par là et les noua fortement autour du cou de leur propriétaire dont la peinture de guerre obtint rapidement un joli fond bleu. Un petit pas à gauche et Remo cueillit un front avec un petit bruit sec. Un léger déplacement à droite suivi du même bruit sec expédia une quatrième tête révolutionnaire à terre. Le cinquième homme fut frappé d'une inspiration subite :

— Tu es mon frère ! s'exclama-t-il à l'adresse de Remo. Bienvenue dans la tribu !

Surpris par ces paroles, Petty se retourna et vit l'un de ses hommes recracher de la mousse rouge, un autre qui s'étranglait avec ses nattes et enfin deux qui, effondrés sur des prie-Dieu, n'avaient plus qu'un seul souci : bien préparer leur passage dans l'au-delà.

— Bienvenu parmi nous, fit Petty spontanément.

— Merci, mon frère, répondit Remo.

Soudain le sol trembla et un frisson parcourut les fondations de l'église.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo.

— Rien, répondit Dennis Petty, nous faisons sauter le monument. Allons voir si la première charge a suffi.

— Je prie que non, fit Remo respirant un bon coup.

(4) Chaînes de télévision américaines.

(5) Général américain massacré par les Indiens.

CHAPITRE IV

Vladivostok ce n'est peut-être pas le Pérou, mais c'est plutôt mieux qu'ailleurs. Ici au moins, il y a l'électricité et en tant qu'aide de camp de l'officier responsable du plus grand port de Russie, on peut compter sur une part de télévision et sur une chambre à soi dans un appartement qui ne l'est pas.

D'accord, ça vaut pas une datcha dans les environs de Moscou. Il n'y a pas de limousine non plus, mais on mange de la viande trois fois par semaine et, au printemps, il y a ces melons frais importés de Corée, juste de l'autre côté de la Mer du Japon.

Cela aurait pu être pire. Sous Staline, Valashnikov, s'il avait été chanceux, serait mort ; dans le cas contraire, il aurait connu un de ces camps de prisonniers qui s'étendent comme une mer sur la Russie. Ceux qui allaient dans ces camps étaient des morts-vivants.

Depuis ce temps, les choses avaient bien changé. C'était une nouvelle Russie, c'est-à-dire aussi neuve qu'elle le serait jamais. Après des années d'échecs cumulés à la recherche de Cassandre, les autorités avaient épargné à Valashnikov la comparution devant la Cour martiale pour haute trahison. Au contraire, on lui permit de mettre son cerveau brillant au service du grand Port du Peuple de Vladivostok où il eut l'occasion de passer des longues journées devant la télévision. Il avait dit à un de ses amis : « Un homme qui peut supporter de regarder les émissions soviétiques des heures et des heures durant, sait qu'il n'est pas loin de la fin. »

Les yeux noirs de Valashnikov avaient perdu cette lueur d'intelligence qu'ils reflétaient dans sa jeunesse. Le contour de son visage était devenu flasque et avachi. Quelques touffes de cheveux éparses autour de ses oreilles étaient les seuls vestiges d'une tignasse épaisse et son gros ventre le précédait quand il se déplaçait, comme un ballon gonflé au maximum.

Vêtu d'une robe de chambre en soie, il buvait du thé qu'il filtrait à travers un morceau de sucre entre ses dents.

— La télé russe est vraiment la plus chouette du monde, n'est-ce pas ? demanda sa très jeune amie, une jolie petite fille de dix ans aux joues bien pleines et aux yeux en amande, qui le laissait la tripoter un peu partout en échange de dattes au miel et de quelques piécettes d'argent.

— C'est plutôt barbant.

— Vous avez vu d'autres télévisions ?

— Oh, oui, l'américaine, la française, la britannique...

— Vous avez été en Amérique ?

— Je n'ai pas le droit de te répondre, ma petite chérie. Viens t'asseoir à côté de ton vieil ami.

— Avec ma petite culotte ?

— Non, tu sais très bien comment je te préfère.

— Maman dit qu'il faut me payer plus d'argent pour faire ça. Mais moi, je préfère les bonbons.

— L'argent est rare. Mais je te donnerai un bonbon au citron.

— Je voudrais d'abord regarder les informations. On doit faire un résumé à l'école sur ce qu'on a vu aux actualités.

— Je vais te le dire, moi, ce qu'ils vont raconter : Ils diront que le capitalisme est en pleine décomposition, que le communisme monte, mais que nous devons être très vigilants face au révisionnisme fanatique des Chinois et nous méfier des écrivains clandestins qui font circuler sous le manteau des écrits fascistes nuisibles. Voilà pour la politique officielle. Maintenant, j'ai le droit de toucher, conclut Valashnikov.

— Si vous me laissez pas regarder, dit la gamine, faudra que j'explique à la maîtresse pourquoi j'ai pas pu et ce que je fabriquais pendant ce temps-là.

— D'accord, répondit Valashnikov, vaincu.

Une gamine de dix ans pouvait le manœuvrer comme elle voulait.

Si son génial cerveau, aujourd'hui anesthésié, n'avait pas engrangé tant de connaissances diverses, il aurait pu penser qu'il touchait le fond de la déchéance. Mais grâce à sa science, il savait que quand un homme coule très très bas, il peut encore faire mieux et descendre davantage.

Comme prévu, le journal télévisé commença par un reportage sur le vent de révolte qui balayait le territoire des États-Unis, haut lieu du capitalisme décadent. Les Indiens ou du moins les survivants paupérisés des tribus massacrées, se soulevaient pour récupérer la terre de leurs ancêtres. Leur lutte victorieuse était rendue possible grâce à une connaissance approfondie du marxisme-léninisme tel qu'il est enseigné par les vrais dépositaires du matérialisme dialectique ; ce qui n'est pas le cas des Chinois révisionnistes.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea la fillette, pointant son doigt

vers l'écran.

— Ça, ma petite, c'est un monument érigé à la mémoire du massacre d'une petite bande d'indiens américains en 1873. Le massacre fut d'abord étouffé, puis le gouvernement le reconnut en 1960 et fit élever ce monument pour se racheter de leur barbarie. Il est en marbre noir, et fait un mètre cinquante de haut sur cent cinquante mètres de long. Au centre, il y a une plaque en bronze circulaire de six mètres soixante de diamètre. C'est un monument, rien qu'un monument. Pas loin, tu as le village de Wounded Elk construit et habité par les Apowas. Mais les hommes que tu vois là, déguisés à l'indienne ne sont pas des Apowas. Je connais les Apowas. Ici ce sont de faux Apowas, mais ne le dis à personne. Je peux même te dire que jamais un Apowa n'a travaillé pour le gouvernement américain, ni occupé un poste officiel.

Aucun Apowa n'a suivi des cours de physique nucléaire. On estime à environ cent mille personnes le nombre de visiteurs annuels qui se rendent à Wounded Elk. Ils sont attirés comme des mouches à cause du bouquin d'une certaine Lynn Cosgrove.

« Mlle Cosgrove, non plus, n'a d'ailleurs jamais travaillé pour le gouvernement des États-Unis, puisqu'elle était membre du parti socialiste, et on imagine mal la C.I.A. la payant pour qu'elle ponde ce chef-d'œuvre.

« Il n'y a pas une seule installation militaire dans un périmètre de cinquante kilomètres autour du monument et l'unique employé du gouvernement ne montre son nez qu'une fois par mois pour tondre le gazon et laver le marbre.

« Et tu veux savoir aussi l'âge, les manies et l'éducation de cet homme-là ? Et aussi le nom du motel où il vit ? Tu devrais. Tu as bien payé de ta personne pour ces renseignements, comme moi je les ai payés de ma carrière d'ailleurs...

« L'homme qui s'occupe du monument est obligatoirement un employé de nettoyage. L'Union Soviétique a passé deux semaines entières à le vérifier. Pas de doute. Du berceau au balai. C'est bien un homme de ménage.

« Et tu sais pourquoi c'était si important ? Parce que nous devons nous assurer que ce monument était réellement un monument. Si ce n'était pas un monument, l'homme aurait été technicien ou savant pas balayeur et il aurait utilisé un compteur Geiger... et un simple balai une fois par mois. Ce balayeur est un homme de couleur.

— Quelle couleur ? demanda la fillette, pendant que sur l'écran de télévision défilaient les manifestants autour du monument.

C'était une question stupide.

— Lavande, répliqua ironiquement Valashnikov.

— Une personne peut être de beaucoup de couleurs, répliqua la fillette mécontente en s'écartant du vieil homme adipeux.

— Ne te fâche pas ma belle, il était bronzé, noir africain. Or, est-ce que tu as déjà vu un physicien noir aux États-Unis ? C'est une preuve incontestable. L'homme de ménage était bien un balayeur. Aux États-Unis, c'est très fréquent que les Noirs fassent ce travail, à cause du racisme inhérent au système capitaliste. Chez nous, le marxisme-léninisme le plus pur nous a protégés contre ce fléau. Maintenant ramène tes petites fesses roses par ici ou fous le camp de mon appartement.

— Les Blancs deviennent noirs l'été, protesta la fillette sur la défensive. On a appris ça à l'école. Les oppresseurs capitalistes vont vers le sud l'hiver pour devenir marron, puis ils reviennent au nord pour s'assurer que les vrais marrons ne s'installent pas dans leurs palais et châteaux construits avec le sang et la sueur des masses laborieuses.

— Un espion d'élite ne confondrait pas un simple bronzage avec la couleur d'une race, lança-t-il exaspéré.

La fillette saisit à deux mains sa culotte à moitié baissée, la remonta rapidement sur ses fesses et, ramassant ses livres, elle quitta en courant l'appartement.

Juste à ce moment-là, Valashnikov aperçut sur l'écran un kimono dont le dessin lui disait quelque chose. C'était un kimono coréen. Vladivostok n'était pas si loin de la Corée du Nord. Il vit le kimono s'engouffrer dans une voiture. Un homme au visage familier vêtu d'un costume léger tenait le volant. Valashnikov avait déjà vu ce visage sur des photos en couleur prises vers la fin de sa carrière. Mais maintenant, le visage qui apparaissait sur l'écran noir et blanc semblait être celui d'un Blanc. Les traits qui lui avaient toujours *semblé* être ceux d'un homme blanc, étaient à présent ceux d'un Blanc. Valashnikov se frappa la tempe de sa main.

— Bon sang, mais c'est bien sûr, murmura-t-il, sidéré.

Le journaliste se lançait dans une laborieuse explication de ce qui se passait dans le pays capitaliste, mais Valashnikov n'écoutait plus. Il criait joyeusement à la télévision.

— C'est pas un vrai balayeur, c'est pas un vrai balayeur !

Riant fort, Valashnikov s'habilla rapidement et passa en courant devant l'assiette de bonbons. Depuis qu'il était installé à Vladivostok,

il n'était jamais sorti sans prendre une gourmandise au passage. Mais aujourd'hui, il n'avait pas le temps. Il courut, soufflant, riant, transpirant dans l'humide chaleur du port vers son bureau où il disposait d'un téléphone.

Il appela Moscou. Mais comme le numéro de téléphone de la branche étrangère changeait pratiquement tous les mois, il y a longtemps qu'il n'était plus connecté. Il composa donc le numéro du K.G.B. local qui s'occupait de tout, du contre-espionnage à la vente de tomates au marché noir.

— Colonel Ivan Ivanovitch Valashnikov à l'appareil. Si mon nom ne vous dit rien, vos supérieurs eux, s'en souviendront. Je dois partir immédiatement pour Moscou... Non, non, je ne suis plus opérationnel. Je suis à la retraite. Je dois me rendre immédiatement à Moscou... Non, je ne peux rien vous dire... Dans ce cas, nom d'un chien, démerdez-vous pour me trouver une place en tant que militaire, sur le premier vol quittant Vladivostok... Oui, oui, je sais. Je suis Ivan Ivanovitch Valashnikov et je ne suis qu'aide de camp, eh oui, je sais parfaitement ce que je risque à demander un vol spécial de toute urgence. Oui, oui, je sais que s'il s'agit d'une plaisanterie ou d'une blague d'ivrogne, je prendrai le premier train, direction les camps. Oui, je suis d'accord. Vous pouvez me rappeler.

Valashnikov raccrocha et attendit. Dix minutes plus tard le téléphone du bureau sonna. Un officier du K.G.B. était au bout du fil, la voix très aimable. Valashnikov ne préférait-il pas réfléchir encore un peu avant de claiçonner l'importance de sa mission. L'officier qui lui parlait feuilletait en même temps le dossier « Valashnikov », posé devant lui. Il voyait se dérouler une carrière qui aurait du être des plus brillantes, et qui s'était vue brisée pour un motif « ultra secret », une obsession... Or ce genre de mention qui interdisait même à un officier du K.G.B. l'accès aux dossiers, laissait entendre qu'il y avait là-dessous un échec retentissant, à la limite de la trahison.

— Vous êtes vraiment sûr, Camarade Valashnikov, de ne pas vouloir réexaminer calmement votre demande d'aller à Moscou ? Vous pourriez faire cette requête par écrit et l'envoyer au K.G.B. local qui s'en chargerait et l'affaire suivrait son cours ? Cette solution, Camarade, vous permettrait d'éviter les ennuis au cas où vous vous seriez trompé...

— Je vous dis qu'il s'agit de quelque chose de très grave. J'ajoute que vous pouvez me refuser l'avion. Mais dans mon rapport je préciserai que je vous ai prévenu, vous, personnellement, par téléphone, à seize heures quinze et que j'ai exigé un transport immédiat sur Moscou pour une affaire d'extrême urgence touchant à

la sécurité nationale. Je dirai également que tout ce que vous avez jugé utile de me conseiller est de rédiger ma demande par écrit...

La déglutition que fit l'officier parcourut des milliers de kilomètres à travers la Sibérie et Valashnikov l'entendit très bien. Il le tenait. Quelle sensation merveilleuse que cette puissance retrouvée, que ce pouvoir de manipuler les hommes, grâce à l'habileté de son cerveau.

— Colonel, c'est votre dernier mot ?

— Certainement, répliqua Valashnikov, des larmes de joie lui montant aux yeux avec le triomphe de sa virilité retrouvée. Nous possédons un avantage international et je vous préviens que chaque minute perdue risque de le réduire à néant.

— Attendez à votre bureau. Étant donné vos états de service précédents, je vais ordonner un transport immédiat et privé pour vous, Valashnikov, mais laissez-moi vous prévenir...

— Vous êtes en train de perdre du temps, mon garçon, l'interrompit Valashnikov. Et il raccrocha.

Il réalisa alors qu'il tremblait et qu'un petit verre ou un calmant serait le bienvenu. Mais non, il préférerait s'en abstenir.

Il était la proie d'une grande tension. C'était si délicieux. Mais il s'était peut-être trompé après tout ? L'image était très brève. Seulement le papotage de la fillette sur le bronzage et les races lui avaient fait penser que l'homme sur l'écran et le balayeur pouvaient être la même personne. Peut-être avait-il la berlue pour avoir été écarté si longtemps des allées du pouvoir ? Et si tout cela était une erreur ? L'apparition de l'homme sur l'écran avait été si courte. Le doute devenait lancinant.

Le puissant cerveau de Valashnikov se remit en route, il triait, classait, isolait tous les éléments de l'affaire et aboutissait à une seule constatation, toute simple. Il se trompait peut-être, et après ? Est-ce que la mort était vraiment pire que la vie, sa vie ? Quand il siégeait à Moscou, n'avait-il pas fait des calculs très élaborés sur l'hécatombe qu'entraînerait une guerre nucléaire ? Son calcul était différent cette fois. Il ne portait que sur une seule mort. La sienne. Le risque en valait autrement la peine. Quoi qu'il arrive, il devait tabler sur une seule hypothèse : le monument de marbre et de bronze dans la plaine du Montana était bien Cassandre.

Même si on lui présentait un nouvel élément, il persisterait : c'était un camouflage. Même si devant lui, on enlevait le monument et que de ses propres yeux il pouvait voir la terre, la terre toute simple, sans rien dedans, il ne changerait pas d'avis. Cassandre se trouvait bien là. Il lui avait consacré sa vie. Qu'avait-il d'autre à perdre ? Rien.

Il entendit frapper à la porte de son bureau. Celle-ci s'ouvrit avant même qu'il n'ait eu le temps de répondre.

Deux hommes du K.G.B. portant l'uniforme aux couleurs pimpantes, les épaulettes dorées et des bottes bien cirées, pénétrèrent dans la pièce. Ils étaient suivis d'un civil que Valashnikov connaissait. C'était le syndic de son immeuble, un homme sans grande importance, pensait-il.

L'homme portait une valise en carton que Valashnikov reconnut jusque dans les éraflures familières de la sangle qui l'entourait. C'était sa valise. L'homme claqua des doigts et un autre officier du K.G.B. entra, tenant par la main la fillette qui avait fui son appartement.

— Êtes-vous prêt à partir ? demanda le syndic à Valashnikov.

— Oui, répondit froidement ce dernier. Que fait cette gamine ici ?

— Pour ton plaisir, Camarade, ton dossier indique que tu l'aimes bien...

— Dehors, répliqua Valashnikov d'une voix précise et autoritaire.

Effrayée, la fillette se mit à pleurer. Valashnikov fouilla dans ses poches et sortit tout l'argent qu'il avait sur lui. Il s'agenouilla, pressa les billets dans la main de la fillette et lui dit :

— Petite, il y a quelques heures à peine, je ne voyais pas le fond de l'abîme, maintenant c'est le sommet que je n'aperçois plus. Sèche tes larmes. Ne t'en fais pas. Voilà de l'argent pour ta maman.

Malgré ses sanglots, la fillette parvint à prononcer :

— Vous ne voulez plus de moi ?

— Petite fille, je t'aime comme un grand-père. Rien d'autre. Il faut que tu grandisses sagement et que tu te méfies des vieux messieurs. C'est promis ?

Valashnikov lui déposa un tendre baiser sur la joue et prit sa valise des mains du syndic.

— Tu vas l'accompagner chez elle, Camarade syndic. Sans la toucher. Je vérifierai dès mon arrivée à Moscou.

Valashnikov était redevenu un homme en harmonie avec lui-même, parce qu'un Blanc qui était trop bronzé avait été pris pour un Noir à la suite d'une erreur de gratte-papier.

« Bronzé, pas Noir », se répétait Valashnikov tout en se préparant pour ce retour à Moscou, qui serait peut-être un retour à sa brillante carrière.

CHAPITRE V

Remo vit deux hommes en jeans et chemise de flanelle entourer le monument de fils électriques. Il leur suggéra de cesser immédiatement.

Il faut croire que cet étranger, plutôt élancé, avait un grand pouvoir de conviction car les hommes laissèrent immédiatement tomber leurs bobines dans la poussière du Montana, leurs mains étant occupées à protéger leur entrejambe.

— Merci les gars, dit Remo.

— Et pourquoi t'as fait ça ? hurla Petty.

— Parce que j'ai une meilleure idée, répliqua Remo.

— Comment ça une meilleure idée ? Tout le monde dit que mon expédition ici est un succès. *Newstime* affirme que mon commando possède une structure qui frise la perfection. Les grandes chaînes estiment que notre prise de position se passe en « souplesse ». Des radios ont interviewé des officiers de police qui soulignent que je suis incroyablement bien organisé. Vous ne pouvez donc pas brutaliser mes hommes sans mon accord.

— Désolé, fit Remo, mais faire sauter ce monument à la noix, c'est une bêtise. Après t'auras plus qu'un trou dans la terre. Et qu'est-ce que tu feras d'un trou ? Si tu crois que la télé restera pour filmer ça, tu te fais des illusions.

Un groupe de révolutionnaires encore capables de tenir debout commençaient à les encercler. Un peu plus loin, Étoile-de-Feu, née Lynn Cosgrove, poussa un cri de détresse.

— Qu'est-ce que c'est ça ? demanda Petty.

— Un chant indien, répondit un homme près de lui.

— Et comment diable le sais-tu ? demanda Petty.

— Je l'ai entendu dans le film *Les flèches de feu* et, d'ailleurs, je suis ton ministre des Affaires culturelles.

Il ponctua cette déclaration en sifflant la dernière gorgée d'une bouteille de Vieux Grand' Pa qu'il balança ensuite furieusement contre le monument en marbre. Elle heurta une bâche et rebondit sur le sol sans se casser.

— Mes frères, mes frères, hurla Étoile-de-Feu. N'écoutez pas la

langue fourchue du Visage Pâle. Nous devons détruire ce monument symbole de l'oppression, ou nous ne sommes pas des mecs. Sous le joug de l'homme blanc, la dignité nous a été volée, il ne nous reste que les beuveries, les tripots et les casses. La voix de notre sang s'élève pour que nous nous débarrassions à jamais de tout vestige du colonisateur blanc.

— Ouais, ouais, ouais, elle a raison ! crièrent plusieurs individus armés.

Remo entendit même quelques cris de guerre.

— Mes frères, lança Remo. Si nous détruisons le monument, nous n'aurons plus rien. Mais si nous faisons une bonne descente dans les magasins, nous aurons des steacks et des côtelettes, du gâteau, de la bière et des frites, de la glace et des tas de bonnes choses.

— Qui es-tu ? demanda le ministre des Affaires culturelles.

— Et du whisky ! ajouta Remo en criant.

Emporté par le souffle du grand raid, le ministre des Affaires culturelles, envoya un bon coup de poing sur le nez d'Étoile-de-Feu.

— À l'attaque, cria Petty.

— À l'attaque, reprirent les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien.

— Et notre héritage ? lança une voix.

Voyant qu'il s'agissait d'une femme, Jerry Lupin lui assena juste entre les deux nattes un bon coup de crosse. Le boyfriend de la dame se précipita sur lui, mais Lupin avait déjà trouvé refuge aux côtés de Remo. Ce qui lui permit de faire un bras d'honneur éloquent et bien ostensible en direction du chevalier servant. Le petit ami répondit en brandissant un poing fermé, disant tout bas que l'autre ne perdait rien pour attendre. Lupin rapprocha son index et son majeur pour lui faire comprendre que lui et Remo étaient copains.

Petty fit signe à tout le monde de se taire.

— Nous allons faire une razzia. Je nomme cet homme à la tête du commando.

Des clameurs d'approbation fusèrent de partout.

— Fais gaffe aux Apowas en sortant d'ici, chuchota Petty dans l'oreille de Remo. Ils nous haïssent. Du fond du cœur. Si les fédéraux ne nous protégeaient pas, on serait sûrement tous morts. Ils sont méchants, ces Apowas, tu peux pas savoir ! T'es sûr de pouvoir franchir la ligne de protection ?

— Aucun problème, répliqua Remo.

— Avec des camions ?

— T'as combien de gars ?

— Une quarantaine. Si tu piques de la glace, ramènes-en au caramel, mais de la vraie, pas le genre basses calories.

Remo eut un clin d'œil compréhensif et Petty lui passa un bras autour des épaules.

— Mais le monument est à moi, reprit Remo. Tu me laisses m'en occuper. Je viens d'avoir une très bonne idée.

— Dis vite ? pria Petty anxieusement.

— Trente minutes d'antenne à l'heure de la grande écoute. Mais il ne faut pas faire sauter le monument.

— On a jamais eu droit à une heure de grande écoute, soupira Petty. Les infos régionales à six heures, celle de la nuit, bien sûr. Puis j'ai le mec du *New York Globe*, celui qui rédige mes déclarations de presse. Normal, il est à mes ordres. C'est lui qui s'est occupé de la mutinerie de la prison d'Attica. Mais la grande écoute, non, on n'a jamais eu ça.

— Trente minutes, répéta Remo.

Remo suivit les câbles jusqu'au monument de marbre noir. Large et plat, il ressemblait à une gigantesque pierre tombale renversée. Il sauta sur le socle et vit les dégâts que la charge de dynamite avait faits sur le marbre et même le bronze.

L'estomac de Remo se contracta. Il se sentait inquiet comme devant une sépulture violée, comme si un sacrilège avait été commis contre un Totem.

Un Totem atomique.

Il savait qu'il avait sous les pieds de quoi transformer cette prairie, cet État et les États environnants en un gigantesque trou. Il avait beau se dire qu'on ne meurt qu'une fois et pour très longtemps, que la mort est la mort, quelle que soit la façon dont elle arrive, il était quand même terrifié de se trouver au centre d'une monstruosité nucléaire.

Remo, tout matérialiste qu'il était, pensait que la décomposition qui suit la mort faisait en quelque sorte partie d'un processus de la vie, même si ce qui restait n'était plus qu'un engrais sur lequel pousseraient des marguerites. Mais la fin par le nucléaire ce n'est pas seulement un immense brasier qui ne laisse que cendre et charbon. C'est aussi la fin de toute matière, de toute forme de vie.

Remo se pencha et arracha les deux fils qui menaient à la charge de dynamite. Il se sentait déjà mieux. Puis il fouilla chacun des

quarante révolutionnaires afin de s'assurer qu'ils n'avaient plus de dynamite. Il dénicha un dynamiteur planqué dans les toilettes de l'église.

— C'est pas toi qui vas me dire ce que je dois faire, se défendit l'homme. Il avait encore très mal à l'entrejambe. Si ça me plaît de faire sauter ce putain de monument, je te demanderai pas la permission.

Remo tenta de le raisonner. Il lui expliqua qu'il avait un comportement infantile. Son hostilité immature avait peut-être ses racines dans un mauvais apprentissage de la propreté dans sa petite enfance. Remo comprenait très bien ces choses-là ; ces problèmes fondamentaux de la toute petite enfance. Il savait aussi que l'homme ne désirait pas réellement faire sauter un monument. Il désirait tout simplement un apprentissage de la propreté correct.

— Ah, oui ! fit l'homme, grimaçant à la vue de ce sale mec qui avait eu un coup de bol, tout à l'heure, lorsqu'il déroulait le câble pour l'explosion.

— Ouais, répéta Remo en remettant le bonhomme sur le siège des toilettes, mais dans le sens contraire à l'habitude de sa mère, il y a vingt ans. Cette fois-ci, il n'y eut pas de pleurs, pas de demandes de quitter le pot, pas de traumatismes psychologiques consécutifs à l'apprentissage précoce du contrôle des sphincters. Il n'y eut que quelques bulles dans la cuvette puis plus rien.

L'homme s'effondra le menton sur le rebord, l'eau dégoulinant de la bouche, ses yeux morts fixant le vide. Remo enfonça les bâtons de dynamite dans la gorge, jusqu'aux intestins en cours de refroidissement où ils seraient en sécurité.

Vingt braves s'étaient rassemblés dans la pénombre du crépuscule juste devant l'église. Des volontaires pour le grand raid. Lynn Cosgrove voulait participer.

— À condition que tu gardes le silence, lui dit Remo. Et toi, Lupin, arrête de lui taper sur la figure.

— Je voulais seulement être utile, répliqua Lupin.

— Laisse-la tranquille...

— Je composerai le chant de tes nobles exploits, exulta Étoile-de-Feu. Comment les braves dédiant leur cœur à l'élan du buffle, partirent reconquérir l'Amérique, afin de lui rendre sa pureté originelle et en faire une terre d'eau claire venue de notre mère l'océan, et des hautes montagnes.

Remo plaça gentiment un doigt sur les lèvres gonflées d'Étoile-de-

Feu.

— On va cambrioler un supermarché et un magasin de spiritueux... pas prendre la Bastille, dit-il.

— Les supermarchés et les spiritueux sont notre Bastille à nous, répondit Étoile-de-Feu.

— Nous sommes tous des Bastilles, hurla quelqu'un brandissant sa Kalashnikov.

— La ferme ou vous ne boufferez pas ! répliqua Remo.

Le silence tomba sur la prairie du Montana. On entendait plus que le ronron des journalistes dans le lointain. Remo voyait les lumières de leurs caravanes et de leurs tentes. Sur la colline, à gauche, se trouvait le village des Apowas sanguinaires qui, selon Petty, tueraient n'importe qui adhérerait au Mouvement Révolutionnaire Indien. Et au centre de ce foutoir, sous une plaque de bronze, qui avait déjà failli sauter à la dynamite, se trouvait la ruine de l'Amérique.

Remo eut une pensée pour Chiun. Il savait que ce dernier, installé dans le motel minable, regardait Van Riker se livrer à ses calculs hautement scientifiques. Il espéra que ce génie garderait à l'avenir ses découvertes pour lui tout seul. Au moins plus de risque côté dynamite, se dit Remo.

— *Et voyez avancer sur le sentier secret les grands guerriers de la nuit. Remo, puissant, se trouve à leur tête, le suivent, fidèles, Oglala, Chipewa, Nez Percé, Navaho, Mohawk, Cheyenne, et...*

— Silence, Cosgrove, ou tu restes là, l'interrompit Remo.

Alors qu'ils avançaient en file indienne, Remo comprit vite que l'expédition serait un échec : trop de bruit. Il tapota un marcheur, puis un autre sur l'épaule leur faisant comprendre de retourner. Lorsqu'il atteignit le premier poste de police, Remo n'était plus accompagné que par une seule personne, mais il sentait que le suiveur valait bien une dizaine d'incapables.

Il ne prit même pas la peine de regarder qui c'était, mais il savait très bien reconnaître une démarche parfaite au seul bruit qu'elle occasionnait. La personne se déplaçait avec toute son énergie intériorisée pour une meilleure disponibilité à l'action.

— Mets ta main sur mon dos et suis-moi, fit Remo. Quand je me déplace, tu te déplaces lentement, sans gestes brusques.

Sentant la main sur son dos, Remo reprit sa marche. Quand le silence était total, il s'immobilisait, quand il entendait un bourdonnement, il avançait. Chacun de ses mouvements en parfaite harmonie avec la nature et les hommes.

Remarquant un soldat avachi qui, à force de s'ennuyer, s'était assoupi, il rampa dans la pénombre, puis jaillit à la lumière, surprenant la personne qui suivait derrière lui. Il fit bruyamment volte-face comme si son but était d'aller vers le monument au lieu de s'en éloigner.

— Vous là-bas, halte, hurla le soldat. Revenez ici !

— Suis-moi, cria Remo. On l'a eu.

— Vous auriez pu vous faire tuer à essayer d'aller chez les révolutionnaires comme ça, dit le soldat repoussant sa casquette bleue ornée de l'emblème des fédéraux. Retournez chez vous et ne recommencez pas.

— C'est bon, fit Remo levant les bras en l'air.

Lui et son compagnon passèrent devant le garde et rejoignirent la foule des journalistes.

— *Voyez Remo, grand guerrier avancer dans la nuit. Son cœur est pur...*

— Silence, Cosgrove, l'interrompit Remo, constatant du même coup que c'était Étoile-de-Feu qui possédait le meilleur équilibre de toute la bande.

— Elle a un costume d'indien, s'écria le soldat. C'est une journaliste ou quoi ?

— Journaliste, affirma Remo.

— Je suis une personne de la Presse, rectifia Cosgrove.

— Silence, Cosgrove.

— Appelez-moi Étoile-de-Feu.

— Où vous avez appris à marcher ? C'est mieux qu'une ceinture noire de karaté, dit Remo.

— La danse, répondit Étoile-de-Feu.

— Rien de tel que l'héritage tribal, lança Remo moqueur.

— Vous ressemblez à un Indien, reprit Étoile-de-Feu. Je m'en suis rendu compte là-bas. Vous êtes indien, n'est-ce pas ?

— J'en sais rien, répondit sincèrement Remo. Pour le moment mon maître ne distingue dans le monde que les Coréens et les autres.

Voyant les vêtements d'Étoile-de-Feu, plusieurs journalistes voulurent l'interviewer. Remo expliqua tranquillement à la squaw qu'il valait mieux semer ces bavards, qu'il était beaucoup plus sage de voler un camion.

Affirmant à un reporter particulièrement insistant, que oui, elle

pensait que l'eurodollar remonterait si le marché de l'or se stabilisait, elle s'accroupit derrière un camion. Pendant ce temps, Remo expliqua au conducteur qu'il devait déplacer son véhicule car il n'avait pas le droit de stationner à cet endroit.

— Quoi ? fit le chauffeur se penchant par la vitre.

Remo lui expliqua le reste en douceur, le laissant pratiquement inconscient sous une voiture juste à côté.

— Tu ne pouvais pas réquisitionner un truc plus discret qu'une voiture de la Presse ? demanda Étoile-de-Feu, en secouant ses longs cheveux roux.

— Ici ? s'exclama Remo. Il n'y a rien d'autre.

Lorsqu'ils eurent quitté le parking improvisé,

Remo remarqua subitement combien les traits d'Étoile-de-Feu étaient fins. Il regarda les rayons de lune jouer sur les joues pulpeuses et s'attarda sur la poitrine qui gonflait le vêtement.

— Sais-tu que tu es un homme très attirant ?

— Je pensais à peu près la même chose de toi, répondit Remo.

Le camion trembla sur une inégalité de la chaussée. Remo fut arraché à sa douce rêverie, et décida de se concentrer sur la conduite. Pas un mot ne fut échangé jusqu'à l'arrivée devant le motel de Chiun et Van Riker.

Laissant Étoile-de-Feu seule dans le véhicule, Remo partit retrouver le Maître de Sinanju installé devant son magnétoscope. Depuis que les grandes chaînes avaient prolongé les heures de diffusion consacrées aux feuillets jusqu'à deux heures par jour, Chiun avait été amené à regarder les émissions enregistrées de plus en plus tard dans la soirée.

Il était vingt et une heure trente.

Remo s'installa sur le lit et regarda patiemment une femme refuser d'aller à une réception donnée par sa sœur, sous prétexte qu'elle était jalouse de la réussite de ladite sœur. Leur mère voulait savoir pourquoi, vu que la sœur célèbre se mourait d'un cancer et qu'elle était, de toute façon, très mal à l'aise avec les garçons.

— Où est Van Riker ?

— Là où il ne nuira pas aux pulsations de l'art, répondit Chiun.

— Qu'en avez-vous fait ? Votre tâche était de protéger sa vie. Vous ne l'avez quand même pas tué ? Il fallait le garder vivant ! Vivre veut dire respirer, même si sa respiration dérange un instant votre tranquillité...

— Je suis parfaitement au courant des instructions de l'empereur

Smith et je sais que tu les respectes servilement. De rares élus atteignent Sinanju alors que les autres s'embourbent dans la servilité, malgré la perfection de l'entraînement qu'ils ont reçu de leur maître. Smith, étant blanc, ne saurait faire la différence entre un assassin et un serviteur.

— Où est Van Riker ?

— Là où il ne peut nuire au plaisir légitime d'une âme douce puisant un maigre réconfort dans les années dorées de sa vie.

Remo entendit quelqu'un ronfler.

— Vous l'avez enfermé dans la salle de bains, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas de donjon, répliqua Chiun en guise d'explication.

Remo fit sauter la serrure d'un mouvement de doigt. Van Riker qui dormait contre la porte tomba en avant, la tête sur ses plans.

— Oh, fit-il.

Il se leva, se ressaisit, arrangea ses affaires, reprit ses papiers et se plaignit d'avoir été traité d'une façon très irrespectueuse.

— Tout comme le Maître de Sinanju, observa Chiun. Remo, combien de temps devrai-je encore supporter ce torrent de récriminations, ces jérémiades incessantes ?

— Je n'ai dit que..., tenta d'expliquer Van Riker.

— Chut, interrompit Remo posant un index sur ses lèvres. Écoutez-moi, j'ai très peu de temps. Ils ont essayé de faire sauter le bouclier en bronze avec de la dynamite.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! haleta Van Riker.

— Asseyez-vous, il y a également de bonnes nouvelles. Je peux vous garantir que personne là-bas ne soupçonne l'existence de Cassandra, poursuivit Remo. Soyons logiques ! Pensez-vous qu'ils auraient tenté de faire sauter la capsule s'ils savaient ce qui est dessous ?

— En effet. Vont-ils faire un nouvel essai ?

— Ça m'étonnerait. J'ai caché la dynamite.

— Bon, jusque-là, tout va bien, dit Van Riker. Il va falloir que j'aille dedans vérifier l'étanchéité de la radioactivité.

Pour clarifier ses propos, Van Riker esquissa quelques diagrammes où figuraient masse critique et divers autres paramètres auxquels Remo n'entendait pas grand-chose.

— Voilà comment les choses se présentent, continua Van Riker. Je dois en quelque sorte aller prendre la température de ce foutu missile,

pour voir s'il ne risque pas d'exploser. Je fais ça tous les mois. Il n'y a pas qu'un seul engin là-dedans mais cinq et...

— C'est bon, c'est bon, interrompit Remo. Vous serez à Wounded Elk ce soir.

Van Riker se dirigea vers le placard où il rangeait l'étrange balai que Chiun avait vu auparavant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Un compteur Geiger, répondit Van Riker. C'est ma modeste contribution à l'ensemble du projet, le petit truc qui fait que ça marche.

— Pour être réussi, c'est réussi, lança Chiun. Nous n'avons plus qu'à attendre d'être tous transformés en cendres.

— C'est une réussite, insista Van Riker, le sang lui montant au visage. Ça fait dix ans que les Russes pataugent sans rien trouver. Et peut-être bien, monsieur, que c'est justement parce que ce compteur Geiger ressemble à un balai.

À l'autre bout de la terre, à l'intérieur d'une pièce sans fenêtres dans une forteresse appelée Kremlin, se trouvant dans une ville s'appelant Moscou, quelqu'un d'autre aboutissait à la même conclusion.

L'aréopage écoutait avec une attention dont il n'avait pas fait preuve depuis la jeunesse de cet homme qui à l'époque avait expliqué la science aux militaires, la stratégie aux savants et la politique internationale à tous.

CHAPITRE VI

Il y eut quelques problèmes imprévus du côté de la liaison diplomatique.

En attendant, Valashnikov refusait de s'asseoir. Il ne voulait pas non plus quitter des yeux la carte des États-Unis. Il ne pensa même pas à céder la place en s'excusant aux maréchaux et aux généraux – selon une habitude récemment acquise –, qui tout comme lui, attendaient le rapport du diplomate, également agent du K.G.B.

Souriant, Valashnikov vint s'appuyer sur la table, bousculant presque le Président des forces de sécurité du peuple soviétique.

— Avez-vous terminé ? demanda-t-il au diplomate. Ou faut-il encore que les services secrets civils interrogent les services secrets de l'armée ?

— Nous aimerions en effet poser quelques questions, répondit le diplomate. Il nous aurait paru plus convenable d'être contactés d'abord par les services de renseignements de l'armée avant d'être convoqués au pied levé par l'aide de camp de l'officier responsable d'un port du Pacifique. Tout cela pour nous entendre dire qu'il existe également un déséquilibre militaire susceptible de se transformer en déséquilibre politique, lequel pourrait nous donner le monde entier sur un plateau. L'ennui c'est qu'on n'organise pas l'occupation de territoires sans préavis.

— Il y a bien d'autres façons de contrôler un pays qu'en envoyant des troupes d'occupation, répondit sèchement Valashnikov. Mais poursuivez, Camarade, poursuivez.

— Vous admettez, Camarade, combien il peut paraître étrange que cette bombe énorme et extrêmement polluante – car Cassandre est exactement cela – une bombe énorme et sale, fixée à la pointe d'un missile, étrange donc que les Américains la laissent traîner comme ça au beau milieu d'une prairie. Ladite prairie ayant d'ailleurs vu une injustice inqualifiable commise contre une minorité révolutionnaire. Étrange, hein ?

— Oui, répondit Valashnikov, aussi calme qu'un lac couvert de glace.

Les généraux échangèrent de brefs regards. Valashnikov en cédant sur ce point primordial avait certainement mis un terme brutal à sa carrière. Peut-être même à sa vie.

— Oui, répéta Valashnikov. C'est totalement absurde. Ou plutôt ça pourrait l'être si Cassandre avait été conçue aujourd'hui et non il y a dix ans.

« À cette époque les Indiens d'Amérique étaient différents. Là-bas tout a changé depuis. Dans le temps, le meilleur lieu pour camoufler un objet quel qu'il soit, était bien une réserve indienne. Cela avait l'avantage, Camarade, que les Blancs n'y mettaient jamais les pieds. Pas plus que les Jaunes d'ailleurs.

— Mais il y a une route qui mène au monument ?

— Exact. Mais qui ne fut goudronnée qu'à la suite de la parution d'un livre qui rendit le site célèbre, expliqua Valashnikov. Avant cela, elle était tout juste praticable par les camions militaires qui transportaient le missile en pièces détachées.

Le diplomate hocha la tête.

— Ne croyez pas que je défende coûte que coûte la politique de détente, dit-il. Elle n'est qu'une étape dans notre stratégie et ne comporte aucun changement de fond. La détente avec l'Amérique n'est qu'un outil que l'on jettera en temps voulu. Ce qui m'inquiète, c'est la remise en cause subite de ce principe simplement parce que vous, vous avez vu une image à la télévision.

— J'en ai fait tirer un cliché, rétorqua Valashnikov, et j'ai pu ainsi identifier sans aucun doute possible un ingénieur nucléaire du nom de Douglas Van Riker, général dans l'armée de l'air des États-Unis et...

— Qui est la même personne que pendant des années vous avez affirmé être l'agent de nettoyage du monument et, qu'en outre le K.G.B. a formellement identifié comme tel.

Valashnikov frappa bruyamment dans ses mains. Il rayonnait de plaisir.

— Camarade, voilà ce qui m'a trompé pendant des années. J'avais conclu que le monument ne pouvait pas cacher Cassandre. Pourquoi ? À cause d'un rapport du K.G.B. Je ne critique absolument pas. Le K.G.B. avait raison... dans sa politique générale. J'avais consacré toute ma carrière à la recherche de cette bombe missile et c'était un échec. Après avoir constaté mes tentatives multiples et infructueuses, le K.G.B. se devait de lancer ses meilleurs agents sur les pistes les plus prometteuses.

Valashnikov remarqua très bien le petit mouvement de tête de l'officier du K.G.B. Il avait suffisamment loué la politique d'ensemble du K.G.B. pour que la prestigieuse organisation admette facilement de reconnaître une erreur qui au fond ne portait que sur un détail.

— Par conséquent continua Valashnikov, un agent de seconde zone fut chargé de l'affaire. Il parla de *bronzage* dans le rapport qu'il fit sur le balayeur. D'un bureau à l'autre, le *bronzage* se transforma en couleur chocolat puis vira au noir, c'est-à-dire au *nègre* ; ce qui permettait de conclure qu'indubitablement l'homme n'était qu'un inoffensif agent de nettoyage.

« À cette époque, il était impensable qu'un Noir soit physicien ou ingénieur. Mais, Camarades, si nous rendions au bronzé son bronzage, nous constaterions qu'il existe un ingénieur du nucléaire qui vit aux Bahamas, et possède un bronzage magnifique et permanent.

« Il s'appelle Van Riker, général Van Riker, et n'est autre que l'homme qui fut filmé à Wounded Elk, en partie dissimulé dans sa voiture par le kimono de quelqu'un assis à ses côtés.

Valashnikov fit le tour de la table des yeux.

— Je vous félicite, dit le diplomate, officier du K.G.B. Tout ça semble se tenir sauf sur un point. Si ce monument renferme réellement Cassandre, ne croyez-vous pas que le gouvernement américain aurait pris davantage de précautions pour protéger le missile contre l'ardeur des manifestants qui risquent à tout moment de faire sauter le cœur des États-Unis ? Si nous possédions un tel engin les divisions blindées seraient déjà là.

« Vous voulez nous faire croire que les fédéraux restent là à ne rien faire pendant qu'une poignée d'excités danse joyeusement sur un engin de fin du monde. Il faut être réaliste, Camarade. Il faut rester sérieux.

— Vous semblez oublier, Camarade, répliqua Valashnikov, que la meilleure protection de Cassandre a toujours été notre ignorance de l'endroit où elle était cachée.

— Et nous ignorons ce lieu justement parce qu'il n'existe pas, insista le diplomate. C'est en effet ma conclusion. Cassandre n'a jamais existé. Je connais comme vous la supériorité militaire qu'avaient sur nous les États-Unis dans les années 60. N'était-il pas très habile de leur part de nous faire perdre du temps et de l'argent à rechercher quelque chose qui n'existait pas ?

— Cassandre est le nom d'une prophétesse de la mythologie grecque, que personne ne voulait écouter. Elle avait un don de divination mais cela ne lui servait à rien puisqu'on ne l'écoutait pas.

« Peut-être qu'après tout l'engin américain porte bien son nom. En tout cas nous devons faire très attention avant de commettre une grave erreur de jugement.

Un silence régna dans la pièce. Puis le diplomate reprit la parole.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma remarque concernant le manque de protection du missile.

Valashnikov vit le chef du K.G.B. approuver de la tête. L'amiral responsable de toute la flotte soviétique suivit son exemple. Le général chargé du programme des missiles acquiesça à son tour. Bientôt toutes les têtes importantes autour de la table firent la même chose. Valashnikov était perdu. Soudain, l'homme du K.G.B. claqua deux fois des doigts :

— Faites-moi voir de nouveau cette photo de Van Riker, ordonna-t-il.

Un assistant repassa immédiatement la diapositive sur l'écran.

— La décoration sur le kimono, je l'ai déjà vue quelque part, récemment, ces dernières années, dit l'agent du K.G.B. Mais où ?

— Il s'agit d'un dessin coréen, tiré d'un idéogramme chinois, répondit l'assistant.

— Mais où est-ce que j'ai bien pu voir ça ? Sur mon bureau, je pense, et tout ce qui échoue sur mon bureau est forcément important.

— Le sens de l'idéogramme est « absolu » ou « maître », répondit l'assistant. Ce que vous avez vu est une lettre. Elle avait un rapport avec Sinanju, avec une demande d'emploi. Des assassins, une vieille lignée...

— Et quels étaient les termes de cette demande d'emploi ?

— Rien de très précis. Une sorte de plainte, si je peux m'exprimer ainsi, décrivant sur plusieurs pages l'ingratitude d'un pays neuf vis-à-vis des assassins, conduisant la maison de Sinanju à rechercher un nouvel employeur dès qu'elle aurait récupéré l'investissement consenti aux ingrats.

— Investissement ? interrogea le chef du K.G.B.

— Le style de la lettre n'est pas exactement celui requis par un bureau de recrutement militaire. Il convient à un roman à l'eau de rose, le genre mélo. L'investissement concernerait l'entraînement d'un Blanc à qui le Maître aurait consacré les meilleures années de sa vie. Il y a des pages et des pages sur les différentes formes d'ingratitude qui existent au monde. L'auteur semble avoir énormément de complaisance pour lui-même.

— Et comment la lettre d'un dingue a-t-elle atterri sur mon bureau ?

— Sinanju n'est pas précisément ce qu'on appelle une farce. Cette maison a travaillé pour les Romanov dans le temps et la lettre en question référait avec insistance au tsar Ivan le Grand. Nous avons

trouvé des traces de Sinanju dans les archives du Tsar. Celui-ci semblait très satisfait des membres de Sinanju qui le lui rendaient bien d'ailleurs. À la révolution nous avons supprimé ce poste de dépenses.

— Pourquoi ?

— Par idéalisme, Camarade. Leur maison s'est associée à tous les régimes réactionnaires depuis la dynastie des Ming.

— Et cette maison vous semble réellement efficace avec un seul homme pour la diriger ?

— C'est justement la raison pour laquelle sa lettre se trouvait sur votre bureau. Il arrive qu'une personne vaille largement une division blindée. Sinanju est à l'origine de la lutte à mains nues. Elle est considérée comme étant la source solaire des arts martiaux.

— Mais l'homme au kimono paraît très vieux !

— D'après les archives, le Maître de Sinanju qui servit le Tsar Ivan avait quatre-vingt-neuf ans lorsqu'il massacra seul une troupe de cosaques pour le plaisir du Tsar.

Il y eut dans l'assistance quelques raclements de gorge, puis l'officier de liaison lança :

— Félicitations, Valashnikov, pour avoir enfin trouvé votre Cassandre. Bien sûr il faudra confirmer tout cela.

— Oui, ajouta le K.G.B. Vous avez même l'autorisation de faire appel à l'homme de Sinanju. Nous sommes à votre entière disposition.

— Vous savez sûrement que nous pourrions localiser Cassandre avec une extrême précision. Nos instruments sont capables d'enregistrer des variations de champs atomique infinitésimales, dit à son tour le général des forces nucléaires.

Et tous les hommes réunis dans cette pièce savaient désormais ce que personne d'autre ne savait encore : l'équilibre nucléaire dans le monde venait d'être modifié parce qu'un sous-fifre d'état-major un peu inspiré avait reconnu le symbole chinois d'un kimono coréen.

Mais ils ignoraient que le Maître de Sinanju, bien que séduit par leur État policier et très admiratif pour leur justice expéditive, ne faisait pas grande différence entre un individu bronzé avec des cheveux blancs, muni d'un balai Geiger, et tous ceux qui disent être communistes. Pour lui c'était tous des Blancs. Il avait même du mal à les distinguer entre eux.

CHAPITRE VII

— Combien d'hommes allons-nous devoir tuer pour parvenir à libérer notre terre ? demanda Étoile-de-feu, pendant qu'en compagnie de Remo elle filait vers le village apowa de Wounded Elk. Combien périront dans cette grande chasse au buffle avant que le grand aigle ne vienne enfin nicher dans les montagnes de ses pères ?

— Tu parles des courses qu'on va faire au supermarché ? interrogea Remo.

Devant lui, il voyait la concentration des lumières. Une flèche au néon clignotant et une énorme enseigne « Restaurant ouvert tard ».

— Bien sûr, du nouveau territoire de chasse au buffle. Allons-nous en tuer dix ou cent ou des milliers pour libérer nos buffles sacrés et ramener leurs peaux afin que nos hommes puissent redevenir des hommes et ne soient plus des enfants craintifs, abrutis par l'alcool des Blancs qui détruit l'héritage sacré reçu de nos ancêtres.

— Nous payerons pour la nourriture, si c'est la question que tu poses.

— Mais c'est *notre* nourriture, *notre* buffle.

Je condamne la violence et le meurtre gratuit. Mais pour notre cause, il n'y a pas d'autre issue. C'est le seul moyen d'attirer l'attention sur le sort injuste de notre peuple.

— J'ai de l'argent plein les poches, répondit Remo. J'aime autant payer pour la marchandise. À propos, veux-tu charger le camion ?

Étoile-de-Feu secoua négativement la tête faisant voltiger ses boucles rousses.

— Tout comme nos ancêtres furent volés de leur terre, nous volerons à ces oppresseurs leurs buffles.

— Hé, Cosgrove, fit Remo se garant dans le parking, ces magasins appartiennent à des Apowas authentiques.

— Ce sont des Sacajaweas.

— Sac à quoi ?

— Sac à squaws, répondit-elle avec mépris. Sacajaweas était une traîtresse qui a vendu notre tribu à Lewis et Clarke.

— Et par conséquent une certaine Cosgrove qui n'a rien à voir avec

ça, a aujourd'hui le droit de voler les Apowas ?

— Si nous brûlons leurs bébés, n'est-ce pas parce qu'ils ont brûlé les nôtres ? Si nous faisons flamber leurs maisons, n'est-ce pas parce qu'ils ont incendié nos tentes ? Œil pour œil, dent pour dent, c'est la loi.

Lorsque Remo arrêta son moteur, Lynn Cosgrove cessa subitement de parler. Elle n'avait pas vu la main de Remo se déplacer, mais elle sentit un soudain pincement dans sa gorge et constata qu'aucun son ne sortait plus de sa bouche.

Remo trouva rapidement le gérant du supermarché et négocia l'achat massif de plats cuisinés et surgelés.

— Je ne crois pas qu'il y en ait un seul dans l'église qui sache plumer une dinde, dit Remo au gérant exténué par sa journée de travail, et qui dissimulait sa fatigue sous un sourire dynamique.

Lorsque Remo lui parla de l'église, le sourire disparut et le visage cuivré aux pommettes saillantes d'Indien prit une expression fermée.

— C'est pour ces ordures qui ont pris notre église ?

— Il faut bien qu'ils mangent.

— Vous y avez été ?

— Oui, reconnut Remo.

— Est-ce vrai qu'ils ont souillé l'église avec leurs excréments ?

— Ils seront bientôt évacués.

— Et comment ! s'exclama le gérant du supermarché, les larmes aux yeux.

— Que voulez-vous dire ? demanda Remo.

— Ça ne vous regarde pas. Vous vouliez de la nourriture, vous en avez.

— Je veux savoir ce que vous voulez dire. Après tout, des tas de gens pourraient être blessés, tués. Beaucoup de gens.

— Qu'il en soit ainsi, des tas de gens mourront.

— Laissez les fédéraux s'en charger, insista Remo.

— Ils ne font rien. Un Howitzer 155 millimètres s'en chargera bien plus vite, croyez-moi. Et sans que les vrais Indiens aient besoin de se faire tuer ou d'avoir à saluer un flic même de loin.

Remo imagina un boulet de canon heurtant le monument. Il vit les cinq fusées de Cassandre s'élever dans l'azur et tout le Montana exploser dans un nuage de poussière. De larges morceaux du Canada disparaissant à leur tour sans que personne ne s'en soucie. Les Etats du

Wyoming, du Colorado, du Michigan, du Kansas, l'Illinois, l'Indiana, et l'Ohio, à l'est comme l'ouest étaient emportés dans une seule flambée atomique.

— Vous avez trouvé une excellente idée, mon ami, fit Remo mais il ne faut pas tirer sur votre petite église n'importe comment.

— On pourra la reconstruire. On l'a déjà fait. De nos propres mains, justement à l'occasion du massacre que commémore le monument. On a pensé que si le gouvernement pouvait construire un monument, nous on pouvait bien faire pareil. L'église est notre monument à nous. Si le journaliste du *New York Globe* n'était pas si occupé à interviewer ces voleurs et bandits de Chicago, il saurait ce que pensent les vrais Indiens. Et pas ces théoriciens de pacotille qui vivent dans un faux ghetto.

— Inutile de reconstruire l'église. Ça vous plairait de pouvoir vous défouler sur Dennis Petty ? À mains nues ?

Aux mots de « mains nues », Remo vit un éclair de plaisir illuminer le visage de l'Indien.

— Et la salope qui a lancé toute cette affaire avec son bouquin, vous pouvez aussi l'amener ? Il nous la faudrait, cette planète brûlante.

— Étoile-de-Feu ? Lynn Cosgrove ?

— Ouais.

— Si vous ne faites pas sauter votre propre église.

— Je vous donne une heure et demie, répliqua l'Indien. Vous pourriez pas le faire en cinq minutes ?

— Holà ! Il me faut le temps, répondit Remo. Pas si facile que ça.

— On voit que c'est pas votre église qu'ils souillent. Vous autres, Blancs, vous ne savez pas distinguer ce qui est sacré de ce qui ne l'est pas. Vous envahissez notre terre pour la violer. Vous nous laissez des ruines misérables et lorsqu'on s'en accommode, vous vous installez dans ce qu'on a construit pour nous le salir encore davantage.

— Pas moi, fit Remo. Le Mouvement Révolutionnaire Indien !

— Ah oui, parlons-en, Indien de mes fesses ! Ici, c'est un territoire apowa. Vous croyez peut-être qu'un Français, il laisserait un Allemand détruire Notre-Dame simplement parce que c'est aussi un Blanc ? Pourquoi il faudrait alors que nous, les Apowas, on supporte le bordel de ces foutus bâtards qui veulent se peindre le visage et s'amuser à tirer sur nos vaches ?

— Aucune raison, reconnut Remo. Je vous les amène d'ici demain.

Où est le Howitzer ?

— Ça ne te regarde pas, visage pâle. Mais je te promets une chose. Je serais raisonnable. Tu m'amènes ces ordures et je te donne un jour. Au lever du soleil, après-demain. Plus d'une journée. C'est un cadeau indien pour toi.

— Après-demain. D'accord. Qui dois-je demander ? Je peux pas simplement demander l'Indien qui donne la nourriture.

— Tu veux mon vrai nom ou le légal ?

— Celui par lequel on te connaît le plus.

— Mon nom légal est Wayne Ramage Henderson Hubbard Mason Woodleaf Kelly Brandt.

— Essayons ton vrai nom.

— Promis que tu riras pas ?

— J'ai écouté ton nom légal sans rire, tu as bien vu.

— Celui-qui-marche-lentement-dans-la-nuit-comme-le-cougar-futé.

— T'as pas un numéro matricule ? demanda Remo.

— Et toi, petit malin, c'est quoi ton nom ? demanda Brandt sur la défensive.

— Remo.

Celui-qui-marche-lentement-dans-la-nuit-com-me-le-cougar-futé appela tout le monde pour entendre ce drôle de nom et après qu'ils eurent bien ri, ils chargèrent les repas surgelés, les crevettes conditionnées dans des bocaux avec leur sauce, les corn-flakes caramélisés et sept cartons de sucettes dans le car de régie.

— Parfait, notre buffle, constata Étoile-de-feu lorsqu'elle eut retrouvé la voix et qu'elle vit la nourriture dans le camion.

Remo la frappa à nouveau au même endroit, et de nouveau elle se tut. Il roula vers le parking de fortune mais arrivé devant le contrôle de police il ne trouva plus le badge qu'il avait volé à des policiers.

Il montra rapidement un morceau de cellophane à l'un des soldats et dit avec autorité :

— Département de la justice fédérale des États-Unis.

— C'est qu'un papier d'emballage de sucette, protesta le jeune soldat coiffé de la casquette bleu marine ornée de l'aigle américain.

— Ça peut pas marcher à tous les coups, soupira Remo en saisissant la carabine du soldat par le canon, et assommant l'amateur de sucettes.

Il redémarra aussi sec en direction de l'église et du monument.

Il était temps car Lynn Cosgrove retrouvant l'usage de la parole entonnait le chant du chasseur-brave-qui-rapporte-le-buffle-vaincu-à-sa-tribu.

Le maître de Sinanju parvint à Wounded Elk de façon différente. Au plus sombre de la nuit, il enfila son kimono nuit de Chine, et fit signe à Van Riker que le moment était venu de se mettre en route.

L'étrange homme blanc portait un costume qui réfléchissait la lumière, un de ces tissus acryliques si fréquents en Occident. Il tenait ce drôle de balai qui était censé lui indiquer si le danger potentiel qu'il avait créé allait se matérialiser.

Vraiment bizarres ces Occidentaux ! Ils construisent des armes plus dangereuses pour eux que pour leurs ennemis, pensa Chiun. Mais il n'en dit rien car pas plus lui que ses ancêtres ne peuvent protéger les insensés contre eux-mêmes.

— Vous devez changer de costume, dit Chiun.

— Pas question, papasan (6), répliqua le général Van Riker. Ce costume me protège de la radioactivité.

— Depuis quand protège-t-on les morts ?

— Écoutez-moi, papasan, j'ai un certain respect pour vos traditions et tout, mais j'ai pas le temps de jouer aux devinettes. Allons-y.

Chiun fit une révérence courtoise et suivit l'homme qui sortit dans la nuit.

Ils traversèrent les parkings et s'engagèrent sur la route. Lorsqu'ils arrivèrent près d'un égout bien boueux se trouvant le long de la route, Chiun déséquilibra Van Riker et le précipita dedans. Puis il sauta à pieds joints sur l'homme qui était bien plus grand que lui, et le fit rouler comme une bûche dans l'eau sale.

Recrachant l'eau noire, Van Riker hurla :

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Pourquoi ? D'abord vous me dites qu'on doit marcher et ensuite vous me poussez dans un fossé.

— Vous voulez vraiment vivre ?

— Et comment ! Mais pas dans un fossé.

— Ah bon, soupira Chiun.

Il fallait se mettre à la portée du grand savant américain.

Chiun chercha une parabole suffisamment claire, quelque chose de simple, que même un enfant comprendrait.

Van Riker se releva et sortit du fossé en crachant et éructant.

— Il était une fois, commença Chiun, un lotus des plus délicats dont la beauté était renommée à plusieurs lieues à la ronde.

— Ne me servez pas vos japonaiseries, papasan ; pourquoi m'avez-vous flanqué dans le fossé ?

Eh bien, pensa Chiun, l'homme bien élevé doit essayer plusieurs chemins avant d'être enfin compris. Chiun tenta une nouvelle approche :

— Si nous nous rendions en voiture jusqu'au monument, nous serions arrêtés, puisqu'on arrête toutes les voitures...

Van Riker approuva de la tête.

— Vous voyez, l'aube naissante ne peut supporter ce qui...

— Non, non, une fois ça suffit, j'ai compris. Pourquoi le fossé ?

— Votre costume se comporte comme un phare dans la nuit.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit d'en changer au lieu de me rouler dans la boue ?

— Je l'ai fait.

— Mais sans me dire pourquoi.

— On ne peut pas toujours être certain qu'un dé peut contenir un lac. Mieux vaut savoir le quoi, après on peut toujours s'occuper du pourquoi.

— D'accord, d'accord, d'accord...

Ils reprirent leur route. Arrivés à trois cents mètres du barrage des fédéraux, Chiun fit signe au général de descendre dans le fossé et de remonter de l'autre côté. Pendant un moment ils avancèrent sur du gravier qui crissait. Chiun fit signe à Van Riker de s'arrêter.

— Ça va. Je peux continuer, s'énerva Van Riker.

— Non, vous ne pouvez pas. Vous respirez mal. Reposez-vous.

Cette fois Van Riker ne discuta pas. Il attendit. Puis il leva les yeux vers le ciel en contemplant l'immensité bleue parsemée d'étoiles. Il prit conscience de sa propre insignifiance. Cassandre ne serait même pas un grain de poussière sur une de ces étoiles là-haut.

— Magnifique, dit-il comme pour lui-même. Comment peut-on remercier pour une telle splendeur ?

— Il n'y a pas de quoi, répondit Chiun quelque peu étonné, car il n'avait pas le sentiment de lui avoir dévoilé son art.

D'ailleurs, on pouvait se demander si le savant était capable de

reconnaître quoi que ce soit d'impressionnant, même s'il l'avait sous le nez...

— Le chef de votre organisation m'a dit, lors de notre entretien, que vous étiez le meilleur assassin du monde, dit Van Riker afin de passer le temps.

— Smith n'est pas le chef de mon organisation. Je suis à la tête de mon organisation ; et j'ignore et dédaigne ce qu'il a pu vous dire.

— Comment ça ?

— Smith n'est pas le meilleur ni même le second assassin du monde, comment pourrait-il juger de ma valeur ? Est-ce que je comprends quelque chose à votre Cassandra, moi qui n'ai pas pénétré la sagesse de votre maison de sciences. Comment pourrais-je savoir ?

— Je comprends, fit Van Riker. C'est justement ce qui fait l'efficacité de Cassandra. Nous avons en face de nous des gens qui savent pertinemment ce qu'ils ont à craindre. S'ils n'avaient pas peur, nous n'aurions plus d'arme.

Chiun posa une main sur la poitrine de Van Riker. Sa respiration était bonne, mais il n'était pas prêt à repartir, du moins pas pour faire ce que Chiun avait en tête.

— C'est une mauvaise arme, reprit Chiun. Je m'y connais, il n'y en a pas de meilleure que le cerveau. Cassandra est une mauvaise arme. Si l'empereur m'avait demandé conseil, vous n'auriez jamais construit votre mauvais engin.

— Nous n'avons pas d'empereurs, mais des représentants, rectifia Van Riker.

— Un empereur est un président, un tsar, un évêque, un roi. Si vous appelez l'homme qui vous gouverne un pétale de lotus, votre pétale de lotus n'en est pas moins un empereur, et le vôtre a commis une erreur. C'est une mauvaise arme.

— Pourquoi ? interrogea Van Riker, intrigué par le raisonnement de l'étrange Oriental qui était censé avoir des pouvoirs de tueur impressionnants.

— L'arme doit être une menace, n'est-ce pas ? Évidemment, enchaîna Chiun, sans attendre la réponse. Mais celle-ci est également une menace pour votre pays. Sinon vous ne seriez pas ici avec moi.

« Vous avez inventé une arme sans direction. Vous auriez aussi bien pu inventer une tornade. Une arme efficace n'est dirigée que vers l'ennemi.

— Mais Cassandra, pour être justement une force de dissuasion efficace, devait être une arme superpuissante.

— Faux. Votre arme n'avait besoin d'être agissante que dans un seul endroit, et vous en avez fait un danger universel. C'est pour cela que c'est une mauvaise arme, répliqua Chiun, désignant du doigt les lumières du monument.

L'arme là-bas est mal placée... où elle se trouve. Elle constitue une menace pour votre royaume.

Chiun pointa un index sur sa propre tête. Là, dans l'esprit de votre ennemi, est l'endroit approprié pour votre arme. C'est là qu'elle doit se trouver, dans sa peur, car c'est à cet endroit seul qu'elle peut travailler. Si jamais elle fonctionne.

— Mais pour les persuader de l'existence de Cassandra, il a bien fallu la construire et leur fournir suffisamment de détails crédibles. Comment leur faire croire que nous avons quelque chose que nous n'avons pas ?

— Je n'ai pas l'habitude de résoudre ce genre de petits détails à l'usage de militaires ineptes, répliqua Chiun, puis, lui touchant à nouveau la poitrine à la hauteur du cœur, il ajouta : vous êtes prêt. Allons-y.

Ils marchèrent dans l'obscurité, traversant la plaine, Chiun dirigeant Van Riker, slalomant entre les trous de taupes.

Lorsqu'ils arrivèrent dans une zone d'ombre, juste avant les lumières des postes de garde, Chiun recommanda à Van Riker de ne pas bouger. De penser à sa respiration et aux étoiles. Mais surtout quoiqu'il arrive de rester immobile.

Puis quelque chose d'étrange se passa, que Van Riker ne parvint pas à comprendre. Le vieil homme en kimono noir qui était juste devant lui en train de parler, disparut comme par enchantement, absorbé par l'obscurité.

Soudain, les lumières des fédéraux s'éteignirent une à une, sans le moindre bruit. Et alors qu'il essayait désespérément de repérer Chiun dans la nuit, il sentit une tape sur son épaule.

— Avancez, prononça la voix du maître de Sinanju, et Van Riker avança droit devant lui.

En passant devant les postes de garde, il vit que les hommes semblaient dormir.

— Vous ne les avez pas tués, n'est-ce pas ?

— Regardez bien.

Van Riker se retourna et vit les lumières à nouveau allumées et les fédéraux plantés dos tourné, le fusil au creux du bras, en position de repos. Ils plaisantaient entre eux comme s'ils attendaient là depuis des

heures dans l'ennui le plus total.

— Comment avez-vous fait ça ?

— Ce n'est rien du tout, répondit Chiun. Dans mon village même les enfants y arrivent.

— Mais comment faites-vous ?

— Comment avez-vous construit Cassandre ?

— Je ne pourrais pas vous l'expliquer comme ça.

Chiun sourit et vit que Van Riker avait compris.

Arrivés à quelques mètres du monument, Chiun insista pour qu'ils attendent. Le ciel s'éclairait, l'aube pointait et les deux hommes attendaient dans la plaine immense. Personne ne remarqua leur présence.

— Remo est maintenant de retour, dit enfin Chiun. On y va, suivez-moi.

— Comment le savez-vous ? demanda Van Riker. Mais après tout pourquoi douterais-je que vous le savez ?

Un car de régie déboucha un peu plus loin et s'arrêta à côté de l'église. Un groupe d'hommes et de femmes l'entourèrent et commencèrent à décharger.

Van Riker vit Remo sauter à terre. Il trouva une certaine grâce dans les déplacements de cet homme qui paraissait pouvoir réduire tout effort à un mouvement coulé que Van Riker eut l'impression de reconnaître. Où l'avait-il déjà vu ? L'Oriental, bien sûr !

Remo vit Chiun et Van Riker entre les lignes des fédéraux et des révolutionnaires. Il se dirigea vers eux. Au même moment, un garde du Mouvement Révolutionnaire Indien, un fusil sous le bras se leva péniblement et, trébuchant dans les canettes de bière vides, sortit de la tranchée.

— Halte, espèces d'ordures, lança-t-il, à l'adresse de Chiun et de Van Riker.

— Salut à toi, lui répondit Remo dans son dos.

Le garde pivota brutalement et rencontra deux doigts qui lui brisèrent le nez.

Il voltigea en arrière et s'étala de tout son long. Au-dessus de lui, le ciel matinal du Montana, la poussière brune de la prairie, puis le peu de choses qu'il distinguait encore, devint de plus en plus flou.

— Très malin, commenta Chiun, moqueur. Tu jettes vraiment tout par terre ! boîtes de bière, cadavres, tout. Malpropre !

— Comment va, Van Riker ? demanda Remo voyant le savant couvert de boue séchée.

— Il a un certain don pour la compréhension des concepts martiaux. Qui sait ce qu'il aurait pu devenir si ses instincts avaient été domestiqués.

— Il faut aller voir Cassandre, dit Van Riker, et surtout ne prononcez plus le nom de Cassandre. Parlez du monument ou de n'importe quoi d'autre.

— D'accord, dépêchons-nous d'aller voir le n'importe-quoi-d'autre, dit Chiun et il ricana, répétant plusieurs fois sa formule, dont visiblement il n'était pas mécontent.

Ils traversaient le groupe d'excités qui s'arrachaient la nourriture ouvrant les barquettes de repas congelés, se roulant dans les céréales et se fourrant avidement des sucettes par dizaines dans la bouche.

Van Riker fut surpris de voir la foule se fendre devant lui. Les gens bondissaient, s'écartant du chemin du maître de Sinanju à mesure qu'il avançait.

« Pas exactement pétale de lotus », songea Van Riker.

— Les grands esprits nous ont rendu le buffle, cria Lynn Cosgrove, montée sur le toit du camion. Nous purgeons notre terre, du poison blanc qui abreuve ses sillons.

Un coup de vent souleva sa jupe et devant le spectacle, des braves, impulsifs, expédièrent un gâteau à moitié mangé entre les cuisses blanches de la guerrière.

Remo, Chiun et Van Riker continuèrent à avancer. Arrivés à quarante mètres du monument, le balai de Van Riker se mit à grésiller.

— Oh ! fit Van Riker.

Ses genoux faiblirent et se mirent à trembler.

Remo et Chiun durent le soutenir. Il ferma momentanément les yeux puis poussa une petite plaque à la base du balai, qui ressemblait à une marque de fabrique. Dessous se trouvait une aiguille. Van Riker l'observa, ferma les yeux puis sourit bêtement à Remo. Ce dernier remarqua qu'une tache s'élargissait soudain autour de la braguette de Van Riker.

— Y a-t-il des lavabos par ici ? demanda-t-il.

— Trop tard, lui répondit Remo.

(6) En japonais, diminutif affectueux.

CHAPITRE VIII

— Ça va sauter !

Le visage de Van Riker était tout à coup aussi ruisselant que son pantalon.

— Bloquez tout ! ordonna Remo. Pourquoi pensez-vous que le gouvernement vous paye depuis des années ? Pour rester planté là comme une souche à vous laisser aller dans votre froc en vous lamentant parce que le ciel va vous tomber sur la tête ?

Il chercha du regard le support moral de Chiun. Le maître hochait la tête avec dégoût devant le comportement de Van Riker. Le général vérifiait de nouveau nerveusement l'aiguille ; tapotant le cadran de son index.

— Je peux pas l'arrêter, dit-il, le mécanisme de déclenchement est enterré sous les capsules scellées.

— Desceliez les capsules ! s'exclama Remo, la voix empreinte de toute l'indignation permise à l'égard d'un homme à la logique infailible.

Van Riker reprenait ses esprits. Il s'approcha de la masse de marbre et désigna du doigt deux disques en bronze sur son côté droit.

— Les capsules sont scellées, dit-il. On ne peut pas les ouvrir. Elles ont été fabriquées avec précision au millième de centimètre près. Une fois posées, un dilatateur placé à l'intérieur les maintient en place. Le mécanisme qui permettait la mise en action du dilatateur a été enlevé. Tout ce que l'on peut faire maintenant est d'aller chercher l'outil de descellement. Il est à Washington.

Remo se tourna vers Chiun et demanda sur un ton exagérément poli :

— Maître, ouvrez le couvercle à sa place s'il vous plaît.

— Un côté ou les deux ?

— Cessez vos plaisanteries ! s'énerva Van Riker. Je n'ai pas envie de rire. Nous n'avons pas les outils.

Chiun éleva lentement ses mains devant son visage.

— Ça, ce sont des outils, misérable faiseur de jouets. Après toutes ces années on aurait pu croire que votre race avait appris à s'en servir. Ou faut-il penser qu'un jouet qui dure plus de six mois ne vous

intéresse pas ?

— Il nous reste combien de temps ? demanda Remo.

Van Riker consulta de nouveau le compteur Geiger.

— Quinze minutes à l'extérieur, je crois. Cela approche du point critique. Après on ne peut plus rien arrêter. Tout saute.

Il se tut un instant puis reprit :

— Ça me fait tout drôle... J'ai comme un besoin de crier : Vite barrez-vous tous !

Sauvez-vous ! Mais un quart d'heure ça ne suffit pas pour se sauver.

— Chiun voulez-vous bien l'ouvrir ? demanda Remo. Bientôt il fera jour.

Chiun approuva de la tête et leur tourna le dos.

— Mais toutes ces lumières ? objecta Van Riker, désignant du doigt les projecteurs installés sur des pylônes de douze mètres à chaque bout du monument. Tout le monde va le voir !

— On verra bien, répondit Remo et il s'éloigna de Van Riker un moment.

Le général entendit un bruit de grincement et se retourna. Il découvrit Remo qui s'éloignait du spot le plus proche. Ce dernier avait été complètement tordu, si bien qu'au lieu du monument, il n'éclairait maintenant plus qu'un peu d'herbe de la prairie.

— Comment avez-vous... ? balbutia Van Riker.

— Est-ce que moi je vous demande comment vous avez construit votre stupide missile ? rétorqua Remo.

Hors d'atteinte de la lumière, Chiun vêtu de son kimono n'était plus qu'une longue ombre noire lorsqu'il se pencha sur la première capsule en bronze. L'obscurité avalait ses mouvements. Soudain un bruit impressionnant déchira la nuit comme un marteau frappant une cloche.

Un autre bruit parvint aux oreilles de Remo. Un murmure de voix qui se rapprochait.

— À bas l'impoteur !

— Visage pâle oppresseur !

Dans la lumière des projecteurs, Remo vit, apparaître les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien, Dennis Petty en tête.

— Le voilà, hurla Dennis Petty, pointant un doigt accusateur vers Remo. Voilà le traître.

Remo avança à leur rencontre pour éviter qu'ils n'approchent de Chiun tout occupé à sa besogne.

— Salut les gars, lança-t-il. Comment était la bouffe ?

— Vil oppresseur blanc, grogna Petty. Prépare ton âme à rejoindre le terrain de chasse éternel.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo.

Derrière lui, il entendait les mains de Chiun frapper les capsules métalliques. Il devait absolument tenir ces dingues loin du Maître.

— Qu'y a-t-il ? questionna Remo. Vous avez eu la nourriture du buffle sacré, non ? demanda-t-il désignant le car de régie. Ça se voit d'ailleurs, vous en avez partout.

En effet, la plupart étaient copieusement barbouillés.

— Tu nous as promis des provisions pour la grande bataille.

Remo acquiesça.

— Et tu nous rapportes que des biscuits.

— Y avait aussi de la viande, du lait, du pain et du fromage et des légumes et...

— Ah, ah, interrompit Petty. Oui, mais pas de whisky !

— Pas de whisky ! Pas de whisky ! Pas de whisky ! reprirent en chœur les compagnons de Petty. Pas de bière non plus, égrena une voix solitaire.

— J'ai pensé qu'il valait mieux, répondit Remo, ne pas vous apporter l'eau-de-feu que boit le Visage Pâle. Vous vous préparez au grand combat essentiel pour préserver votre terre et votre héritage contre les Visages Pâles, et vous libérer du grand manitou qui est à Washington.

— Oh la barbe, avec Washington !

— Que le Président aille se faire foutre !

— À bas l'État-major interarmées !

— À bas le Congrès !

— Mon âme s'élève à Wounded Elk ! lança une voix qui ne pouvait être que celle de Lynn Cosgrove.

— La ferme, connasse, hurla Petty. T'es pas mieux que le Blanc. T'es partie avec lui pour la bouffe et t'as oublié la gnôle.

Jerry Lupin avança vers Lynn Cosgrove et lui assena un coup de crosse entre les deux nattes.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Petty à Remo.

— Si je vous donne à chacun un dollar, vous pourriez acheter de la bière.

— La bière est un cruel stratagème du Visage Pâle pour priver l'homme rouge de l'eau-de-feu à laquelle il a droit.

Bing, bang, boum... Chiun travaillait toujours. Puis soudain plus rien. Il a dû l'ouvrir, pensa Remo et Van Riker allait probablement avoir besoin d'aide pour désamorcer le tout. Il était temps de faire partir les braves assoiffés.

— C'est bon, les gars, leur cria Remo. Retournez à votre lutte épiscopaliennne. *Keep your wigs warm ! (7)*

— Plaisanterie raciste ! gueula Petty. Oh, mon cœur tremble comme la colombe mourante.

— Finie la récréation. Rentrez tout de suite, ordonna Remo.

— Es-tu seul ? demanda Petty.

— Affirmatif, répondit Remo.

— Encerchez-le ! hurla Petty.

Surpris par son cri puissant, les quarante membres du Mouvement Révolutionnaire Indien s'exécutèrent. La moitié s'emmêla les pédales et partit dans la mauvaise direction. Dans la confusion, l'autre moitié s'auto-attaquait. Il n'y en eut que dix qui avancèrent sur la bonne cible. Le premier à l'atteindre fut Petty que Remo endormit immédiatement. Puis il le souleva au-dessus de sa tête et l'expédia sur les neuf autres qui arrivaient.

— Grand chef maladam, dit Remo. A besoin enorman medicinam. Vite rentrer dans wigwam et le gueriram. Sinon moi casser votre culam. *Rompez !*

Surpris par la terrifiante audace de Remo, les révolutionnaires se retirèrent pour étudier une nouvelle stratégie.

Ce plan de guerre s'élabora autour de la nouvelle qu'ils apprirent en rentrant dans l'église. Perkin Marlowe était en route pour Wounded Elk. Le comédien, grande vedette à Hollywood, annonçait à qui voulait bien l'entendre qu'il était indien à 0,004 pour cent. Personne n'avait eut l'idée de vérifier cette affirmation.

Tout allait s'arranger. Comme le fit remarquer Petty, Marlowe avait récemment joué sur l'écran le rôle d'un bandit mexicain qui avait dupé toute une armée. S'il pouvait faire ça pour de vulgaires Mexicains, que ne ferait-il pas pour des frères indiens ?

Voyant les révolutionnaires s'éloigner d'un pas traînaillant, Remo retourna vers le monument pour aider Van Riker. Au même moment,

il entendit une autre voix. Attiré par le bruit, Jerry Candler, du *Globe*, s'était fauflé entre les fédéraux et se tenait maintenant dans la lumière du projecteur à dix mètres de Remo.

— Atroce, hurla-t-il, désignant Petty, que deux de ses compagnons traînaient sous les bras. Atroce. Quand il criait, les tendons de son cou jaillissaient, on aurait dit un poulet au cou musclé. Il était petit et sa peau qui paraissait trop tirée sur son ossature, prenait une vague fluorescence dans la lumière crue.

— La ferme, fit Remo.

— Attica, le Chili, San Francisco et maintenant Wounded Elk ! hurla Candler. Eh bien moi, je saurai révéler cette brutalité sauvage.

Il fixa méchamment Remo, puis déglutit et reprit :

— Oh mon Dieu ! *Vous* l'avez tué !

— Tué qui ?

Le regard de Candler se perdit dans le noir derrière Remo. Celui-ci se retourna. Il vit que les capsules avaient été ôtées et que Chiun avait extrait deux corps des cylindres jumeaux. Van Riker descendait dans celui de gauche. Il ne restait plus que quelques minutes sur les quinze dernières que Van Riker avait accordées à cette partie du monde.

— Vous avez un problème oculaire, suggéra Remo.

— Mes yeux vont très bien, siffla Candler. Je sais reconnaître la brutalité meurtrière, le génocide, quand je le vois.

— Oh non ! reprit Remo hochant la tête. Quelque chose ne va pas avec vos yeux. C'est évident.

Impressionné par l'accent de sincérité de Remo, Candler, de sa main droite, tâta ses deux yeux.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda-t-il.

— Ils sont ouverts, répliqua Remo qui avança et tapa légèrement Candler à la nuque.

Les yeux du journaliste se fermèrent comme si ses paupières étaient soudain tirées par des poids.

Remo le laissa s'écrouler puis alla donner un coup de main à Chiun et Van Riker.

À l'intérieur du cylindre, il entendait Van Riker respirer lourdement et grogner de temps en temps dans l'effort.

— Comment ça se passe ? interrogea Remo.

— Cette nation ne connaît ni ordre, ni discipline, dit Chiun. On a oublié des cadavres dans les cylindres.

— Incroyable, compatit Remo. Avoir le culot de vous exposer à la vue de la mort. Oh, coupable Amérique !

— En effet, soupira Chiun, quel manque de respect.

Ils entendirent plusieurs grognements puis Van Riker émergea du cylindre.

— Terminé, fit-il.

— Il est désamorcé ? demanda Remo.

— Oui. Aussi inoffensif qu'un nouveau-né, dit-il, élevant au-dessus de sa tête une tige de métal qui faisait environ trente centimètres. Sans cela, ajouta-t-il, plus de danger.

Il déposa précautionneusement l'amorce fissile (8) et se hissa hors du trou, puis passa un moment à épousseter ses vêtements.

— Je ne sais vraiment pas comment vous avez réussi à enlever ces scellés, dit-il finalement à Chiun.

— Vous m'avez observé. Maintenant vous devriez pouvoir en faire autant.

Van Riker sourit faiblement.

— Je suppose que la science ne connaît pas tous les secrets du monde.

— Ce que vous appelez pompeusement science n'en connaît aucun, rectifia Chiun.

— Poussez-vous, dit Remo, il faut ranger les corps.

Il avança vers le monument et Van Riker se saisit rapidement de la pièce qu'il avait délicatement posée quelques minutes auparavant.

— Faites attention de ne pas toucher à ça, dit-il. C'est hautement radioactif. Vous seriez mort en quelques minutes.

Il l'expédia sous un buisson à côté du monument et descendit.

En contemplant les deux corps allongés par terre, il murmura :

— J'aurais cru ne plus jamais les revoir.

— Votre œuvre ? demanda Remo.

Van Riker approuva de la tête.

— Pas très plaisant, mais nécessaire.

Chiun approuva à son tour. Puis lui et Remo balancèrent les deux cadavres dans leurs cylindres respectifs et replacèrent les capsules en bronze.

— Écoutez-moi, Van Riker. Vous n'allez plus ouvrir ces cylindres.

Promis ?

— Plus jamais.

— C'est bon, Chiun, dit Remo. Vous pouvez les sceller définitivement.

Il s'écarta et vint aux côtés du général. Tous les deux regardèrent Chiun remettre les capsules en place, et les bloquer l'une après l'autre. Cela lui prit en tout trente secondes.

Puis il se redressa.

— Elles ne bougeront plus, affirma-t-il.

— Une fois que les choses se seront calmées par ici, il faudra qu'on les rouvre pour réamorcer Cassandre. Mais cette fois-ci j'apporterai l'outil qui est à Washington.

— Si vous souhaitez un jour les rouvrir, corrigea Chiun. Vous feriez bien d'apporter de gros explosifs. Je vous dis qu'elles sont scellées.

Ils furent interrompus par un grognement. Jerry Candler roula sur lui-même, ouvrit les yeux et les leva vers eux. Il secouait la tête, incrédule, en découvrant Remo, Chiun et Van Riker debout devant le monument.

— Terroristes ! cria-t-il. Bourreaux fascistes ! Fanatiques de l'extrême-droite ! Tyrans de...

— Qui est cette personne ? interrogea Chiun. Pourquoi me parle-t-il sur ce ton ?

— Je participe à la prise de conscience grandissante de ma patrie ! hurla Candler, hystérique.

— Fais-lui réintégrer l'inconscience grandissante de sa patrie, suggéra Chiun à Remo.

— Déjà fait, répondit Remo.

— Tu aurais dû le faire plus soigneusement, constata Chiun qui se tourna vers le journaliste : Filez avant que je ne scelle votre bouche avec une pierre.

Candler recula lentement.

— Qu'avez-vous fait des corps ?

— Quels corps ? demanda Remo.

Candler continuait à reculer, sa voix s'élevant de plus en plus à mesure qu'il s'éloignait du danger.

— Vous aurez de mes nouvelles ! lança-t-il. Je les ai vus. J'ai vu les corps. Je sais que vous avez tué deux pauvres Indiens. Le monde le saura.

— Bien, fit Remo. Ça fait toujours plaisir d’avoir de temps en temps un peu de reconnaissance pour son labeur.

Candler disparut.

(7) Littéralement : « Gardez vos perruques au chaud ». Jeu de mots intraduisible basé sur le terme *wigwam*, hutte, tente des Indiens d’Amérique.

(8) Explosif primaire qui sert à déclencher la réaction thermonucléaire. Il se présente sous la forme d’une tige de métal.

CHAPITRE IX

Jonathan Bouchek était hors de lui. Il commençait à avoir des boutons. Sous son maquillage, il pouvait presque les sentir grandir formant des puits de pus, sous de petits volcans de peau.

Et tout ça à cause de ce con de gouvernement.

Bouchek assistait au siège de Wounded Elk depuis quatre jours et était enduit de maquillage vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

C'était particulièrement important la nuit, car régulièrement, à la tombée du jour, tous les reporters réunis sous leur tentes avaient la conviction que le gouvernement profiterait de leur sommeil pour donner l'assaut final, que des divisions entières de soldats armés jusqu'aux dents massacraient froidement le petit camp des Indiens révolutionnaires.

C'est pour ça que nuit après nuit Bouchek veillait, attendant la brutale attaque des fédéraux.

Le scénario était tout à fait clair dans sa tête. Le gouvernement enverrait d'abord ses tanks, ensuite des camions blindés pour le transport de l'infanterie. Personne ici n'était dupe de la mise en scène gouvernementale, qui par la présence sur le terrain d'un lieutenant, d'un caporal et d'une seule jeep, visait à berner les journalistes. Or ces derniers savaient que des milliers d'hommes et des tonnes de matériel lourd attendaient à quelques kilomètres de là. Ils en étaient intimement persuadés puisqu'ils n'arrêtaient pas de se le répéter entre eux : le gouvernement serait contraint de passer à l'action. Il ne pouvait pas laisser le mouvement indien faire tache d'huile. La situation risquait, sinon, de dégénérer très vite et l'on assisterait bientôt à travers le pays à des manifestations de la classe moyenne américaine, à des défilés de pancartes le long des pelouses tondues de frais, à des virées familiales dans l'une des trois voitures de la maison pour crier leur haine du gouvernement qui les opprimait.

Washington enverrait donc le gros de la troupe et Bouchek serait là, prêt, à l'avant-garde. Il avait déjà découvert que le garde national, deuxième lieutenant sur les lieux, voulait être comédien. Bouchek avait promis de le pousser dans cette voie, en échange de quoi, le deuxième lieutenant promettait l'usage de sa jeep au moment de la bataille. Bouchek se rendrait dans la zone de feu, assis sur le capot. Les caméras étaient déjà placées sur le siège arrière du véhicule. Dans

sa tête la scène se déroulait avec beaucoup de netteté :

Jonathan Boucek, de profil, la silhouette se détachant sur un fond d'explosions, de bombes et de tueries.

Jonathan Boucek avançant dans la grande bataille, faisant vivre en direct l'actualité aux milliers de téléspectateurs américains.

Ses confrères et néanmoins ennemis, en étoufferaient de rage. Qu'ils s'écartent ! Place à Jonathan Boucek.

Mais il haïssait le gouvernement qui n'avait pas encore déclenché son offensive. Chaque matin, son maquillage craquelait après une longue nuit d'attente. Sans compter les démangeaisons. Or il craignait de se gratter, persuadé que les troupes fédérales en profiteraient pour attaquer juste à ce moment-là, et qu'il ne serait plus présentable à l'image.

Il n'avait pas eu de chance. Lorsque le gouvernement s'était déchaîné contre les gentils garçons d'Attica, Boucek était en train de boire un café à la cafétéria du coin.

Pour la demande de rançon dans le rapt de San Francisco, Boucek était pendu au téléphone à cent mètres de là, en grande discussion avec son bureau pour ses notes de frais.

Cette fois-ci, il ne raterait pas l'occasion. Il ne se gratterait pas, même si la démangeaison devenait insupportable. S'il avait des boutons, tant pis, un dermatologue réglerait ça plus tard. Pour le moment, il poursuivrait dans la souffrance. Tout pour l'Amérique.

Il regarda autour de lui le campement qui reposait dans la lumière de l'aube. Il sortit de sa poche un petit vaporisateur de gorge, s'aspergea les amygdales et fit quelques exercices pour se mettre en voix.

Encore une nuit interminable sans rien à dire.

À New York, où on prenait très à cœur ce genre de choses, quelqu'un allait bien finir par se demander si ça valait la peine de garder cet observateur vu qu'il n'y avait rien à observer. Sa réflexion fut interrompue par des petits cris. Boucek vit alors Jerry Candler passer comme une flèche d'un groupe à l'autre, s'époumonant pour annoncer qu'il allait tenir sa propre conférence de presse dans exactement trente minutes. Le chroniqueur du *Globe* convoquait impérativement tous les militants à y assister.

Boucek rempocha son vaporisateur. Faire l'actualité soi-même. Pas de nouvelles, on en invente ! Possible de tenir l'antenne un bon moment comme ça. Bien sûr, ça risquait de déplaire à sa propre chaîne qu'il devienne un faiseur de nouvelles.

Il fallait qu'il se tuyaute pour savoir quelle était la politique suivie en ce domaine.

Boucek appela un caméraman et un ingénieur du son. Après une tasse de café-réveil, il suivit la foule des journalistes vers un endroit, à mi-chemin entre le cordon de police et l'église occupée de Wounded Elk.

Candler avait attiré beaucoup de monde. Tous ses confrères étaient là. Sans compter une douzaine de membres du Mouvement Révolutionnaire Indien, dont l'inévitable Lynn Cosgrove qui exigeait, avec insistance, qu'on l'appelle Étoile-de-Feu. Elle marqua une constante approbation de l'exposé de Candler pendant toute la conférence de presse. Elle émit même quelques gémissements. À côté d'elle, se tenait Dennis Petty qui était lui-même flanqué d'un sénateur représentant un parti minoritaire américain.

Candler agita les mains pour obtenir le silence.

— Notre gouvernement de sagouins a lâchement fait assassiner pendant la nuit deux innocents Indiens. Je le sais parce que j'y étais ! J'ai vu les corps. Et je sais qu'ils n'ont rien fait pour mériter leur mort. Ils n'étaient pas armés. Ils étaient paisiblement debout à côté de leur monument lorsqu'ils furent sauvagement abattus par cinq hommes portant l'uniforme de notre sale armée des États-Unis.

« Bien évidemment l'Armée le niera. Et Washington niera. Mais ce qui a eu lieu a eu lieu. Je l'ai vu avec mes yeux. Et je suis éditorialiste pour le *New York Globe* !

Lorsqu'il eut terminé, il n'y avait plus un œil de sec dans l'assistance. Mais l'émotion n'était pas encore dissipée que ce reporter coriace d'une chaîne de télévision new-yorkaise se mit à les harceler de questions.

« Quel culot... », songea Jonathan Boucek.

— Qui sont les deux morts ? demanda le fouille-merde.

Candler fut tout étonné que cela puisse intéresser quelqu'un. Il se tourna vers Dennis Petty.

— Qui sont les deux martyrs ? rectifia-t-il.

Petty se tourna à son tour vers Lynn Cosgrove et lui murmura :

— T'es très forte pour ça, file-moi deux noms indiens.

— Ugh, que penses-tu de : Eau-vive et Sommet-du-grand-arbre ? chuchota-t-elle en retour.

Petty eut une expression de dégoût.

— Eau-vive, ça passe, mais Sommet-du-grand-arbre c'est carrément

ringard.

Pour gagner du temps, il se couvrit les yeux de la main, comme terrassé par l'émotion.

— Magne-toi, salope, siffla-t-il.

— Soleil-qui-ne-se-couche-jamais ? suggéra-t-elle.

— Ohhhh, gémit-il très fort. Où sont partis mes deux compagnons qui avec moi suivaient les traces du buffle et de l'élan, mes frères Eau-Vive et Soleil-qui-ne-se-couche-jamais. Las, ils ont pris le sentier qui conduit aux chasses éternelles. Brutalement massacrés par les Visages Pâles.

Les journalistes prenaient furieusement des notes. Le sénateur du parti minoritaire s'étouffait de chagrin, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— C'est horrible, bredouilla-t-il. Horrible. Je crois que nous devrions donner mille dollars à chacun d'eux.

— Geste symbolique, objecta Petty. Il n'est pas question d'accepter l'argent pourri du gouvernement. Pour une somme convenable, pas pour un simple geste, nous, on veut bien négocier.

— Je pense que nous devrions donner cinq mille dollars à chacun, reprit le sénateur. Pour réparer, pour reconforter l'âme blessée du courageux Peau-Rouge.

— Oh, mon âme s'élève à Wounded Elk, gémit Lynn Cosgrove.

— Arrête ta pub, siffla Petty. J'suis sur un bouquin moi aussi.

La conférence de presse traînait, traînait. Quelqu'un tendit un fusil à Petty qui s'en empara et se mit à danser en rond, l'agitant au-dessus de sa tête.

Jonathan Boucek se sentit mieux, c'était du bon matériel, des images qui permettraient de couper la déclaration de Jerry Candler. Pourquoi faire de la pub à un concurrent ?

Boucek fit signe à son équipe et s'éloigna du groupe de reporters. Il croisa les Indiens qui, à présent, tout à fait réveillés, venaient faire leur petit passage à la télé.

Boucek mouilla son index du bout de sa langue et rectifia anxieusement son maquillage. Puis, lorsque la caméra démarra, il improvisa :

— Wounded Elk est à nouveau aujourd'hui le théâtre d'un massacre qui s'inscrit dans la sanglante histoire de cette petite localité. Deux Indiens, Océan-vif... Eau... et Soleil-qui-ne-se-lève-jamais ont été assassinés par une compagnie de soldats, près de la ville occupée par

des Indiens insurgés contre l'oppression américaine.

« Plusieurs personnes ont été témoins de ce crime brutal, dont le journaliste d'un grand quotidien new-yorkais. Dennis Petty, chef du Mouvement Révolutionnaire Indien, a déclaré (je cite) : « que ses deux frères de sang ont été abattus alors qu'ils manifestaient pacifiquement ». Il rapporte que les deux hommes étaient honnêtes, pères de famille, très dévoués au mouvement indien. Il a juré qu'il ne trouverait le repos qu'une fois leur mort vengée.

« Actuellement, la situation est extrêmement tendue à Wounded Elk où l'on peut craindre une nouvelle explosion de violence dans les heures qui suivent.

Ce n'est que bien plus tard, quand sa station l'appela pour avoir des nouvelles fraîches que Jonathan Bouchek comprit qu'une fois de plus il avait raté le coche. Pendant que les caméras filmaient son flash d'informations, il manqua l'essentiel de la conférence de presse qui se poursuivait.

Tout d'abord, le sénateur du parti minoritaire avait promis une enquête sénatoriale sur les atrocités commises qu'il qualifiait de pire génocide qu'ait connu l'Amérique depuis le massacre des patriotes mexicains à Alamo.

Ensuite Dennis Petty avait juré que les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien partiraient sur le sentier de la guerre dès que Perkin Marlowe, le grand acteur indien et chef révolutionnaire arriverait, ce qui n'allait pas tarder.

— Lorsqu'il nous rejoindra, nous saisisrons nos fusils et marcherons sur l'opresseur. Tel un raz-de-marée écarlate nous balayerons cette nation. Nous vaincrons ou mourrons, dit-il, ajoutant : ce sera d'ailleurs le titre de mon prochain livre sur ces atrocités.

Chiun et Van Riker étaient rentrés directement à leur motel.

Remo s'était infiltré dans le campement des journalistes et, de loin, suivait la conférence de presse, regardant les deux dingues continuer leur cirque.

La conférence de presse cessa brutalement. La publicité c'est bien, mais le petit déjeuner est encore mieux, décida Petty, se souvenant des paquets de gâteaux qui l'attendaient à l'église.

En partant, Lynn Cosgrove se heurta à Remo dans la cohue.

— Salut à toi Étoile-de-Feu, libératrice des opprimés, gardienne de l'héritage et de la culture des Peaux-Rouges, lança Remo.

— Fils de pute ! cracha Étoile-de-Feu.

Remo haussa les épaules.

— Va te faire foutre, toi, ton gouvernement et vos promesses, enchaîna-t-elle.

— Tu parles avec langue venimeuse, dit Remo.

— Pourquoi t'as pas pris de gnôle ? demanda-t-elle.

— Tu étais là. Pourquoi ne t'en es-tu pas rappelé ?

— Je te faisais confiance pour mener à bien le grand raid et tu nous as trahis. Plus jamais je ne serai capable d'une telle confiance.

Elle trépigna de rage, faisant tressauter ses seins sous la peau de son vêtement de daim. Sa chevelure flamboyante entoura son visage.

— Parlons-en, suggéra Remo.

Il la prit par le bras et la mena vers un car de régie de télévision. Les portes en étaient ouvertes et personne à l'intérieur. Remo la souleva et entra facilement, refermant la porte derrière eux.

— Ton cœur n'est pas avec le Peau-Rouge, dit Étoile-de-Feu.

— Mon cœur est avec toi, affirma Remo, glissant sa main droite dans l'échancrure de sa robe et lui caressant l'épaule gauche.

— Notre combat historique ne t'intéresse pas tellement.

— Pas particulièrement. Mais toi, oui beaucoup, sourit Remo qui faufilait sa main derrière son épaule trouvant dans son dos un des trois centres nerveux érogènes.

Étoile-de-Feu frissonna.

— Tu n'es qu'un sale fasciste.

— Pas vrai, je ne suis pas fasciste.

Il la pinça légèrement à l'endroit propice, et elle tomba dans ses bras.

— Oh ! grand chasseur, je suis à toi, soupira-t-elle.

Remo l'installa délicatement sur le tapis, déplaçant des cartons de bobines, puis appliqua ses lèvres sur le lobe de son oreille.

— Tu es bien sûre ? demanda-t-il.

— Tu parles trop, se plaignit-elle.

Et Remo lui fit l'amour alors qu'un énorme avion arborant le marteau et la faucille filait au-dessus de leurs têtes dans le ciel clair, tel un oiseau argenté.

CHAPITRE X

Lorsque Remo revint dans la chambre, il trouva Chiun assis par terre entre les lits fixant une petite lampe de chevet qui n'avait pas d'abat-jour.

— Où est Van Riker ? demanda Remo.

— Par là, dit Chiun désignant négligemment la chambre à côté.

— Comment avez-vous réussi ? Cet endroit est plein comme un œuf.

— Rien de plus facile !

— Mais encore ? insista Remo, méfiant.

Chiun soupira.

— S'il faut que tu sois absolument après moi pour me contrôler comme un enfant, eh bien, un journaliste occupait la chambre, un certain Walter, Walter quelque chose. Je lui ai conseillé de rentrer chez lui, s'il voulait rester en vie.

Remo s'apprêta à répliquer, mais Chiun poursuivit :

— Je ne l'ai pas touché. Je connais ta passion pour la discrétion.

Puis, laissant là ce détail, Chiun se remit à contempler la lumière crue de l'ampoule.

Remo rompit le silence :

— C'était du bon travail là-bas.

Chiun ne broncha pas.

— J'ai dit que c'était du bon travail, répéta Remo.

— Est-ce que tu loues l'ampoule pour la lumière qu'elle te donne ? remarqua Chiun.

— Qu'est-ce que c'est que cette question ? demanda Remo.

— C'était une question des plus simples. De celles que tu résous le mieux.

— L'ampoule est faite pour éclairer, constata Remo.

— Tu as parfaitement compris, conclut Chiun satisfait.

— En effet, reprit Remo. Et l'eau use le rocher, mais très lentement.

— C'est stupide, protesta Chiun.

— C'est stupide que vous soyez d'accord ou pas, insista Remo.

— Tout ce que tu dis est stupide, quoi que l'on fasse pour t'éclairer.

— Voilà le secret du miracle, dit Remo. C'est une négation positive.

— La ferme ! dit Chiun.

— De toute façon, nous en avons terminé. Une dernière chose et c'est fini, annonça Remo se dirigeant vers le téléphone.

Chiun grogna et Remo, prenant cela comme un encouragement, reprit, tout en composant son numéro :

— Cassandra est en sécurité. Il n'y aura pas d'explosion. Demain les Apowas vont attaquer les Révolutionnaires Indiens mais cela ne nous concerne plus. Allô, Smitty ?

— Alors ? interrogea la voix acide.

— Tout est OK, répondit Remo.

— Qu'est-ce que ça veut dire : OK ?

— Van Riker a désamorcé son gadget. Plus de danger.

— Parfait. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Ouais, je sais. C'est pourtant un bon bougre. Le contraire de vous.

— Sensiblerie ! laissa tomber Smith, comme s'il s'agissait de la sentence d'un grand tribunal.

— Pas vraiment, reprit Remo. Quand je le ferai, je penserai à vous. Ça deviendra très facile.

— Parfait. Exécution !

Remo raccrocha, moins gai que lorsqu'il avait décroché. Quel mauvais début pour une journée... Mais tout ce qui devait être fait méritait d'être fait rapidement, songea-t-il. Il entendit un mélange de halètements et de grognements et pénétra dans la chambre de Van Riker.

Le lit était vide. Devant la fenêtre, tournant le dos à Remo le général exécutait des flexions.

Il entendit Remo et se retourna.

— Bonjour. Exercices. J'en fais tous les matins. Vous aussi ?

— Non, répondit Remo. Je suis au-delà de l'exercice.

Van Riker hocha la tête.

— Impossible, mon vieux, reprit-il, personne n'est au-delà. Quelle que soit votre condition physique, l'exercice reste utile... Ça freine la

détérioration.

— Détérioration ? répéta Remo. J'allais justement vous en parler.

— Ça tombe bien, je vais vous élaborer un petit programme approprié à votre forme. Ça vous aidera. Quelques abdominaux et un peu de course au ralenti vous feront pas de mal. Vous courez à quelle vitesse ?

— Sur quelle distance ? demanda Remo.

— Un mille par exemple.

— Deux minutes et cinq secondes, répondit Remo.

Van Riker eut un air condescendant.

— Non, vraiment ?

— Deux minutes et cinq secondes, répéta Remo.

— Le record du monde est juste en dessous de trois minutes, s'énerva Van Riker.

— Mais ce n'est pas *mon* record du monde, précisa Remo.

— Comme vous voudrez, fit Van Riker, concluant que Remo ne partageait pas sa passion pour l'exercice en chambre. Mais c'est quand même dommage pour vous. Est-ce que vous trouvez que je fais mes cinquante-six ans ?

— Vous avez eu une vie bien remplie ?

— C'est vrai, répondit le général.

— Une vie heureuse ? questionna Remo avançant vers l'homme à la peau bronzée.

— Pas si mal, en effet. Du moins jusqu'à ces derniers jours. Après avoir désamorcé Cassandre ce matin, ma gaieté est revenue.

— Fier de vous, hein ? demanda Remo faisant à nouveau un pas en avant.

— Oui, monsieur, fit Van Riker. Cassandre est devenue inoffensive. Seul un tir d'artillerie lourde pourrait encore provoquer une explosion.

— Un tir d'artillerie ?

— Oui. Mais du gros. Au moins un 155 millimètres.

— Oh, fit Remo s'arrêtant net. Un obus de 155 millimètres pourrait déclencher le système ?

— Bien sûr. Mais il faudrait que ce soit bien tiré. Où allez-vous ?

Rentrant dans sa chambre, Remo lança pardessus son épaule :

— Trouver un canon du calibre indiqué.

Chiun entendit les dernières paroles de Remo.

— Si tu trouves un canon, donne-le au sale gosse. Peut-être inventera-t-il un nouveau moyen de faire sauter son pays.

— Très drôle, fit Remo exaspéré et claqua la porte en sortant.

La matinée était douce et chaude. Mais il était vraiment écœuré. Les Apowas avaient justement tout ce qu'il fallait pour déclencher Cassandra. Malédiction ! Et ils étaient prêts à bombarder l'église et le monument si Remo ne leur amenait pas les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien avant le lendemain matin.

Remo trouva Brandt dans le supermarché « le Caribou qui défonce les prix » où celui-ci engueulait copieusement un groupe de bonnes femmes qui avait tripoté du papier de toilette. Le stock montait jusqu'au plafond.

— Pourquoi les empêcher de toucher ? demanda Remo. C'est doux, imperméable, très agréable à palper.

— Absurde, répliqua Brandt. La seule chose de douce qu'il ait c'est la couche d'air emprisonnée dans l'emballage. Sinon c'est de la vraie toile émeri.

Regardant la pile impressionnante, Remo commenta :

– Vous devez en vendre beaucoup.

— Non, mais le type qui me l'a vendue, lui, a fait une grosse vente, rigola-t-il très satisfait de sa propre plaisanterie, puis il demanda :

— Vas-tu tenir ta promesse ?

— Nous verrons. Je viens pour en discuter.

— Pas le temps de faire un *pow-wow* (9), répliqua Brandt. Je dois m'occuper du magasin.

— Ça ne va pas ! Il faut d'abord sauver le monde !

— Occupe-t'en tout seul. Moi, je me contente de sauver ma recette de la semaine et si je garde pas un œil sur les caisses, les caissières me volent. Je veux ces minables du Mouvement Révolutionnaire Indien demain matin. Sinon on fait tout sauter.

— Combien en veux-tu ?

— Tous.

— Qu'est-ce que t'en feras ?

— D'abord les décrasser et puis après on les pend.

— Contraire à la loi, protesta Remo.

— Merde pour la loi. Hé, vous là-bas, laissez le papier hygiénique

tranquille. Rien à foutre de la loi. Ils sont en train de saccager notre église. La loi les laisse faire. Ça suffit déjà. Mais il y a pire : Ils détruisent notre image de marque. Partout dans le monde, les gens suivent les événements et ils pensent que tous les Indiens sont comme eux. On doit arrêter ça. Je les veux tous. Le seul vrai révolutionnaire est le révolutionnaire mort.

— Petty et Cosgrove, ça ne serait pas suffisant ?

— Pas question. Cosgrove va se mettre à danser et nous donner la migraine. Quant au grand chef, il sera si soûlé qu'on aura le temps de le pendre dix fois avant qu'y se dessoûle.

— Bon, bon. Je vais essayer. Mais si je ne peux pas ? De toute façon, votre canon est certainement rouillé...

— Ne comptez pas là-dessus.

— Comment voulez-vous faire marcher un canon qui n'a jamais servi ?

— Il a servi.

— Ah...

— Une fois par semaine depuis un an.

— Pourquoi ?

— Nous l'avons dégotté dans un surplus militaire. À force de voir toutes ces émissions télévisées sur des émeutes, sur les loulous des villes et tout ça, on s'est dit que bientôt ça commencerait ici également. C'est pour ça, on voulait être prêt à accueillir ces loubards avant qu'ils mettent notre ville à feu et à sang.

— J'aimerais bien le voir, ce canon, dit Remo, rusé.

— Tu l'entendras demain matin et si t'es encore là, après, je te le montrerai. Écoute-moi, toi l'homme au drôle de nom. Je les veux tous, sans explications. Compris ?

— OK, OK, tu les auras, dit Remo.

— Arrêtez de tripoter ce papier-cul ! hurla Brandt en quittant Remo avec précipitation.

Il avançait, l'air menaçant, vers une vieille Indienne en jeans et mocassins. Cette dernière attendit qu'il soit assez près d'elle pour lui envoyer un paquet à la figure et disparaître en courant.

Remo sortit dans le soleil matinal, très mécontent de lui. Réussir, déjà, à amener un seul Indien révolutionnaire, au bon endroit au bon moment, risquait de mettre ses capacités à rude épreuve. Mais obtenir de tous les quarante à la fois, qu'ils se lèvent docilement – à l'aube de surcroît – lui paraissait impossible.

Il se dirigea vers un petit square municipal, aux pelouses soigneusement tondues, aux parterres de fleurs artistiquement agencées autour d'un large monument de bois édifié à la mémoire des vétérans apowas. Il s'assit sur un banc pour réfléchir. Le square, tout comme le supermarché « le Caribou défonce les prix », bordait le plateau, et en contrebas, à sept cents mètres de là, Remo distinguait très bien Wounded Elk, son monument et son église. Les Apowas avaient bien le droit d'être furieux, après tout. Ils appartenaient à une race altière, une race de seigneurs fiers d'être indiens et fiers de leur pays.

Le parc dans lequel se reposait Remo était dédié aux anciens combattants. À leur courage et à leur sacrifice pendant les grandes guerres. De petits Indiens jouaient parmi des mitrailleuses montées sur des socles de ciment, des vieilles pièces d'artillerie, à moitié enfoncées dans le sol, un vieux char sans chenilles, mais sans le moindre graffiti irrespectueux non plus. Les voix cristallines des enfants emplissaient l'air de cette douce journée.

Plus bas, il y avait cette église occupée par les loulous contestataires. Des excités sans amour-propre, comment auraient-ils pu en avoir, d'ailleurs ? Ces artistes de la destruction étaient en train de rouler la Presse et le gouvernement, et, qui sait, réussiraient peut-être un jour à convaincre l'opinion publique également. Au début on dirait qu'ils étaient fous. Mais l'impact de la Presse est cumulatif. Après des nuits et des nuits de reportages, de comptes rendus, de scoops, de pilonnage sur ces pauvres Indiens opprimés, les cerveaux les plus vigilants finiraient par perdre la notion du vrai et du faux. Ce pouvoir faisait parfois de la Presse une véritable menace pour le pays. Comme l'eau use le rocher, elle désintègre les traditions, les croyances et les coutumes, mélangeant tout dans un immense ragoût qui à force d'avoir mitonné ne ressemble plus à rien. Dans ce brouillard, le premier gourou venu peut se présenter comme le sauveur universel.

Remo écoutait les cris des enfants jouant joyeusement parmi ce qui restait de très anciens conflits.

Ces gosses méritaient de vivre. Même s'ils allaient mourir plus tard pour une cause qui justifierait leur existence. Mais il était absurde de les laisser mourir parce que leurs pères, à bout de patience, allaient attaquer les révoltés bidon à coups de canon, ayant pour conséquence une déflagration nucléaire.

Remo se leva et quitta le square pour retourner à son motel. Ce serait difficile mais il était décidé à livrer les membres du mouvement révolutionnaire à Brandt. Il ne savait pas encore comment, mais il trouverait bien.

Lorsqu'il arriva au motel, Lynn Cosgrove attendait, accroupie devant sa porte. Elle leva vers lui un regard suppliant.

— Tu m'as dépouillée, Visage Pâle.

— Oui, oui, c'est ça, fit Remo, distrait.

— Tu as fait de moi une Sacajawea.

— Si tu veux.

— Je suis déchuée, possédée par la puissance du mal qui est en toi.

— C'est ça.

— Il ne me reste plus qu'à me soumettre à la tyrannie de tes mains sanglantes.

— Formidable, chérie. Mais pas tout de suite.

— Je suis bannie de ma tribu. Je suis ton esclave...

— Va manger un petit gâteau, suggéra Remo.

— Ras le bol, Remo, saute-moi !

Lynn Cosgrove se redressa et se mit à taper du pied.

Remo la toucha derrière l'oreille, près de la gorge, et la panthère hargneuse se changea en un chaton docile.

— Voilà qui est mieux, fit Remo. Écoute, aujourd'hui je vais être très occupé. Mais disons cette nuit, trois heures du matin. Je te retrouverai à l'église.

Elle ronronnait de plus belle.

— Tu m'as compris ? Trois heures du matin à l'église.

— Oui, murmura-t-elle entre deux soupirs de plaisir.

Remo arrêta sa caresse.

— C'est bon, maintenant va-t'en.

— Je pars, maître. La créature soumise s'en va car elle ne vit que pour ta volonté.

Elle partit et Remo la regarda s'éloigner. Trois heures du matin à l'église. Il avait un plan qui pourrait peut-être bien amener la bande des révolutionnaires jusqu'à la ville.

CHAPITRE XI

Chiun n'était pas dans sa chambre, mais Van Riker lui, en revanche, y était. Confortablement assis dans un fauteuil, il suivait un débat télévisé dans lequel deux sociologues et le sénateur du parti minoritaire, présent à la conférence de presse de Jerry Candler, discutaient des événements. Ils parlaient de la profonde signification sociologique du soulèvement de Wounded Elk.

Van Riker détacha ses yeux de l'écran pour regarder entrer Remo.

— J'ai quitté l'Amérique depuis trop longtemps, dit-il. Sont-ils tous comme ça, timbrés ?

— Non, répondit Remo. Seulement les plus intelligents. L'Américain moyen est encore relativement sain d'esprit.

— Dieu merci ! s'exclama Van Riker passant une main sur sa joue rasée de près. Écoutez-moi ces conneries ! Vous avez entendu ?

Remo s'assit sur le coin du lit et prit l'émission en route. Un sociologue – noir – expliquait que les événements de Wounded Elk étaient tout à fait prévisibles. On avait trop longtemps tenu ce peuple en esclavage.

— Un jour ou l'autre, il doit s'élever contre la classe dirigeante. C'est exactement ce qui se passe à Wounded Elk actuellement. Des Indiens paupérisés, soumis à une acculturation brutale, méprisés, se révoltent contre un gouvernement dont la politique à leur égard se situe à la limite du fascisme et du génocide. Il y a là une leçon à tirer pour toutes les minorités.

« Ouais, pensa Remo, il y a une autre leçon à tirer du supermarché Caribou où les Apowas font leurs courses et dont le souci majeur consiste à réussir à tâter le papier hygiénique, dans une ville où ils vivent comme des êtres humains, une ville qu'ils ont construite eux-mêmes, à la sueur de leur front ».

Cela le consola un peu de savoir que personne au village apowa ne suivait l'émission. Si par hasard il se trouvait quelqu'un devant son téléviseur, il devait se tenir les côtes à force de rire.

Le second sociologue – blanc – demandait maintenant à être lapidé. Il prédisait une montée spectaculaire de la violence. Ses yeux brillaient sauvagement, de la salive apparut aux commissures de ses lèvres. C'était un homme que l'idée de démolir les Blancs plongeait

dans l'extase.

Puis vint le sénateur du parti minoritaire.

— Les solutions politiques se sont révélées inefficaces. L'administration a refusé d'entériner mon plan de soutien prévoyant le versement de dix mille dollars d'indemnité à chacune des victimes. Je soutiens donc ce soulèvement à mille pour cent, je ne peux plus agir et je me lave les mains de ce qui se passera. La violence qui va maintenant exploser ne pèsera pas sur ma conscience, mais sur celle des responsables, à Washington, qui ont refusé d'entendre les plaintes de ces pauvres Indiens.

Le présentateur était un homme mince, blond et qui ne se prenait pas au sérieux. Tout à fait comme ce général français racontant comment un jour il avait demandé où couraient ses hommes avant de se précipiter à la tête de la charge, songea Remo.

Il demandait à présent qui se trouvait sur les lieux du massacre de Wounded Elk.

— Des Indiens de tous les jours, monsieur, répondit le sénateur. Des frères rouges qui ont travaillé dur pour essayer de se bâtir une vie correcte, malgré les terribles privations et les difficultés sans nombre.

Van Riker se leva furieux.

— De qui et de quoi parlent-ils ? Y aurait-il un autre Wounded Elk quelque part que nous ne connaîtrions pas ?

— Général, vous avez, en effet, été absent de ce pays depuis trop longtemps. Le Noir, voyez-vous, est pour tout ce qui est contre et contre tout ce qui est pour. Il veut que la violence devienne en Amérique aussi populaire que la tarte aux pommes. Car pour lui, il n'y a pas de violence quand il s'agit de soutenir sa cause. Le Blanc c'est la même chose, mais pas pour les mêmes raisons. Lui, il pense que la violence, il l'a méritée pour avoir étudié dans un *Yvy League Collège*. Il ne lui est jamais venu à l'esprit que s'il a pu le faire, c'était bien parce que ses parents travaillaient et parce qu'il en avait les capacités. Mais, obscurément, il semble penser que son éducation a été littéralement volée à un paumé défavorisé qui ne connaît même pas la conjugaison des verbes.

— Et le sénateur ? demanda Van Riker.

Remo haussa les épaules :

— Un imbécile, tout simplement.

— Savez-vous que c'est l'analyse sociologique la plus pertinente que j'ai jamais entendue.

— Je la dois à Chiun, fit Remo modestement. Au fait, il va bientôt

revenir. Je ne crois pas qu'il apprécierait de vous voir devant son téléviseur.

Van Riker éteignit le poste.

— Ça ne fait rien, de toute façon, je sors faire une promenade. Oh, que j'aimerais retourner aux Bahamas ! Dès que cette histoire sera terminée et que les gens de la Commission à l'énergie atomique pourront venir réarmer Cassandre, je file.

— Bonne promenade, lui souhaita Remo.

Van Riker disparut par la porte qui communiquait entre les deux chambres et Remo s'allongea sur le lit. Il hésitait à faire ses exercices.

Il décida néanmoins de s'y mettre. Depuis plus d'une semaine il ne s'était pas entraîné correctement. Où s'exercerait-il aujourd'hui ? Londres ? Paris ? Alger ? San Francisco ? Dayton, Ohio ? White Plains, New York ? Aucune de ces villes ne le tentait vraiment.

Voyons, il y a une petite ville dans les montagnes du Berkshire où Chiun avait loué une boîte postale. Lui et Remo y étaient allés une fois en voiture pour retirer les lettres qui s'étaient accumulées depuis des mois. La poste avait menacé de fermer la boîte. Chiun attendait des propositions de travail et fut très déçu car il ne reçut pas une seule offre d'emploi même d'intérim. Il refusa cependant fermement de jeter tout ce courrier comme le lui suggérait Remo.

Comment s'appelait la ville ? Ah oui, Pittsfield dans le Massachusetts. C'est ça. Il s'en souvenait maintenant. Il y avait un étang et un camp d'Éclaireuses où les filles chantaient comme des casseroles des chansons épouvantables à des heures impossibles. Il y avait également un joueur de pipeau qui parfois, le matin, jouait au bord de l'eau pour faire honte aux oiseaux.

Remo voyait très bien Pittsfield. Il ferma les yeux. Il était près de l'étang et mit son pied sur la rive. Puis il se déplaça lentement sur sa droite le long du rivage comme s'il glissait. Il faisait nuit noire et il évoluait sur le bord de l'eau rapidement, mais légèrement, essayant d'éviter le moindre bruit.

Dans son esprit, il entendit son pied effleurer une brindille et la briser. Mentalement, il se le reprocha. Il accéléra, bondissant avec légèreté sur les pontons de bois, sautant lorsqu'il le fallait par-dessus des barques amarrées. Plus vite, plus vite. Sa vitesse augmenta. Il sentait un début de transpiration pénétrer son dos. Il vérifia ses perceptions. Son rythme cardiaque augmentait bien. Aucun exercice n'était valable si les battements du cœur ne s'accéléraient pas. Il sentit sur son front une brise rafraîchissante qui montait de l'eau.

Il fonçait maintenant à toute vitesse et avait déjà fait la moitié de

l'étang, lorsqu'il réalisa qu'il avait oublié quelque chose. Il n'avait pas pensé à faire circuler davantage de sang dans ses jambes. Allongé sur son lit, il se concentra fortement et fit refluer son sang vers ses membres inférieurs.

Parfait. Il continua, ralentit l'allure en arrivant au camp des Éclaireuses ; puis réaccéléra. Il lui fallut encore dix bonnes minutes avant qu'il ne rejoigne son point de départ.

Son cœur battait très fort et sa respiration était montée à douze inspirations-expirations minute au lieu de sept, le rythme habituel. De légères traces de transpiration apparaissaient sur sa nuque, sous son menton et sur son front.

Fantastique, pensa Remo, aspirant l'air à pleins poumons, ramenant sa respiration à son rythme normal. Quel exercice ! Quelle merveilleuse soirée à Pittsfield, Massachusetts.

La porte s'ouvrit et Chiun entra. Il s'arrêta dans l'encadrement de la porte et contempla Remo allongé.

— Pourquoi transpires-tu ?

— Je faisais de l'exercice, petit père, répondit Remo.

— Il était temps que tu fasses quelque chose au lieu de te prélasser sur ton lit.

— Merci, je suis toujours content de vous faire plaisir, répondit Remo.

Chiun pénétra dans la chambre puis se tourna pour faire entrer quelqu'un d'autre.

— Remo, je veux te présenter cet aimable jeune homme que je viens juste de rencontrer. Il est très bien et porte un nom insensé.

Un gros bonhomme fit irruption dans la chambre, devisagea Remo avec des yeux perçants, de véritables éclats d'anthracite bleuté dans un visage pâle de brioche non cuite.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Remo.

— Valashnikov, répondit le nouveau venu.

C'est ça, dit Chiun. C'est son nom. Mais tu peux l'appeler « camarade ». Il m'a dit que tout le monde pouvait l'appeler « camarade ». Camarade, voici mon fils Remo.

Il se rapprocha de Valashnikov et fit semblant de murmurer alors qu'il parlait suffisamment fort pour que Remo l'entende.

— Il n'est pas vraiment mon fils, mais je dis qu'il l'est pour qu'il se sente quelqu'un.

— Ravi de faire votre connaissance, dit Valashnikov à Remo toujours allongé sur son lit.

— Tu vois, fit Chiun, tu vois comme il est gentil. Il dit bonjour. N'est-il pas poli ? Il ne te plaît pas ? Ne le préfères-tu pas à certains empereurs de notre connaissance ?

C'est à partir de cet instant que Remo se mit à haïr Valashnikov avec une intensité jamais éprouvée pour personne auparavant. Un Russe ! C'était complet. Comme si Wounded Elk n'était pas assez bordélique comme ça !

Il ne manquait plus que les soviétiques pour qu'on plonge dans la débâcle internationale...

— Qu'est-ce que vous faites ici, Valashnikov ? demanda Remo.

— Je suis l'attaché culturel de l'ambassade.

— Et vous venez ici pour trouver la culture bien sûr ?

— Je suis chargé du renforcement des liens d'amitié entre nos deux peuples grâce à la musique. La connaissance de la musique indienne authentique est un pas dans ce sens. Notre mère la Russie se passionne pour le folklore.

— La Russie se passionne pour beaucoup de choses, Remo, observa Chiun. Savais-tu que chez eux, les assassins sont traités honorablement, ce qui n'est pas le cas partout, tu vois ce que je veux dire ?

— Fantastique, dit Remo, sans grand enthousiasme.

Valashnikov pénétra dans la pièce à son tour et s'assit lourdement sur le tabouret posé devant la coiffeuse.

— C'est exact, confirma-t-il. La Russie croit au principe d'exploitation des différents talents que chacun possède. Nous honorons les assassins. Particulièrement ceux qui travaillent depuis longtemps sans rien demander en échange.

Il dévisageait Remo, cherchant un indice des possibilités cachées de celui-ci.

Remo, lui, regardait Chiun, dont les yeux levés au plafond traduisaient l'humilité et le détachement. Remo était écœuré. Valashnikov n'était donc qu'un vulgaire agent de recrutement. Remo aurait préféré avoir affaire à un espion.

D'ailleurs, il commençait à en avoir plus qu'assez de la chasse au job menée par Chiun.

C'était une chose de savoir que l'Amérique risquait le collapsus le lendemain à trois heures de l'après-midi, mais de là à déjà songer à se

recycler ailleurs, c'était parfaitement indécent.

Le simple fait de penser que c'était indécent prouvait amplement à Remo qu'il n'était pas le maître de Sinanju et qu'il ne le serait jamais. Chiun était un assassin. Il n'existait pas d'endroit ni d'envers pour lui, tant que le salaire tombait.

Remo, lui, était un patriote. Ses capacités il les dédiait sans partage à son pays. Il refusait de juger, de préférer son attitude à celle de Chiun ; son maître et lui étaient différents, tout simplement.

— Un assassin qui travaillerait pour notre mère la Russie, trouverait chez nous un accueil des plus chaleureux, reprit Valashnikov. Regardant Chiun, il ajouta :

— Il aurait droit à tous les honneurs. Puis se tournant vers Remo :

— Il gagnerait beaucoup d'argent.

— Une voiture de fonction ? demanda Remo.

— Bien sûr, répondit ardemment Valashnikov. Et non seulement ça, mais un appartement avec deux chambres à coucher, tout à côté de Moscou. Un téléviseur grand écran, votre propre radio, et une carte de crédit du Goum (10).

Il sourit subitement, puis tout aussi soudainement son sourire s'effaça et il poursuivit :

— Je crois qu'il s'agit de ce que vos dirigeants appellent une offre qu'on ne peut refuser.

— Il est vraiment très gentil. Tu ne trouves pas Remo ? demanda Chiun.

— Il est adorable, petit père, et vous également. J'espère que vous serez très heureux ensemble.

Sur ce, il se leva et ajouta :

— L'idée d'un téléviseur grand écran pour moi tout seul m'a obscurci le cerveau. J'ai besoin d'air pour retrouver mes esprits.

Remo quitta la chambre décidé à oublier le Russe pour le moment. Les Apowas s'apprêtaient à faire sauter le monument et l'église à coup de canon quinze cinq à moins qu'il ne leur livre toute la bande du Mouvement Révolutionnaire Indien. Comment allait-il procéder pour les amener tous au supermarché ?

C'était son souci numéro un. S'il ne réussissait pas, Brandt et son canon anéantiraient une bonne partie du continent en tirant sur Cassandre.

Comparé à ce danger imminent, le problème de Valashnikov était mineur... Il laissait Chiun à ses tractations avec le Russe qui lui ferait

un pont d'or, en échange de son passage à l'Est. Le moment venu, Remo saurait bien mettre un terme à ces négociations.

Il possédait une arme secrète dont Chiun ne connaissait pas l'existence. Mais vraiment ces Soviétiques ne reculaient devant rien ! Envoyer un type jusqu'ici pour débaucher Chiun !

Remo allait sous peu découvrir qu'il n'était pas au bout de ses peines. Marchant le long du chemin de terre qui bordait le motel, il croisa Van Riker. Le général avançait d'un pas alerte, à plus de vingt foulées la minute. Voyant Remo, il sourit et lui demanda :

— Où est l'Oriental ?

— Dans sa chambre en train d'envisager la proposition d'un agent russe, répondit gaiement Remo.

Van Riker eut l'air étonné, ne sachant à quoi s'en tenir. Finalement il demanda :

— Ah ! vraiment ? Et de qui s'agit-il ?

— D'un certain Valash quelque chose, répondit Remo.

Le visage de Van Riker se décomposa et blanchit sous le hâle.

— Est-ce qu'il n'a pas dit Valashnikov ?

— Ouais, c'est ça.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Van Riker.

— Un problème ? demanda Remo.

— C'est un ancien agent des services secrets soviétiques. Son boulot consistait à trouver Cassandre. Il a été exilé parce qu'il avait échoué. Le voilà de retour. Après tant d'années. Cette fois-ci, c'est la bonne.

— Je crois que vous vous trompez, répondit Remo. Il n'est ici que dans le but de soudoyer Chiun.

— L'un n'empêche pas l'autre. Mais s'il est ici c'est pour Cassandre. Il sait où le missile se trouve.

— Et alors ?

— Alors notre arme *secrète* n'a plus aucune valeur, expliqua Van Riker. Si l'on connaît sa localisation exacte, l'ennemi peut la faire exploser du premier coup. Ça en serait fini de notre potentiel de destruction surprise.

— S'il sait que Cassandre est ici, pourquoi est-il venu ?

— Humm, réfléchit Van Riker. Vous avez raison. Il n'a peut-être que des soupçons ?

— Parfait, dit Remo. Dans ce cas, faites l'âne. Je m'occupe de lui.

Il quitta Van Riker, se disant qu'il devrait, l'après-midi même, téléphoner à Smith pour plus amples informations concernant le Russe.

Le tuer serait évidemment le plus simple, mais cela rendrait Chiun furieux car il penserait que Remo l'avait fait pour casser l'offre des Soviétiques.

Des problèmes, encore des problèmes, toujours des problèmes.

(10) Grand magasin moscovite.

CHAPITRE XII

Selon son habitude, Smith avait passé en revue toutes les solutions. Remo ne pouvait pas tuer Valashnikov, parce que si les Russes n'étaient pas encore certains de l'endroit exact où se trouvait Cassandre, la mort soudaine de leur agent localiserait de façon irréfutable le missile à Wounded Elk.

« Cette mission, si Remo voulait bien s'en souvenir avait un double but. Le premier – et plus important –, de s'assurer que Cassandre n'exploserait pas. Remo travaillait encore sur ce premier point et devrait s'y concentrer. Empêcher les Russes de trouver Cassandre n'était que secondaire, très secondaire. »

Smith avait continué pendant neuf minutes sur le même ton, jusqu'à ce que Remo l'arrête en raccrochant. Il estimait qu'ayant fait son devoir en alertant Smith, ce dernier n'avait plus qu'à se débrouiller pour régler le problème Valashnikov.

Remo, quant à lui, avait son propre problème à résoudre. Il fallait attirer toute la bande de révolutionnaires au supermarché « Caribou qui défonce les prix ». Finalement, il se sentait assez à l'aise de ce côté-là. Il avait un plan.

Il sifflotait gaiement en descendant le chemin de terre qui menait à l'église et au monument. Son plan marcherait sans difficulté c'était évident et, une fois de plus, la raison allait triompher de la bêtise.

— Qui va là ?

Hou là là ! Il ne tenait pas à attirer l'attention, mieux valait s'abstenir de siffloter.

Il se pétrifia. Vêtue de noir, sa silhouette se mêla à l'obscurité. Le garde, à six mètres de lui scruta soigneusement les environs, mais il ne vit rien. Il se retourna, soupçonneux, toujours rien. Conscientieux jusqu'au scrupule, il regarda une dernière fois en direction de Remo, mais dut se rendre à l'évidence que rien n'est rien. De guerre lasse, il baissa son fusil et s'appuya de nouveau dessus.

Remo avança alors doucement, le dépassa et continua vers l'église.

C'était gagné d'avance. Les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien voulaient de l'alcool. Remo leur dirait qu'il en avait trouvé. Il les ferait tous monter dans le car du buffle sacré qui était toujours là, car la chaîne de télévision propriétaire n'avait pas

osé le réclamer. Il les conduirait au supermarché de Brandt. Ce serait alors une affaire réglée.

Génial Remo !

Au loin, l'église brillait, seul point lumineux dans la nuit noire. Remo entendait des voix qui chantaient d'abord faiblement puis plus fort, au fur et à mesure qu'il approchait.

— *Pousse ton cul contre le mur, j'arrive...*

Ils chantaient des chansons paillardes, et à tue-tête, constata Remo.

— *Je connais une fille qui vit sur la colline. Ce qu'elle veut pas faire, sa sœur veut bien...*

Maintenant ils hurlaient. Au moins n'aurait-il pas besoin de les réveiller. Lorsqu'il s'arrêta en bas des marches de l'église, il entendit murmurer :

— Pssst, Visage Pâle !

Il se tourna vers les haies de gauche.

— Psst, ici ! reprit la voix.

Il avança dans la direction de l'appel et entendit un bruit de tissu qui se froissait.

— Tu es en retard.

Baissant les yeux, il découvrit Lynn Cosgrove, allongée par terre, sa jupe en daim remontée autour des hanches. Elle n'était pas seule. Endormi à côté, Jerry Lupin gisait nu.

— En retard, pourquoi ? Couvre-toi. C'est indécent.

— Tu as dit que tu serais là à trois heures, il est trois heures cinq. Le corps humain n'est jamais indécent. Il est glorieux dans toute sa sensualité exaltante. D'ailleurs, je suis ton esclave. Tu m'as violée et souillé mon honneur. Je suis à toi pour que tu fasses de moi ce que bon te semble. Alors saute-moi. S'il te plaît. J'ai assez attendu.

— En bonne compagnie à ce qu'il semble, ironisa Remo en désignant Lupin du doigt.

Lynn Cosgrove sourit.

— J'ai découvert que c'est bon avec tout le monde. Absolument tout le monde.

— Parfait, fit Remo. Reste avec lui.

— Tu m'as promis ! cria-t-elle.

— Tu sais bien qu'on ne peut faire confiance à aucun Visage Pâle.

— On ne peut faire confiance à personne au-delà de trente ans,

répliqua-t-elle.

— On ne peut pas faire confiance à un réactionnaire.

— Ni à un homme, dit-elle. Un phallocrate. Je ne suis pas ton objet, tu sais. Je suis un être humain avec des sentiments humains.

— Je ne m'en suis pas aperçu, ironisa Remo.

— Vas-tu me violer ?

— Non.

— Il le faut. Tu dois me violer.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que j'en ai besoin.

— Est-ce tout ce que je représente pour toi ? Un objet sexuel ?

— Sans importance. Viole-moi !

— Non, répliqua Remo.

— Salopard, siffla-t-elle, plus jamais je ne gaspillerai mon corps avec un homme qui n'est pas digne d'un tel cadeau.

Remo l'entendit se retourner sur l'herbe puis dire à son voisin :

— Réveille-toi. Encore. J'en veux encore. Allez ! Réveille-toi.

Remo eut envie de l'aider à tirer Jerry Lupin de sa torpeur. Peut-être qu'un peu de sexe réussirait à la calmer, ce qui semblait irréalisable par aucun autre moyen.

La rumeur en provenance de l'église était assourdissante.

— C'est la lutte finale...

— Umgawagawa, umgawagawa...

Remo grimpa les marches et pénétra par la porte ouverte.

L'intérieur de l'église ressemblait au quartier du Bowery (11) un dimanche matin. Certains dormaient debout, d'autres étaient allongés par terre ou sur des prie-Dieu. L'autel, privé de ses ornements qui gisaient par terre, servait de bar. Une impressionnante cargaison de bouteilles en tout genre l'encombrait et Dennis Petty officiait tout à la fois comme barman et comme chef de la chorale.

Il vit s'approcher Remo et lui fit signe :

— Chante avec nous !

Agitant un verre de whisky plein à ras bord au-dessus de sa tête, il reprit.

— On ne nous videra pas !

Ses paroles furent reprises par une douzaine de personnes qui étaient encore capables de remuer les lèvres pour autre chose que pour boire.

— C'est la lutte finale ! beugla Petty.

— La grande victoire du tord-boyaux ! enchaîna Remo.

— C'est pas les paroles, protesta Petty.

— D'où vient la gnôle ? demanda Remo, écoeuré.

Petty se frappa le front de son index droit.

— On a des copains, petit malin. Pas seulement toi et tes sucettes.

— Tu peux me donner un nom ? le défia Remo.

— Perkin Marlowe. En personne.

— C'est lui qui vous a envoyé tout ça ?

— Ouais, un camion plein.

— Il va venir ? demanda Remo. J'espère bien qu'il va venir ici. J'aimerais bien le voir. Oh, comme j'espère qu'il viendra !

— On s'en fout qu'il vienne, hurla Petty. On a la gnôle. Et y en aura encore plus demain. C'est la lutte finale, aujourd'hui, demain, et les jours suivants, tant que la gnôle coulera...

Cette fois-ci, il n'y eut que cinq ou six voix à reprendre en chœur, les autres choristes s'étaient écroulés.

Voilà comment s'effondre un plan parfaitement conçu, pensa Remo, fou de rage. Il faudrait un régiment de déménageurs pour livrer ce stock de déchets humains à bon port. Il songea à n'y traîner que Petty et Cosgrove, mais il se dit que Brandt ne se contenterait pas d'une si maigre livraison. Il ne lui restait plus qu'à trouver le canon de quinze cinq. Urgent.

Pendant que Remo se frayait un chemin dans la nuit vers le village apowa, Van Riker dormait. Mais il n'était pas seul. Une masse impressionnante assise sur une chaise au pied de son lit, fumant cigarette sur cigarette, veillait sur son sommeil.

L'intrus serrait entre chaque doigt de la main droite un mégot fumé jusqu'à la limite du filtre.

Sa main gauche caressait un pistolet posé sur ses genoux. Il étudiait le visage bronzé de Van Riker qui lui apparaissait dans la faible lueur de la salle de bains.

Van Riker avait un sommeil agité. Que Remo lui apprenne la présence à Wounded Elk de Valashnikov l'avait sérieusement éprouvé.

Il s'était immédiatement rendu chez Chiun, mais il n'avait trouvé personne.

Des heures durant, le général s'était torturé l'esprit afin de savoir si oui ou non il appellerait Washington. Mais qui appeler ? Personne ne connaissait Cassandra et bien peu avaient entendu parler du général Van Riker. Appeler le FBI ? Ils ouvriraient immédiatement un dossier sur les marottes de Van Riker. La CIA ? Ils noteraient scrupuleusement l'appel à l'ordre du jour d'une réunion du mois suivant, et cinq jours plus tard, un type filerait le tuyau à la Presse.

Finalement, Van Riker était retourné dans sa chambre et son sommeil fut tourmenté de visions. Des vagues de missiles russes piquaient droit sur les États-Unis. Une demi-douzaine de ces ogives fondaient sur Wounded Elk pour détruire l'unique espoir américain d'épargner au monde une guerre atomique. À partir du moment où Valashnikov connaissait la cachette de Cassandra, tout était très facile pour les Russes. Valashnikov n'avait même pas besoin de poser un émetteur sur le monument, un simple livre de géographie suffirait.

Dans son sommeil, le général ouvrait et fermait les paupières au rythme des explosions qui désintégraient les collines du Montana et les plus grandes villes américaines. Le feu nucléaire l'aveuglait. Une boule de feu apportant la destruction s'élevait au-dessus de Baltimore.

Van Riker se réveilla brusquement. Les yeux grands ouverts et vit une faible lueur rouge près de son lit. Il eut très peur, puis constata que la boule rouge n'était que le bout incandescent d'une cigarette. Quelqu'un était assis à côté de lui.

— Valashnikov ?

— Oui, général, lui répondit une voix à l'accent prononcé. Ravi de vous voir après tant d'années.

— Ça fait combien de temps ?

— Dix ans, répondit Valashnikov écrasant sa cigarette dans le cendrier. Dix ans de perdus à cause d'un crétin du NKVD qui dans sa traduction a confondu « bronzé » et « noir ». Enfin tant pis... Je suis ici et vous aussi, c'est tout ce qui compte.

— Je n'ai rien à dire, prévint Van Riker.

— Pas la peine, répliqua Valashnikov. Votre présence parle pour vous. Puisque vous êtes ici, Cassandra y est également. Notre mère la Russie n'a pas besoin d'autres renseignements.

Van Riker s'assit lentement dans son lit. Par la fenêtre, il voyait l'aube se lever. Bientôt ça serait le matin.

— Je n'en suis pas entièrement persuadé, Valashnikov. Si c'était si

simple, pourquoi vous déranger ?

— Excusez-moi, général. Tout simplement pour me régaler. Ça fait dix ans que vous et cet infernal engin m’empoisonnez l’existence. Mais maintenant, j’ai gagné. Je suis venu pour vous faire partager le sentiment que je porte en moi depuis dix ans. Le sentiment d’être perdant.

Il rit, et il reprit :

— Cela doit vous paraître insensé, mais je voulais que vous sachiez ce que vous m’avez fait.

— Allez-vous me tuer ? interrogea Van Riker.

De nouveau, Valashnikov s’esclaffa.

— Vous tuer ? Après toutes ces années ? Non, général. Je vais vous laisser, comment dites-vous déjà ? Ah, oui, mariner dans votre jus.

— Je changerai Cassandra de place.

— Cela vous prendrait des mois. Vous savez, tout comme moi, qu’il serait trop tard. Sans compter que cette fois-ci, cela ne passerait pas inaperçu. Vous avez pu la première fois construire Cassandra en secret, car nous ne connaissions pas son existence. Mais maintenant vous n’avez plus cet avantage.

— Je vais...

Van Riker cherchait désespérément à le menacer de quelque chose, mais il ne trouvait rien qui soit de nature à vraiment effrayer Valashnikov.

Le Russe se leva.

— C’est bien, général, au moins vous avez renoncé à mentir. Dormez en paix. D’autant plus que vous avez la satisfaction d’avoir précipité la fin de votre pays.

Il glissa son revolver dans la poche de sa veste et ajouta :

— Faites de beaux rêves ! Ah, ah, ah !

Après son départ, son rire insupportable restait suspendu dans la pièce comme un chapelet.

Van Riker resta assis dans son lit à réfléchir. Finalement, il se leva, alluma la lumière et décrocha son téléphone. Il n’y avait qu’une personne susceptible de l’aider. Quelqu’un à qui il pouvait parler.

Le docteur Harold Smith du sanatorium de Folcroft.

CHAPITRE XIII

Le soleil s'apprêtait à se lever d'une minute à l'autre, lorsque Remo pénétra dans le village apowa sur le haut de la colline qui dominait le petit monde des journalistes, des fédéraux, et des révolutionnaires éparpillés dans la prairie du Montana.

Il s'arrêta un instant sur le bord du plateau et contempla le spectacle. Plus bas, près de la route qui menait au village se trouvait l'église, Q.G. des révolutionnaires indiens et le monument de bronze et de marbre qui abritait Cassandre.

Remo se détourna, et au petit trot, se rendit vers le centre de la ville. Il n'était pas loin de cinq heures trente, et il fallait faire vite pour éviter que ce canon de quinze cinq ne fasse sauter le monument et ne déclenche Cassandre.

Un instant, il se permit d'envisager ce qui se produirait si l'engin nucléaire explosait. Il mourrait. Chiun également. Cette pensée le bouleversa car l'idée de la mort de Chiun lui paraissait inconcevable, aussi inconcevable que la disparition de la loi de la gravité ou de n'importe quelle autre loi de la nature.

Mais le pouvoir de Cassandre les dépassait.

La mort, quelle étrange chose. Elle ne plaisait guère à Remo. Il se demanda si tous ceux qu'il avait assassinés avaient éprouvé les mêmes sentiments que lui.

À la prochaine occasion, il faudrait poser la question. Si, bien sûr, il y avait une autre fois.

Brandt avait dû se croire très malin quand il avait caché le canon. Remo avait bien réfléchi, et dans un éclair d'inspiration avait trouvé la solution. Pourquoi ne pas cacher le canon à l'extérieur ? Quel meilleur endroit que le square ? Le square, avec sa collection de pièces d'artillerie et les gosses qui jouent à cache-cache au milieu. Le square d'où l'on avait une vue imprenable sur l'église, sur le monument et sur la route y menant. Il ne lui restait donc plus qu'à se rendre là-bas, et à trouver le canon de quinze cinq en état de marche. C'était tout ce qu'il y avait à faire.

Mais c'était déjà trop. Remo parcourut consciencieusement le jardin, détaillant scrupuleusement chaque pièce d'artillerie. Rien ne ressemblait au dangereux canon. Il y avait bien des mitraillettes rouillées, des bazookas hors d'état de fonctionner, des mortiers

inoffensifs, des petits canons qui depuis longtemps avaient livré leur dernière bataille. Mais pas de trace d'un quinze cinq capable de faire sauter l'église et par voie de conséquence, Cassandre avec.

Plus que douze minutes, Remo était perdu. Il ne savait même pas où habitait Brandt, donc pas question d'aller lui tirer les vers du nez. Il était sans idées et sans projets.

Le village autour de lui s'éveillait lentement. Des gens apparaissaient silencieusement dans les rues. Remo les observa. L'Amérique se rendant au travail, l'Amérique qui craint Dieu et travaille dur.

Assis sur le banc du square, il regardait distraitement cette Amérique qui craint Dieu et travaille dur vaquer à ses occupations. Soudain, il réagit.

Qui étaient ces gens partant au travail à cinq heures trente du matin ? Tous jeunes, costauds, ils semblaient se diriger dans la même direction.

Ce n'était pas vraiment un espoir, mais bien le seul espoir auquel il puisse se raccrocher. Remo se joignit à un petit groupe qui longeait le square, se dirigeant vers le nord. Il marcha rapidement, puis passa d'un groupe à l'autre. Brusquement, il comprit. Tous convergeaient vers le supermarché de Brandt.

Remo y arriva juste quelques minutes avant six heures. Deux heures avant l'ouverture, le magasin était pourtant brillamment éclairé. Remo repéra Brandt. Il s'entretenait avec un groupe d'une vingtaine de jeunes et à chaque instant, de nouveaux arrivants se joignaient à eux, entrant par les grandes portes automatiques du magasin.

À chaque ouverture, Remo entendait les bribes de phrases prononcées par Brandt :

— ... doivent arriver... faudra s'en débarrasser nous-mêmes... avez-vous prévu comment ?

Le groupe, qui maintenant se composait d'une quarantaine d'hommes, suivit Brandt vers un côté du magasin. Remo les vit s'attaquer à la gigantesque montagne de papier toilette, emportant chacun quatre paquets à la fois, puis des boîtes et des cartons.

Derrière l'énorme pile de papiers qui peu à peu diminuait, le canon apparut. Remo comprit enfin pourquoi Brandt s'énervait chaque fois qu'une de ses clientes tripotait les rouleaux de papier. Il avait dû installer le canon dans son magasin, peu après que le Mouvement Révolutionnaire Indien ne se soit emparé de l'église.

Quel endroit stupide pour planquer un canon. C'était tellement bête que Remo n'y avait pas pensé.

Maintenant tout était très simple : il suffisait de neutraliser le canon, en espérant qu'il n'y aurait de bobo pour personne. Après tout, Remo avait une certaine sympathie pour les Apowas et il aurait été assez heureux de pouvoir plastiquer l'église.

Brandt surveillait maintenant les Indiens en train de dégager le canon d'une gaine de grillage protecteur. Il s'agissait d'une grosse pièce, sa gueule située bien au-dessus de la hauteur d'un homme.

Comprenant qu'il devait y avoir une porte latérale par laquelle on sortirait le canon, Remo fit au pas de course le tour du supermarché. Il s'arrêta aux abords des larges portes à double battants réservées aux livraisons. Il fit une autre découverte, les câbles d'alimentation électrique du bâtiment. Remo chercha la boîte à fusibles sur le mur extérieur du magasin. Il ne trouva rien. Les deux arrivées jumelles étaient reliées par des poteaux à des énormes isolateurs en porcelaine qui se trouvaient à trois mètres du sol et traversaient le mur du bâtiment.

Remo bondit et s'agrippa à l'un des isolateurs avec sa main gauche. Ainsi suspendu, il pensait à l'électricité. Il n'était pas expert en la matière et il se donnait beaucoup de mal pour imaginer des solutions. Ça n'allait pas être facile : couper un des fils en touchant le mur ou le sol et il serait immédiatement foudroyé : le courant le traverserait et la décharge le tuerait.

Si seulement il avait pensé à mettre ses tennis. Stupide, cela n'aurait rien changé, se dit-il. Mais il les regrettait quand même...

Qu'importe, il fallait couper le courant sans se faire électrocuter. Remo se laissa retomber sur le sol, il se plaça sous les fils électriques, prit son élan et sauta bien à la verticale. Au sommet du bond, il fit tourner sa main droite comme un moulinet au-dessus de sa tête. La main sectionna le câble épais.

Remo toujours en l'air, ne sentit rien de plus qu'un léger picotement sur le tranchant de la main. Il atterrit légèrement et d'un entrechat évita la partie sectionnée du câble qui se tordait au sol comme un serpent crachant des étincelles d'un venin diabolique.

Remo reprit son équilibre, puis sauta à nouveau et trancha le second fil. Comme la première fois, le câble tomba au sol et se tordit, lâchant des étincelles. Remo s'éloigna rapidement, évitant les décharges. Au même moment, il entendit des cris provenant de l'intérieur du supermarché.

— Qu'est-ce qui se passe nom de Dieu ? questionna une voix.

— Faut vérifier les plombs, ordonna la voix de Brandt.

Maintenant il fallait agir vite. Remo retourna à l'entrée du magasin juste au moment où une lueur rose apparaissait à l'horizon. Les portes automatiques ne fonctionnaient plus et Remo dut les forcer. Une fois à l'intérieur, il se déplaça entre les Indiens qui avaient arrêté le déménagement du canon et attendaient que la lumière revienne.

Il s'approcha du Howitzer et sentit la fraîcheur du tube d'acier poli au-dessus de sa tête. Il palpa le métal et l'ausculta par petites tapes du tranchant de la main.

Toute machine avait son point sensible et un canon était une machine ! Chiun enseignait qu'il existait toujours un endroit où les vibrations feraient apparaître la faille.

Remo travaillait maintenant de plus en plus vite, heurtant la masse métallique avec le gras de ses mains. Puis il trouva. Un endroit ne vibrait pas de la même façon sous l'impact de ses coups.

Remo délimita l'endroit vulnérable. Puis par en dessous, il se mit à faire vibrer le métal, écrasant ses paumes contre l'acier.

Il rythmait son mouvement, main gauche, main droite, l'une après l'autre, avec la précision d'un métronome. Le supermarché résonnait de coups sourds.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurla quelqu'un, non loin de Remo.

— Inspecteur de canon, répliqua Remo.

Un rire fusa dans le noir.

Puis soudain, Remo, satisfait du métal qui vibrait en cadence sous ses coups, cassa brusquement le rythme par une série violente en staccato. Le tube du canon gronda de douleur. Voilà qui était fait. Remo s'arrêta, puis se dirigea lentement vers la porte d'entrée.

De l'arrière du magasin, il entendit la voix de Brandt hurler :

— Ces putains de câbles électriques se sont détachés du mur. J'ai des lampes de poche par ici, que chacun en prenne une.

Les hommes avancèrent vers Brandt et se saisirent des lampes qu'il tenait dans les bras. Puis ils revinrent vers le canon, le faisceau braqué sur la grosse pièce d'artillerie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda quelqu'un.

— C'est pas vrai ! s'exclama Brandt, n'en croyant pas ses yeux. Le canon n'avait pas bougé, mais le tube, au lieu de pointer victorieusement vers le ciel, dans un défi viril, piquait du nez piteusement vers le sol, comme une vieille branche de céleri fanée.

Remo était déjà dehors, se dirigeant d'un pas alerte vers la route, prêt à régler son second problème.

Mais il ne fut pas assez rapide. Brandt, fou de rage, s'était rué vers une fenêtre et il l'avait aperçu qui s'éloignait dans le soleil levant.

— Merde, espèce de salaud, faux derche, cria-t-il à l'intention de Remo.

Hors de lui, frappant son poing droit dans sa paume gauche, il reprit ses vociférations :

— Si tu crois que tu as gagné, Drôle-de-nom, tu vas avoir une sacrée surprise !

CHAPITRE XIV

Le général Van Riker avait réussi. Valashnikov le comprit immédiatement lorsqu'il décrocha le téléphone qui sonnait dans sa chambre d'hôtel.

La standardiste lui passa l'attaché culturel de l'ambassade soviétique, ce qui voulait dire le plus éminent espion rouge en poste aux États-Unis.

— Camarade Valashnikov, vous repartez sur-le-champ, ordonna son interlocuteur sans préambule.

— Partir, mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait croire que notre politique a changé au point de vous permettre de demander « pourquoi » ?

— Mais j'ai trouvé ce que j'étais venu chercher. C'est ici. Après dix ans, j'ai trouvé, bégaya Valashnikov.

— Peut-être bien. Mais vous avez également failli causer un incident international. Vous êtes un danger pour notre politique de détente, et sans détente, sans amitié, sans compréhension mutuelle, il nous est impossible de lancer notre attaque-surprise. Valashnikov, vous êtes un sombre crétin. Rentrez, c'est un ordre.

Valashnikov respira à fond. Il était trop près de la victoire pour laisser tomber sans se battre encore un peu.

— Auriez-vous la bonté de m'expliquer ce que j'aurais dû faire ?

— Avec plaisir, répliqua acidement son interlocuteur.

— Tout d'abord, éviter de toucher à cette petite fille, une Indienne en plus, ce qui vous met dans une situation délicate vis-à-vis de la justice américaine. Nous sommes très embarrassés.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Non seulement vous êtes un pervers, mais surtout vous êtes un imbécile. Dire que vous avez proposé des armes aux Indiens de Wounded Elk ! Vous nous avez compromis dans une affaire où nous ne devrions pas être impliqués.

— Je n'ai jamais...

— Pas la peine de nier, Valashnikov. Je l'ai entendu de mes propres oreilles, il y a juste quelques instants. Vous avez simplement

de la chance que le maire de Wounded Elk soit un homme raisonnable. Le maire Van Riker ne portera pas plainte.

— Van Riker ? C'est un...

— C'est un élu du peuple, Valashnikov ! Un *élu*, vous m'entendez ? Et avez-vous déjà vu un maire américain inventer de telles histoires ? Vous partez immédiatement. Vous retournez à Vladivostok et attendez qu'on vous recontacte.

Le téléphone fut raccroché brutalement à l'oreille de Valashnikov.

— Imbéciles ! Bandes de crétins ! Ils s'étaient fait duper par Van Riker, qui avait réussi à obtenir des renseignements sur Valashnikov et s'en était servi pour donner un air de vérité au reste de sa fable. L'ambassade soviétique avait tout gobé. Désespérant !

Qu'ils soient idiots et qu'ils le restent. Valashnikov, lui, était bien résolu à ne pas se laisser faire. Depuis dix ans, il était dans le vrai et il n'avait échoué que par la faute et la stupidité d'un agent du K.G.B. Voilà qu'il était près de réussir, qu'il était près de sa rédemption, il n'allait quand même pas se laisser voler sa victoire par un espion en place à Washington qui prêtait foi à cette histoire rocambolesque, ridicule...

Il voulait que Moscou reconnaisse qu'il avait toujours eu raison au sujet du monument. Rien d'autre ne comptait, rien d'autre n'était important. Il en était au point où son acharnement allait être payant, sa victoire d'aujourd'hui rétablirait l'équilibre et compenserait les échecs de ces années perdues. Il fallait leur prouver qu'il avait raison.

Partir maintenant ? Retourner à Vladivostok et à sa misérable fonction d'aide de camp ? Jamais ! L'aurait-il même voulu, ce retour eût été impossible. Pour n'importe qui accusé de s'être mêlé de la politique interne des États-Unis, c'était l'exil ou la mort...

Valashnikov glissa son revolver dans un tiroir de la commode, enfila sa veste et sortit de la chambre. Il trouverait bien un moyen de prouver à la Russie que c'était lui qui avait raison.

Lorsque Remo arriva au barrage des fédéraux qui encerclaient le monument et l'église, personne ne l'arrêta. Toute la troupe était assemblée autour d'une large tente qui servait de quartier général à la presse internationale.

Remo s'y dirigea et remarqua que les projecteurs de télévision étaient allumés, que les caméras bourdonnaient et que les reporters de la presse écrite griffonnaient à toute allure. Le centre de toute cette frénésie était une personne que Remo reconnut tout de suite. Il avait fait la couverture de pratiquement tous les magazines, et les films auxquels il participait passaient dans le monde entier. C'était Perkin

Marlowe. L'acteur était vêtu d'un blue-jean et d'un tee-shirt blanc, ses cheveux mi-longs, châtain clair étaient retenus dans une petite queue de cheval.

— Amérique génocide, dit-il dans un souffle, ses lèvres bougeant à peine.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? brailla un journaliste. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Amérique insecticide, lui répondit un de ses confrères.

— Merci, répondit le premier, tout content de n'avoir rien perdu.

Perkin Marlowe poursuivit, répondant aux questions d'une voix si morne et si diffuse qu'il était difficile de le comprendre. Mais la teneur de ses propos se résumait ainsi : l'Amérique était une nation diabolique et les Américains des êtres bornés, grossiers, stupides qui n'avaient pas le bon sens élémentaire de soutenir l'homme rouge honnête et libre vivant en harmonie avec la nature. Que ces mêmes Américains, bornés, grossiers et stupides aient fait de lui un homme riche, en allant voir ses films, ne lui parut pas valoir la peine d'être mentionné. Et si quelques journalistes de l'assemblée y songèrent, aucun n'en dit mot de crainte de passer pour un demeuré aux yeux de ses confrères.

— Je me rends au campement du Mouvement Révolutionnaire, annonça Marlowe. Là, je prendrai position aux côtés de mes frères indiens même si nous devons tomber massacrés sous les coups des troupes gouvernementales.

— Quelles troupes ? interrogea Remo avant de se glisser dans la foule à un autre endroit.

Marlowe eut l'air confus.

— Tout le monde sait qu'il y a des troupes dissimulées dans les parages.

— C'est exact, s'écria Jerry Candler. Je l'ai même écrit dans le *Globe*. Taisez-vous là derrière !

Marlowe reprit :

— Oui, nous tomberons peut-être au Champ d'Honneur, mais nous résisterons avec courage.

— Laisse tomber la bataille, intervint Remo. Est-ce que vous avez pensé à apporter de la boisson ? Le dernier chargement est déjà épuisé.

Et de nouveau, il changea de place pour que personne ne le remarque.

Marlowe scrutait l'assemblée essayant d'identifier le perturbateur. Finalement il conclut :

— Messieurs, je crois que c'est tout. Si je devais ne plus jamais vous revoir, continuez à faire le bon travail pour les bonnes causes.

Il tourna rapidement le dos à son public et, pendant que Candler déclenchait les applaudissements, il quitta la tente et d'un pas rapide se dirigea vers l'église.

Au même moment, Valashnikov se dirigeait par la route vers le monument. Remo le manqua. Il retournait au motel où il trouva Chiun assis par terre, en lotus, qui regardait par la fenêtre.

Chiun se leva rapidement.

— Tu es parti longtemps. Comment l'as-tu trouvé ? Il est gentil n'est-ce pas ?

— Combien vous a-t-il offert ? demanda Remo.

— Pas seulement à moi, se hâta de répondre Chiun. Il te veut aussi. Tu aurais un petit quelque chose !

— Comme c'est gentil à lui ! répliqua Remo. Chiun, vous m'étonnez !

— J'ai fait de mon mieux, Remo. Je lui ai répété qu'il te fallait absolument un très bon salaire, sinon tes sentiments seraient froissés.

— Je ne parlais pas de ça, Chiun, mais de votre confiance envers les Russes. Vous avez une méfiance malade envers les Chinois. Les Russes sont encore pire.

— Je n'ai encore jamais entendu dire ça à leur sujet.

Remo décida d'utiliser son arme secrète :

— Non ? Lui avez-vous parlé de la télévision ?

Chiun leva un sourcil.

— Télévision ? Pourquoi ? Je ne suis pas un meneur de jeu. Qu'est-ce que c'est, d'ailleurs, qu'un meneur de jeu ?

— C'est quelqu'un dont les tentatives d'humour tiennent de l'artillerie lourde... Il vous coule une bonne émission de télévision en quelques secondes, répondit Remo. Et vos feuilletons ? Qu'est-ce que vous allez regarder à la place de « *Lorsque tournent les planètes* » ?

— Pourquoi à la place de ? demanda Chiun.

— Parce qu'en Russie, ils n'ont pas « *Lorsque tournent les planètes* ».

— Tu mens, protesta Chiun faiblement, son visage devenant subitement pâle.

— Non, petit père, c'est tout à fait vrai. Les Russes n'ont pas de feuilletons.

— Il m'a affirmé que si.

— Il a menti.

— En es-tu certain ? N'es-tu pas en train d'être bêtement patriote pour ne pas travailler pour notre mère la Russie ?

— Reposez-lui la question, suggéra Remo.

— Je le ferai.

Chiun sortit de la chambre suivi de Remo et ils se dirigèrent vers celle de Valashnikov. Chiun cogna bruyamment. Pas de réponse. Il prit la poignée dans sa main droite et l'arracha. Lentement, la porte s'ouvrit, Chiun jeta un œil à l'intérieur.

— Il n'est pas là, lança-t-il.

— Heureusement pour lui, fit Remo, en regardant la poignée dans la main de Chiun.

— Nous allons le trouver. Il n'y a par ici que deux endroits où aller. Dans sa chambre ou hors de sa chambre. C'est tout.

Alors qu'ils marchaient sur le chemin goudronné qui longeait les chambres du motel, le général Van Riker sortit, affichant un sourire satisfait.

— L'avez-vous vu ? interrogea Chiun.

— Qui ?

— Valashnikov, précisa Remo.

— Non, répondit Van Riker. Il est peut-être en route pour la Russie.

— Nous verrons bien, dit Chiun et il repartit en direction du monument suivi de Remo et de Van Riker.

La presse était déçue. Perkin Marlowe avait tout simplement disparu à l'intérieur de l'église épiscopale et Dennis Petty en avait interdit l'entrée aux journalistes.

— Lorsqu'on aura besoin de vous, on sifflera, leur avait-il dit.

— Mais nous couvrons l'affaire pour le monde entier, protesta Jonathan Bouchek.

— Que le monde entier aille se faire foutre, répliqua Petty en leur claquant la porte de l'église au visage.

Les journalistes se regardèrent.

— Stress. Il est constamment sous pression, diagnostiqua Jerry

Candler.

— Sans doute, approuva un autre journaliste. Mais il n'avait quand même pas besoin d'être aussi grossier.

— T'as raison, reprit Candler. Mais ça fait si longtemps qu'il parle avec le gouvernement que je suppose que c'est difficile de se comporter différemment. Il faut être compréhensif.

Il y eut quelques hochements de tête et la Presse, s'étant convaincue que Washington était responsable de l'arrogance de Petty, quitta l'église et reflua vers le monument.

Valashnikov était déjà sur les lieux, contemplant Cassandre. Voilà donc ce qui lui avait coûté sa carrière, son avenir et son bonheur. Qu'est-ce que ça pouvait bien encore lui coûter ?

Il regarda la plaque de bronze au centre de la dalle de marbre. Très ingénieux, reconnut-il. Van Riker avait bien pensé les choses.

Lentement, il fit le tour du monument. Dans les buissons, derrière, il remarqua un objet brillant. Il s'agenouilla et retira des fourrés la tige métallique que Van Riker avait ôtée pour désarmer le missile.

Valashnikov la tint entre ses mains et l'observa attentivement. Son corps absorbait déjà les radiations mortelles. Mais il était heureux de reconnaître l'amorce fissile indispensable à la mise à feu du missile.

Il savait que privé de cela Cassandre ne pouvait plus fonctionner. En revanche, frappée par un projectile nucléaire, elle pouvait encore exploser. Mais ça se passerait en Amérique, non en Russie. L'Amérique était donc vulnérable. Il fallait envoyer un message à Moscou. Il fallait mettre le Kremlin au courant.

Levant les yeux, il vit au loin arriver la meute des journalistes. Il leur fit signe. Mais il n'avait pas remarqué les trois personnes qui s'approchaient dans son dos.

— Le voici, le voici, lança Chiun. Voilà ce mécréant. Tu ne me mens pas, Remo ? demanda de nouveau Chiun anxieux.

— Non, petit père. Pourquoi vous mentir ?

— Hummmmm...

Valashnikov se hissa en haut du monument, tenant au-dessus de sa tête la pièce trouvée dans les buissons. Il l'agita en direction des journalistes.

— Par ici, par ici, leur cria-t-il.

Les reporters s'arrêtèrent et fixèrent ce spectacle étonnant : un gros homme dansant sur le monument.

— Venez vite, insista-t-il. J'ai la preuve matérielle de la soif

guerrière des États-Unis.

— On ferait mieux d'y aller, lança Candler, il a peut-être quelque chose d'intéressant.

— Commence à tourner, dit Jonathan Bouchek à son caméraman, et ils avancèrent en groupe.

Valashnikov regarda ses mains et vit sa peau rougir. C'était sans importance, il accomplirait sa tâche pour notre mère la Russie. Il sautillait sur le monument, criant à l'intention de la Presse :

— Dépêchez-vous ! Vite !

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Remo.

— La tuile, répondit Van Riker, il a trouvé l'amorce fissile. Il sait que Cassandre est désarmée.

— Et alors ? demanda Remo.

— La Russie le saura également. N'importe quel technicien qui le voit brandir cette pièce saura que le missile ne peut être lancé. Notre force de dissuasion est morte. L'Amérique est vulnérable.

Chiun ignore leur conversation. Résolument, il s'avança jusqu'à la base du monument. Au-dessus de sa tête, Valashnikov continuait sa danse infernale ponctuée de hurlements.

— Hé toi ? lui cria Chiun.

Valashnikov baissa les yeux vers lui.

— Dis-moi la vérité. Est-ce que oui ou non « *Lorsque tournent les Planètes* » passe à la télévision russe ?

— Non, répondit Valashnikov avec simplicité.

— Tu m'as menti !

— C'était pour le bien de la nation.

— Ce n'est pas élégant de duper le Maître de Sinanju.

Pendant ce temps, Remo s'était avancé vers la meute de journalistes et la maintenait à dix mètres du monument.

— Désolé, fit-il, mais vous ne pouvez pas avancer davantage.

— Pourquoi pas ?

— Radioactivité, répondit Remo.

— J'en étais sûr, j'en étais sûr ! s'exclama Candler. Le gouvernement a l'intention de se servir d'une arme nucléaire contre le Mouvement Indien.

— Exact, fit Remo et ensuite nous plastiquerons tous ceux qui ne

traverseront pas dans les clous.

Les caméras filmaient toujours Valashnikov pendant qu'il se démenait.

— Je suis un espion soviétique. Ce missile a été conçu pour faire sauter le monde. Il ne marche plus. Il est cassé. Cette pièce fait qu'il ne peut plus fonctionner. Il agita la pièce au-dessus de sa tête comme un lasso, puis sauta à terre, la laissant retomber dans la poussière. Il regarda ses mains. Sa peau se cloquait, se consumait sous ses yeux.

Il regarda le général Van Riker qui l'observait tristement.

— J'ai gagné, Général ? lui lança-t-il triomphalement.

Van Riker ne répondit pas.

— Ils verront le film en Russie et sauront que Cassandre ne fonctionne plus.

— Pourquoi m'avoir menti ? interrompit Chiun le saisissant par l'épaule.

— J'étais forcé. Je suis vraiment navré. Enfin pas tant que ça, car j'ai gagné. J'ai gagné ! Son visage resplendissait de bonheur. La Russie sait où est Cassandre, reprit-il. J'ai gagné !

— Nous verrons bien, siffla Chiun.

Il se précipita sous la bâche qui gisait toujours devant le monument, elle se mit à s'agiter quand Chiun progressa dessous. On aurait dit des enfants jouant sous une couverture.

— Nous voulons parler à cet espion russe, dit Bouchek s'adressant à Remo.

— Impossible, répondit Remo, prenant bien soin de grimacer en sorte qu'on ne puisse reconnaître son visage. C'est un maniaco-dépressif en cavale. Il peut être dangereux.

— Qu'est-ce que c'est cette histoire de radioactivité ? interrogea un autre journaliste.

— Top secret. Je ne peux rien divulguer.

Derrière lui, il entendit un claquement de mains et des cliquetis aigus. Ce bruit provenait des ongles de Chiun.

Remo regarda à plusieurs reprises par-dessus son épaule vers la bâche. Chiun resurgit enfin et d'un coup sec dévoila le socle noir du monument de marbre en tirant sur la bâche qui le dissimulait. Tout était intact à part une légère fissure au sommet de l'édifice.

Van Riker s'adressa à Valashnikov.

— C'est un succès en effet, dit-il.

— Merci, Général, dit le Russe.

Son cœur battait la chamade et le feu dans ses mains lui préparait une terrible agonie.

— Il me reste combien de temps ?

— Depuis quand tenez-vous l'amorce dans votre main ?

— Dix minutes.

— Désolé, fit Van Riker secouant la tête.

— Il faut que ma victoire soit complète, dit Valashnikov se tournant vers la Presse. Mais Chiun faisait écran.

— Tu veux que ta victoire soit totale ? Je vais t'aider, proposa Chiun.

— Comment ? demanda Valashnikov.

— Tu veux prouver à la Russie qu'il s'agit bien de Cassandra n'est-ce pas ?

— Oui.

— D'accord, dit Chiun. Au sommet du monument tu trouveras une fissure. Va et appuie à cet endroit.

Les caméras suivirent Valashnikov. Titubant sous l'effet du poison radioactif qui envahissait son corps et son cerveau, il se traînait vers le monument. Son esprit bouillonnait de pensées qu'il ne maîtrisait plus. Il lutta pour garder le contrôle des idées et des images qui se bousculaient devant ses yeux.

— Moi... agent soviétique, bredouilla-t-il. Ce missile... capitaliste... américain.

Il atteignit l'endroit indiqué par Chiun, trébucha et tomba contre le monument. Sous son poids un bloc de marbre se détacha révélant en dessous un autre panneau de pierre que Valashnikov découvrit au moment de sa chute.

— Non, non, gémit-il. Non, non, pas ça !

Puis ce fut terminé.

Les cameramen et les journalistes se ruèrent autour du corps sans vie qui gisait devant une plaque de marbre gravée : On pouvait y lire :

CHAPITRE XV

Les journalistes sidérés se regardèrent, hagards.

— Qu'est-ce que c'est que Cassandra 2 ? demanda Jonathan Bouchek à Remo.

— Un missile secret conçu pour faire exploser le monde entier, répondit à sa place Candler.

Bouchek se tourna vers lui.

— Es-tu sûr de ce que tu avances ?

— Mais enfin, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? s'exclama Candler. Quoi d'autre ?

Tout le monde se tut. On entendait un faible bruit. D'abord, on aurait dit un léger vent d'est. Graduellement, il s'intensifiait sifflant de plus en plus fort. Il s'approchait d'eux. Cela venait de derrière. Tous se tournèrent et découvrirent la cause de ce bruit bizarre.

Au sommet du poteau sur lequel s'élevait le village apowa de Wounded Elk, un homme à cheval apparut. Puis un autre suivi d'un troisième, il y avait déjà un groupe. Rapidement toute la falaise fut envahie par des cavaliers, botte à botte. Ils étaient torses nus, bariolés de peintures de guerre et coiffés de plumes magnifiques. Une lanière leur barrait la poitrine retenant arcs et fusils. Ils s'arrêtèrent un instant pour évaluer les sept cents mètres qui les séparaient de l'église où les membres du Mouvement Révolutionnaire Indien se saoulaient tranquillement. Un homme au centre de la horde, monté sur un cheval mustang, agita son fusil au-dessus de sa tête et avec un cri sinistre venu des temps anciens, les guerriers farouches lancèrent leur monture au galop sur la pente qui menait à l'église.

Remo sourit en lui-même. Ce n'est pas un vieux canon déginglué qui aurait pu priver Brandt de l'ivresse de sa vengeance.

— Les Indiens ! cria un journaliste.

— Ne vous trompez pas, ce sont probablement des Bérêts Verts déguisés, dit Candler. Pourquoi des Indiens attaqueraient-ils le Mouvement Révolutionnaire Indien qui lutte pour tous les hommes rouges ?

— C'est vrai, reconnut Jonathan Bouchek. Allons-y, ajouta-t-il à son caméraman.

Puis tous partirent au petit trot sur la route goudronnée qui allait de l'église au monument.

Les guerriers apowas, qui étaient au nombre de deux cents, avaient maintenant dévalé la colline et se ruaient vers l'église. Leurs cris de guerre emplissaient la prairie.

Le bruit réveilla également les révolutionnaires qui, à l'intérieur de l'église, célébraient par un cocktail l'arrivée parmi eux de Perkin Marlowe. La boisson la plus populaire était du scotch servi avec du whisky. Dennis Petty fut le premier à entendre le hurlement aigu.

— Ça devient tellement bruyant par ici, qu'on ne peut plus faire une bonne petite sauterie tranquille, dit-il lançant une bouteille vide contre un coin de l'autel où elle se brisa et retomba sur une pile de verres cassés.

Puis verre en main, il se dirigea vers le parvis de l'église.

— Perkin, vieux Kemosabe, sers-toi un autre verre.

Sur ce, il ouvrit la porte de l'église, regarda dehors.

— Merde !

— Qu'est-ce qui se passe, demanda Lynn Cosgrove qui, assise sur un banc non loin, prenait des notes.

— Les Indiens, fit Petty. Hé ! les Indiens sont là, hurla-t-il à l'église entière. Les vrais !

— Probablement avec l'intention de nous violer toutes, nous autres femmes, fit Lynn Cosgrove.

— Merde ! ils viennent par ici, hurla Petty à tue-tête. Ils arrivent.

— Qu'est-ce qu'ils crient ? demanda Marlowe s'approchant de Petty.

— Mort au MIR (12). À bas le MIR. Voilà ce qu'ils crient. Bordel de merde ! Je fous le camp d'ici !

— Ce sont les laquais du gouvernement, lança Cosgrove sans même se retourner.

— C'est ça, approuva Perkin Marlowe.

— Laquais du gouvernement, mon cul, oui ! Ce sont des Indiens, des vrais, et moi j'ai pas l'intention de les attendre sur place, répliqua Petty.

— Il a raison, fit un de ses compagnons. Ils ont pas l'air sympa. Faut décamper.

— Dégueerpissons, lança Petty, avant qu'il y ait du bobo.

Ils dégringolèrent les marches de l'église comme des volailles

affolées à la vue d'un renard et se ruèrent vers les lignes des fédéraux. En courant, Petty déchira son tee-shirt gris de crasse l'agitant au-dessus de sa tête :

— Habeas corpus ! Nous nous rendons, habeas corpus !

Les autres membres du mouvement imitèrent leur chef. Les fuyards se précipitaient tellement que des bouteilles de bière et des flasques de whisky tombaient de leurs poches.

Les journalistes qui commirent l'erreur d'essayer de les interviewer furent piétinés.

— Fous le camp, espèce de connard ! gueula Petty à l'intention de Jerry Candler, tout en marchant sur Jonathan Boucek.

Finalement convaincu de la gravité de la situation et constituant à lui seul l'arrière-garde des révolutionnaires, mais gagnant du terrain à chaque minute, Perkin Marlowe se lamentait.

— Je ne voulais que rendre service. Je ne voulais qu'aider. Ne les laissez pas m'abîmer.

En un instant, les révolutionnaires dépassèrent les journalistes, Candler se releva sur un coude et regarda la troupe de fuyards. Il se tourna vers Boucek qui était allongé sur le dos dans la poussière.

— Faut pas lui en vouloir de paniquer comme ça. Il est pressurisé par tous ces soldats déguisés qui le chassent pour l'achever.

Candler sentit alors une présence et leva la tête. Il découvrit un homme à la peau cuivrée, coiffé de plumes, monté sur un beau mustang. Dans sa main droite, il tenait un fusil.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme.

Candler se releva péniblement.

— Je suis content que vous me posiez la question. Je suis Jerry Candler du *New York Globe* et je sais très bien à quoi vous jouez. Mais vous n'allez pas vous en tirer comme ça. Faire peur aux pauvres Indiens qui ne vous ont rien fait.

— Vous parlez de tous ces Indiens des bas quartiers de Chicago ? demanda Brandt le fixant du haut de sa monture.

— Le monde apprendra cette nouvelle atrocité, menaça Candler.

— Vous êtes né con ou vous avez fait des études ? demanda Brandt.

Puis il leva les yeux et vit que les révolutionnaires avaient franchi les lignes des fédéraux et se rendaient aussi vite que les soldats pouvaient les réceptionner. Il se tourna vers sa troupe et leur dit calmement :

— Allons, mes braves, nettoyez maintenant notre église.

Tous firent demi-tour et s'éloignèrent en trottant.

Candler, lui, se dirigea vers les fédéraux, composant déjà dans sa tête le titre de son prochain article :

« Vietnam, Attica, San Francisco. Et maintenant Wounded Elk s'ajoute à la longue liste des atrocités américaines. »

Remo avait regardé la charge et la débandade, assis sur le monument. Il était satisfait du déroulement des événements et se tourna vers Chiun pour lui demander sa réaction. Mais le Maître de Sinanju était en grande discussion avec Van Riker.

— Voilà, disait Chiun. L'arme que vous auriez inventée si vous aviez eu une parcelle de cervelle.

— Que voulez-vous dire ? demanda Van Riker. Vous venez de faire savoir au monde que Cassandre est ici.

Chiun secoua négativement la tête.

— Il s'agit de Cassandre 2. C'est écrit sur la plaque que j'ai gravée. Ce qui sous-entend qu'il existe quelque part Cassandre 1. Or, aucun ennemi ne pourra jamais la découvrir et elle ne pourra nuire à personne.

— Et les Russes ? fit Van Riker, troublé.

— Les Russes seront davantage convaincus de l'existence de Cassandre 1 parce qu'ils auront vu une pièce de Cassandre 2. J'ai créé pour vous l'arme parfaite. Inoffensive, mais efficace. La seule avec laquelle l'homme blanc devrait avoir le droit de s'amuser.

Le visage bronzé de Van Riker s'éclaira brutalement d'un large sourire.

— Vous avez tout à fait raison. En effet.

Puis, regardant vers le monument au pied duquel gisait le cadavre de Valashnikov, il ajouta tristement :

— J'ai de la peine pour lui, dans un certain sens. Toutes ces années passées à la recherche du missile, et perdre au moment de la victoire.

— Pffft, fit Chiun. La mort est encore trop douce pour lui. Il n'y a pas d'homme plus vil que celui qui ment à un assassin sur les termes de son contrat.

Les trois hommes retournèrent vers le motel. Van Riker appela Washington et ordonna le départ immédiat d'une équipe de techniciens nucléaires pour le démantèlement de Cassandre 2. Il le fit sur une ligne ouverte et discuta avec chacun de ses interlocuteurs pour s'assurer que non seulement ses ordres seraient compris mais qu'ils soient également diffusés au plus grand nombre possible.

Van Riker souriait, il pouvait maintenant parler de Cassandre 2 autant qu'il le désirait. Il possédait l'arme parfaite : Cassandre 1.

Remo était assis dans la chambre voisine en compagnie de Chiun. Il était encore trop tôt pour les feuilletons du Maître. Ils regardaient les informations. Il n'y en avait que pour Valashnikov, Cassandre 2,

l'attaque apowa et la reddition des révolutionnaires.

Puis un gros plan montra Jonathan Bouчек qui lançait son micro au visage de Lynn Cosgrove.

Il hurlait :

— Étoile-de-Feu...

— Je m'appelle Cosgrove, Lynn Cosgrove, l'interrompt cette dernière.

— Mais je croyais que votre nom indien était...

— C'est de l'histoire ancienne. J'ai tourné la page. La lutte indienne est désormais terminée. Je me dévoue à une nouvelle cause : la liberté sexuelle. J'ai d'ailleurs avec moi les principaux chapitres de mon prochain livre. Elle agita son carnet vers la caméra. Je saurais montrer le chemin qui mène à des relations sexuelles honnêtes et saines entre tous. La pruderie doit être éliminée.

De sa main libre, elle saisit l'encolure de sa robe en peau de daim et la déchira, exposant sa poitrine aux caméras.

— Qu'y a-t-il de mal à baiser ? lança-t-elle. Le sexe maintenant et pour toujours !

Derrière elle, une voix cria :

— Sacajawea ! Sacajawea !

C'était Dennis Petty.

Lynn Cosgrove pivota et lui rétorqua :

— Sale fraudeur. Faux derche, connard.

Et, sous les caméras de Bouчек, Petty s'empara de sa verge et la dirigeant sur Cosgrove, répliqua :

— Tiens, fume !

Voyant son émission en direct dégénérer en production porno avec ample présentation de gestes obscènes, Bouчек s'écroula lentement.

Avant de couper, l'image s'arrêta sur un Bouчек décomposé, le maquillage emporté par les larmes.

Le studio prit immédiatement la relève. Le sénateur du parti minoritaire fit une déclaration concernant un projet de loi au Sénat qui prévoyait un dédommagement de vingt-cinq mille dollars pour chaque survivant de ce qu'on appelait désormais : le nouveau massacre de Wounded Elk.

— La nation vibre, petit père, commenta Remo en éteignant le poste de télévision.

— Je vois, fit Chiun. La folie continue en toute liberté.

— Tiens, à propos, je ferais bien d'appeler Smith.

Smith écouta silencieusement les explications de Remo quant aux événements de la journée et comme il ne formula aucune critique, Remo en déduisit que cela signifiait que tout s'était bien passé.

— Il vous reste encore une chose à faire, vous n'avez pas oublié, conclut Smith.

— Je sais, fit Remo et il raccrocha. Immédiatement il ouvrit la porte de la chambre de Van Riker.

Ce dernier raccrochait également son téléphone. Il se tourna et sourit en voyant Remo.

— Tout est en ordre, annonça-t-il en se frottant les mains. Le Pentagone va organiser la fuite de renseignements sur l'existence de plusieurs Cassandra éparpillées à travers le monde. Une équipe ne va pas tarder à arriver pour démanteler celle-ci. Je dois reconnaître que c'est une bonne journée.

Après une courte pause et un grand sourire, il ajouta :

— Je suis prêt.

— À quoi ? interrogea Remo.

— Vous êtes venu me tuer. J'en sais trop... sur vous, l'Oriental, Smith et CURE.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfui ? demanda Remo.

— Vous vous souvenez de ces deux corps dans le monument ? J'ai dû les tuer pour garder le secret. Vous devez faire de même. Pourquoi m'enfuir ? Vous me retrouveriez.

— C'est exact, reconnut Remo.

— Transmettez mes meilleurs vœux à Smith. C'est un homme brillant.

— Je n'y manquerai pas, promit Remo et rapidement il tua le général bronzé, puis il disposa le corps sur le lit pour simuler une crise cardiaque due au terrible surmenage de la journée.

— Eh bien, petit père, sommes-nous prêts à partir ?

Chiun, debout devant la commode, écrivait avec une plume d'oie sur une feuille de parchemin.

— Dès que j'en aurai terminé, répondit le Maître.

— Que faites-vous ?

— C'est une lettre pour Smith, l'Empereur Fou. Je réclame une

augmentation pour la création de Cassandra 1 et 2. Fabriquer des armes ne figure pas dans mon contrat. Il faut donc me dédommager, fit Chiun puis, se tournant vers Remo, il ajouta :

— N'oublie pas que j'ai renoncé à une offre très intéressante de notre mère la Russie.

(12) Mouvement Révolutionnaire Indien.

« Composition réalisée en ordinateur par KAPPA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.

Usine de La Flèche, le 25-03-1980.

1523-5 - N° d'Éditeur 10632, 2^e trimestre 1980.